

# LES FOSSOYEURS DU VIEUX MONDE

*avril 1979*

N°2





Rédaction entamée en avril 78 et achevée en avril 79 par Yves Delhoysie, Andréa Doria, Donatien Ducasse.



**N**ous avons su fort tôt dans notre vie que nous ne voudrions jamais travailler, et qu'au moins sur cela nous reconnaitrions les nôtres. Le travail, ça n'était pas seulement ce qui nous attendait chaque matin, mais aussi ce qui ne se passait pas chaque nuit. L'espace local où nous éprouvions déjà la privation se voyait qualifié d'usine à loisir, comme nous l'écrivions sur ses murs. Cette proposition résumait en creux l'essentiel de ce que nous avons su être, comme elle résume maintenant l'essentiel de ce que nous allons devenir. Nous étions déçus avant même que d'avoir commencé à vivre, c'est-à-dire à travailler comme disent les étrangers, et ce sentiment trouva à s'exprimer assez généreusement à travers un comportement systématiquement destructif.

La spécificité des Fossoyeurs du Vieux Monde tient à la réussite du projet exact de la nouvelle insatisfaction sociale ; nous avons su « faire passer l'agressivité des blousons noirs sur le plan des idées » et réciproquement nous avons appliqué quelques idées sur le plan de l'agressivité. Par agressivité, on comprendra ici la définition stricte du « pôle négatif de l'aliénation » : l'action du manque. Au demeurant, elle n'était plus seulement celle des « blousons noirs », contrairement à l'époque précédente. Depuis que la soif de richesse abstraite a desséché tous les gosiers, l'agressivité est devenue explicitement l'œuvre de ce qui manque à tous.

Les Fossoyeurs du Vieux Monde sont apparus, au début de la décennie 70 sur le territoire de la métropole niçoise, ensoleillés par l'abstraction ostensible de la richesse — à Nice plus immédiatement *sensible comme telle* (« sous les pavés la plage » disaient en 68 nos amis parisiens ; mais nous, à Nice, nous recherchions les pavés sous la plage). A proximité, à l'ombre des palmiers, se mettait à l'œuvre le principe « pour pouvoir vivre sans temps morts, faites brûler le décor » (cf. *Petit précis d'histoire niçoise*, septembre 76).

Notre aventure ayant débuté avec cet affrontement direct, nous envisageâmes la nécessité de l'organisation à l'encontre de la politique-révolutionnaire qui renverse les préoccupations sociales des gens pour intervenir extérieurement à la réalité de leur prolétarianisation. A l'instant où nous rejetions d'emblée la politique, nous découvrions quelques débauches qui nous ont éloignés un peu plus du mode de vie dominant. Le style de vie et le style d'organisation ont commencé à s'y confondre.

Nous avons engagé ce pari fort périlleux de tout miser à partir de rapports banalisés. Il nous fallut donc appliquer, à partir de 74, la sentence « Ne travaillez jamais » contre la familiarité d'un mode de vie sociale où le manque tendait à se résorber. Pour s'attaquer au travail, il faut pouvoir dépasser la seule immédiateté où se réfléchit le manque, et où il vise à se supprimer ainsi. Telle fut notre première conclusion de l'agonie réformiste d'une partie du mouvement surgi vers 71 à Nice. Nous comprîmes cette agonie comme procédant de la quotidiennisation du vécu, elle-même corollaire à une critique immédiate du spectacle. Nous fîmes alors, quoique sans en ressaisir aussitôt toutes les conséquences, l'expérience que la force essentielle du spectacle tient à son infinie capacité d'aliénation de l'insatisfaction. Capacité qui s'exprime de façon très tangible par la pseudo-suppression logique du manque à vivre. Nous nous sommes aperçus alors à quel point d'accumulation le Vieux Monde se peuple de rebelles devenus junkies.

Simultanément, il nous avait fallu envisager le bris de la limitation au niveau strictement local qui tendait à rétrécir le contenu de notre mouvement et à en atténuer la perception historique. Mais à la recherche, dans d'autres contrées, de complicités, nous découvrions d'autres plaques de sclérose recouvrant la stagnation de tentatives multipliées ça et là. La rencontre envisagée expérimentalement fut le lieu de ramener la théorie et sa communication à des aspects laissés en friche, et en y impliquant de la manière la plus directe les producteurs dans leur intimité même. Le degré de cette implication fit le tri. Nous eûmes en main nos premiers résultats à l'automne 76. A cette époque-là en effet, l'affirmation plus tranchée de nos exigences sur le style de vie, sur la théorie et l'organisation, nous amena à rompre avec diverses tendances sans aventure et sans saveur. En même temps, des gens qui se reconnaissaient dans notre mouvement venaient justement de consommer la part de déroutes et de faillites de l'activité radicale qui a suivi 68. L'intérêt que nous absorbions s'explique par ce qu'en notre compagnie, le meilleur de ce qui fut inauguré après 68 a pu se réinvestir dans un usage supérieur. La stratégie des rencontres connut alors son premier aboutissement. Sur la radicalisation de l'aspect subjectif de la pratique historique s'opéra la convergence autour d'une situation possible. Il était alors admis que la rencontre ne se distingue plus du projet de construction de situation.

\*

\*   \*

**C**omme toujours avant que de prolonger des réjouissances il a fallu savoir jusqu'où pourrait aller la force d'esprit de ceux avec qui l'on voulait festoyer. Tout intéressé fut amené à prendre des risques décisifs, irréversibles à l'égard de son existence, en marquant, par les ruptures qu'elle entraînait (tant sur les fixations salariales qu'affectives) le contenu de la rencontre. Celle-ci, comme ouverture de l'échange impliquait *l'association de tous nos rapports au monde* dans une mise en commun qui n'a rien pu laisser au dehors. Portés par l'idée d'une communauté à réaliser sur le champ,



à l'encontre de la communication simulée régnant dans le milieu pro-situ et ailleurs, nous visions la fusion directe de chaque moment de l'échange avec les autres. La proximité de ce besoin, surgi collectivement, avec la possibilité de sa *suppression publique*, exigeait de s'attaquer systématiquement à l'organisation positive de la privation, aux formes de sa reproduction quotidienne. Rendre général l'échange lui donnait une dimension qui en ruine la consommation privée ; qui détruit les formes divisées dans lesquelles s'exerce la privation, ici rendue à son point d'explosion.

L'échange général ne saurait se concevoir sans jeux amoureux et réciproquement. C'est pourquoi nous avons tant à cœur de lyncher sans répit tout ce qui éloigne l'un de l'autre et s'en équilibre. Le rapport le plus direct de l'homme à la femme, de la femme à la femme et de l'homme à l'homme fit, mieux encore que dans les années précédentes l'objet de nos attentions. Le couple, pour ceux qui en avaient antérieurement un, se vit flétri comme une vieille pomme et lancé aux poubelles de la préhistoire. Ce sort n'avait été que trop longtemps espéré dans l'inconscient de certains d'entre nous : nos buts et nos méthodes réclament *que ce qui séjourne d'humain dans nos fantasmes devienne effectif*.

Ce terrain d'accord précisa le rapprochement effectué à l'automne 76 entre le noyau FVM-Nice et des tentatives distinctement menées sur Angers et Angoulême, à quoi se joignit l'expérience nantaise plus vivace encore. Cette lente convergence accomplie durant l'année 76 aboutit à l'ouverture, sous les meilleures auspices, de ce que d'autres avaient abandonné en route ; ou figé dans l'accoutumance quotidienniste ; ou remis à plus tard ; et que nous continuions à convoiter. Sur la base de l'activité du noyau FVM-Nice, et qui a trouvé des échos suffisants en provenance d'autres lieux, nous avons voulu assurer historiquement l'émergence d'associations nouvelles, en incitant *par le fait* à la production de passions supérieures à celles que l'on nous avait jusque là enseignées.

C'est aussi toute la part du périssable, des enthousiasmes savourés à la démente comme des complicités éprouvées avec le sentiment que beaucoup d'escarmouches allaient enfin aboutir, en dernier ressort la part de ce dont il ne restera plus que le souvenir collectif inscrit dans ce qu'une époque inaugure. Pour ouvrir le feu sur la médiocrité environnante, dans laquelle le situationnisme exhibait un aménagement plus subtil encore, nous n'avions jusque là disposé que de la force sensible de nos rencontres, de quelques moyens organisationnels, de quelques intuitions théoriques et d'une rage absolue. Voilà, encore peu pour affronter un monde.

Au contraire de l'équilibration quotidienne vers laquelle tendent les gens et qui a pour unique situation *la durée*, la reproduction du même, les variations que nous introduisons s'opèrent par la rupture systématique du rythme donné et ordonné du vécu ; lequel changement, en précipitant les individus dans une part *d'inattendu* que les fixations fétichistes avaient précédemment

évacué, les place devant l'étendue de leur impuissance.

Nos expéditions dans les zones secrètes de la misère sont toujours ouvertes *sans retour tranquille au passé*. En s'attaquant au mode privatif par lequel les individus se rapportent à la privation, d'entrée nous avons interdit ensemble que son retour se fasse *sans douleur et sans pensée*. C'est bien le moins.

Dans le couple, la consommation du temps s'identifie au maintien, quoiqu'il dût en coûter, d'un espace familial où tout atteste que *la police est sur les lieux*. En démolissant cet enclos, nous n'éliminions pas, bien sûr, la misère de l'échange amoureux : nous lui offrions le terrain où elle serait reconnue dans sa vérité générale, c'est-à-dire attaquée. En profanant les formes instaurées dans la séparation et par elle, en sexualisant d'autres aspects de l'activité, nous renvoyions directement à la misère de la pensée. Nous considérions alors comme notre programme minimum de ruiner l'indépendance de la pensée à l'égard de l'échange, notamment de cette forme particulière qu'est l'amour, et vice-versa. Tout ce qui se passait, dans les relations entre nous, provoqua une abondance de bavardages verbaux et écrits qui corrodèrent toute vie privée, sous l'effet d'une exigence d'échange public.

De la sorte nous étions amenés à flatter d'une manière *plus collective* l'indisposition immédiate au travail. Laquelle nous avait, initialement, porté à nous en prendre aux relations privées qui reproduisent la disposition au labeur. La corrélation entre le couple qui aménage le manque et le dépense de façon laborieuse, et l'acceptation du salariat (qui ne permet qu'une dépense limitée, calculée, de la richesse abstraite) ne fait aucun doute. Il est d'ailleurs à noter que dans ce monde le couple reste la sphère où se dépense en priorité l'argent gagné. En donnant une définition pratiquement insurrectionnelle de la richesse réalisée par la communauté, nous exacerbions d'abord le refus de dépenser le temps dans le salariat, et posions aussi bien le refus de la dépense équilibrée de l'argent.

Un égal dégoût du travail, porté à des sentiments d'un tel paroxysme et à un tel degré de fusion commune, la récente histoire du mouvement social en offre trop peu d'exemples. C'est que l'exigence d'un comportement rationnel à l'égard de la contrainte salariale est toujours entrée dans les principales déterminations de notre association, et fut un des éléments de rapprochement vers les FVM, prolongeant la rencontre entre des gens pratiquant la reprise collective de longue date et d'autres — qui dans la foulée enthousiaste désertèrent leur lieu de travail. Comme si chacun jugeait pour lui nécessaire, à ce stade de l'échange, de mettre en péril dans un sens collectif ce qu'il avait auparavant ressenti seul...

La mise en commun spontanée des logements, des moyens de locomotion et des finances allait de soi dans le cours des opérations pour développer le reste, c'est-à-dire en fait l'essentiel. Dissoudre la vie privée suppose de briser



les références compulsives qu'elle se construit dans l'espace. S'il existait là un risque, nous l'avons pris joyeusement : comment aurions-nous pu faire, sinon ?

Il s'en suivit une forme de relations où la communauté de quelques débats amoureux radicalisa la communauté des débats théoriques. Ce rapport public amena rapidement la rencontre à cette situation supérieure qu'est l'association. Ce qui était le plus bandant était l'acte même de se trouver en bande, non tant dans un but limité mais *en vue* de conditions de publicité, pour s'en rapprocher davantage en rendant public l'échange. Le moyen est le but même. Même le but est le moyen.

Cette communication systématique cristallisait alors la critique de la séparation autour de la dissolution des « rapports privilégiés », dans lesquels nous pressentions une idée issue de cette séparation générale dans l'activité. Nous refusions les *à-priori sans pensée* de l'attraction-répulsion dans l'échange, ce que nous exprimions dans la notion de « publicité des désirs et des non-désirs ». Nous savions que des formes procédant du couple ne peuvent faire percevoir un contenu plus riche de désirs, et en interdisant l'éveil d'une soif portant sur un objet supérieur ne stimulent pas l'activité des individus. Ce qui se conçoit dans une forme étouffante se consomme petitement, et réciproquement.

Nous tendions plutôt à précipiter l'excitation à la publicité de façon commune, dans des conditions conformes à la publicité en vue de sa réalisation concrète (concrétiser veut dire, étymologiquement : croître ensemble). Cette excitation traquait son objet dans l'immédiat : la publicité, nous l'entrevoyions alors comme une sorte de relation directement publique entre nous (abolition des secteurs privés) d'où le terme « publicité des relations inter-personnelles ». Mais, en même temps de l'affirmation générale de la publicité comme unique objet de tous les désirs, se déduit une négation générale sous la forme de l'opposition immédiate des intérêts privés. L'objet du besoin de chacun et de tous, général et valable pour tous comme tel, ne s'atteint aux conditions existantes que par une recherche en une quête particulière. C'est cet objet qui unifie mais sur la base *inaugurale* de la division, de la recherche privée, du désarroi et de la tension désespérée de tous vers un but qui n'existe d'abord qu'abstraitemment.

Il faut bien que l'abstrait le soit de quelque chose. Du rapport pratique qui contient la possibilité effective de la publicité, où l'objet de tous les désirs acquiert sa substance, son humanité, suivant comment il se réalise. Dans la vie quotidienne, si la richesse apparaît comme sociale et notoire, la soif reste privée. Plus encore, l'excitation de la soif de richesse, comme besoin absolu de publicité, est sous une forme sociale vécue de façon solitaire et divisée. A l'inverse quand la soif apparaît socialement, la richesse reste privée. Elle n'a d'*effectivité* que par sa présence dans un but dont chacun poursuit la réalisation en privé, ce qui fait qu'il ne réalise rien du tout.

Et pourtant nous le contredisons par une définition pratique toute autre de la richesse sociale. Les conditions de production de la publicité sont directement fournies par la publicité, à partir de sa consommation comme objet abstrait. L'échange à la dérive fut le moment dominant de cette rencontre, dans laquelle toute expression particulière ne prend son sens que par sa référence au décor d'un lieu construit par l'absence, à une situation qui a du être pour elle-même le centre d'unification ; et ce centre est le passage du manque, qui s'inscrit comme un déséquilibre menaçant dans l'ordre statique de tout. Des situations qui aussi ont ceci de dangereux qu'en ayant provoqué le bavardage sur les conditions de suppression d'un désir particulier de communauté, elles ont suscité *dans toute son étendue* l'expression de l'insatisfaction. Jusqu'ici, l'impuissance à la communauté, à l'échange, qui boucle la privation générale de publicité, s'appréhendait à travers des formes telles qu'elle se renverse en communauté de l'impuissance. Tout ce qu'est devenue notre association à partir de l'hiver 76/77 était rigoureusement suspendu à cette nécessité que, pour la première fois dans l'histoire c'est la totalité de ce qui nous sépare de la communauté qui doit se voir reconnu et attaqué publiquement.

Vers la fin de l'automne 76, ce besoin de publicité trouva, pour la plupart des intéressés, une issue provisoire dans les relations amoureuses. D'avoir attaqué *le mode* d'existence privatif de ce moment de l'échange leur fit essuyer en premier lieu les effets de la séparation. Dès que quelques jeux éphémères avaient éclairés l'impuissance à mieux vivre commença la quotiennisation du sujet collectif. Initialement déterminé par la réciprocité d'un besoin, l'intérêt commun s'abîma, par suite des insatisfactions ressenties par chacun, dans l'opposition des intérêts singuliers. Chacun proclama l'indépendance de ses raisons d'insatisfaction face à toutes les autres. Le regard collectif se ramena lentement à faire la somme de ces manifestations, dans d'interminables problématiques sur les relations d'un tel avec tel autre. Ces discussions visant à dénoncer inlassablement la façon dont se distribuaient de singulières privations de publicité se trouvaient animées un peu par tout un chacun durant l'hiver. Elles se voyaient montées en épingle par quelques personnes comme Pierre de Jonghes ou Gaby-Fouta Djilor. Si le premier affichait encore des prétentions plus stratégiques à côté, le second n'en avait cure. En vertu de ses fluctuations subjectives, Djilor se mit à invoquer une « solidarité prolétarienne » devant lui délivrer une carte de séjour dans les lits où s'ébattaient les individus sur lesquels son regard mouillé s'était *accroché*. Il lui fallait qu'on organise une sorte de « Mutuelle de la frustration immédiate », sans juger de la pauvreté de sa frustration seulement singulière. Ce proudhonien des temps modernes aurait en plus voulu que son ego centralise la praxis du groupe, du monde et de l'histoire autour de ses affects. Ce subjectivisme fut un cas-limite, néanmoins révélateur de l'ensemble. Chaque manifestation subjective de l'insatisfaction ne suscitait que l'indifférence lointaine, ou la sommation facile que cesse-là ceci en regard d'obligations plus stratégiques (cette attitude étant portée entre autres par Paco-Luis Baranquilla et Yves Delhoysie) ; ou alors l'intérêt



affectif et nauséabond des Djilor et affiliés. La part stratégique de nos exigences, relativement imprécise au départ, se vit obligée de s'opposer à cette désolation symptomatique *du dehors*. Nous commençons à macérer dans la compote d'affects. L'ambiance se tendait bigrement. Vers quoi, difficile à savoir...

\*  
\*   \*

**L**a situation ainsi construite effritait la rationalité pathologique du quotidien. Les gens qui se trouvaient là, et par leur commune manière de s'y retrouver, découvraient de nouvelles dimensions au territoire du manque. Le sentiment de tout ceci alla s'aiguissant.. Comme l'a dit par la suite la publicité : « On peut rester actif après une bonne bière ». Ce qui est plus étonnant, c'est qu'on puisse le rester après une mauvaise. La boisson dont nous nous chauffions n'excluait pas l'expression révolutionnaire de l'insatisfaction, elle la supposait. Nous travaillions de nuit : c'était l'instant où nous pouvions exciter notre manque et le pseudo-supprimer avec toujours l'éventualité d'en faire mieux. La nuit offrait, croyions-nous, cet avantage sur le jour que l'inconnu, et avec lui le possible, parviennent à s'y glisser dans d'appréciables proportions que tolère peu le jour où le temps s'ancre presque absolument dans l'espace des mentalités laborieuses. Ces nuits pareillement traversées à attiser la soif de communauté se terminaient, au petit matin, l'impuissance réfléchie dans les flaques de mauvaises bières que notre passage laissait.

● ***Hausse de 25 % sur les alcools en Pologne***

Préoccupé par l'aggravation (+ 32 % en quatre ans) de l'alcoolisme en Pologne, le gouvernement va augmenter de 25 % les prix des alcools.

« Nice-Matin » - Février 78

C'était vers la fin de novembre 76, donc, qu'une « bande de jeunes gens, avinés et animés du seul plaisir de tout saccager » (selon les termes de la presse locale), s'était répandue par vagues successives dans l'Ouest de la France. Leur but, plus ou moins avoué, était de s'emparer par la force de la colère de ce territoire, en s'y assurant une large publicité par le moyen de quelques coups de mains dont il leur faudrait trouver sur place les matériaux. La particularité du terrain où ils confluaient, et sur lequel certains avaient déjà exercé leurs méfaits, s'avérait assez prometteuse en ce sens. En effet, nous savions pertinemment à quel point la persistance des traditions et des coutumes implantées par le mouvement ouvrier, y compris dans ses variantes politiques les plus modernisées, s'oppose, en ce commencement d'époque, à la spécificité de nos interventions dans la vie quotidienne.

La toute-puissance des pratiques syndicales à l'égard de cette dernière, et le fait qu'aucune organisation n'ait jamais surgie en dehors de l'entreprise montraient combien le prolétariat moderne y demeurait balbutiant. En outre, au vieil appareillage stalinien et syndical de villes comme Nantes et Saint-Nazaire s'accolait, dans des villes fraîchement industrialisées comme Angers, une récente implantation de la gauche avec les formes plus modernes du salariat et de l'extra salariat.



## CRIMINALITE VIOLENTE

Assez peu de surprises dans ce panorama de la criminalité violente. On retrouve les « foyers chauds », tels Paris et sa banlieue, la Côte d'Azur et le Rhône, l'axe bien connu des policiers. Plus singulier sans doute, la Loire-Atlantique qui, avec 1,21 crime pour 100 habitants, rejoint le peloton de queue. Partout ailleurs dans le pays, on échappe, semble-t-il, à la contagion à l'italienne.

**Moyenne nationale**  
0,76 crime/100 hab.

	moins de 0,25 crime
	de 0,25 à 0,50 crime
	de 0,51 à 0,80 crime
	de 0,81 à 1,10 crime
	plus de 1,10 crime

« Le Point » - Mai 78

En attendant, on tâtait le terrain. Sur la lancée de l'impulsion initialement venue de Nice, on se préoccupa de donner un peu de suite à tout ceci, au gré des fluctuations entre les individus présents. On théorisa sur l'usage du vandalisme et son défaut de tactique. On rédigea quelques pages sur la rencontre des stratégies dont on se plaignait de guère la voir apparaître dans la forme des discussions. Ça et là l'écrit déborda la feuille pour s'affirmer sur les murs. On s'échangea aussi quelques expériences d'où provenaient certaines inscriptions. On opina du chef sur l'intérêt qu'il y aurait à approfondir certains axes de recherches (comme le projet d'une psychologie de masse du spectacle). Dans de nombreux cafés de villes de l'Ouest où bavardait cette bande, son insolence notoire eut tôt fait de la désigner aux attentions ennemies.

Sur ces entrefaites, le 2 décembre 1976, une de nos amies fut arrêtée à Angers pour sa participation à une action menée, d'abord en novembre 1975



puis en mars 1976, contre les syndicats et la presse locale. L'origine de cette affaire était assez banale : à l'automne 1975, lors d'un conflit du travail, les ouvriers de l'usine Soretex d'Angers séquestraient leur patron. *Comme la logique globale de cette grève l'impliquait*, les délégués syndicaux représentant le personnel de Soretex furent trainés devant les tribunaux pour y répondre de ce léger débordement. Le règlement judiciaire, qui leur valut peines de sursis et amendes, donna l'occasion à l'un d'eux, un stalinien cégétiste nommé Goux, de faire une déclaration à la presse, où il mentionnait assez honnêtement la fonction tranquilisante du syndicat vis-à-vis de ces petits excès qu'il comprenait sans les approuver. Quelques jours après, trois



### LA NOTION EXACTE DE LA VOLUPTE

Flic stalinien, décapité puis pendu  
par le public à BUDAPEST en 1956.

personnes alors alliées sur Angers publièrent un tract dans lequel ces « aveux » étaient mis à profit pour dénoncer la fonction des syndicats (suivant les termes de Pannekoek) et insulter le Goux. Ce qui n'était, somme toute, *qu'un commentaire extérieur à la chose*, prit une toute autre tournure grâce à la bévue d'un journaliste de Ouest-France, un moderniste du nom de Guy de Lignières, qui prit la plume pour défendre la C.G.T. et calomnier les auteurs du tract. Trois mois plus tard, à la faveur d'une soirée chaude, la villa et la voiture du journaliste en question se virent recouvertes d'inscriptions appropriées, qui s'étalèrent aussi sur tous les murs de la ville. Re-article d'un confrère et re-bombage. L'affaire se serait arrêtée à ça, c'est-à-dire à peu. Mais, peut-être parce qu'ils virent là la première attaque ouverte contre leur racket à Angers, les gens de la C.G.T., flanqués de leur acolyte Guy de Lignières et aidés d'un chef gauchiste local, menèrent pour leur compte une enquête, visant à identifier les auteurs du tract et des bombages. En novembre 1976, après avoir amassés suffisamment de documents par voies de filatures, photos, etc., et probablement excédés par une subite recrudescence d'actes de vandalisme et d'incitations écrites à ne jamais plus travailler, à piller and so on, ils fournirent ces informations à la police qui arrêta les auteurs du tract de Soretex (nov. 75), dont notre amie (les trois autres étant des gens avec qui nous avons rompu antérieurement, et notre amie aussi). Aux plaintes de la C.G.T., de Ouest-France, s'ajouta celles de la municipalité. Les quatre personnages furent inculpés en vertu de la loi anti-casseurs.

Sitôt remise « en liberté provisoire », notre amie communiqua sa rage à quelques uns d'entre nous : nous nous en sommes saisis sur l'heure. Nous fîmes *encore un peu plus* l'expérience de la clandestinité de nos passions criminelles, et avec elles en ressortit l'offensif besoin d'en faire un crime passionnel. De ses larmes d'impuissance, il faut en faire des gouttes d'acide ou s'étouffer avec. Cette dernière alternative commençait d'ailleurs à l'emporter chez certaines personnes dont le javel quotidienniste rongea, *déjà*, les velléités subversives, et qui semblaient plutôt indifférents à cette affaire, et à fortiori aux suites à lui donner. Ceux-là, d'une manière plus ou moins sournoise, subordonnaient, dirent-ils, toute action commune au règlement immédiat des « petits problèmes affectifs » et « inter-individuels » avec lesquels ils commençaient à nous subjectiviser sérieusement la moëlle. A l'instant où il fallait organiser la criminalisation anti-syndicale de la situation, un Gaby-Fouta Djilor passait son temps à écrire des textes questionnants sur l'affectivité, et avec deux autres personnages vaquait paisiblement à ses bittologies. Il fallut donc se mettre en colère, ce qui les chavira d'émotion. Heureusement, les gens coléreux se trouvant très largement majoritaires renversèrent l'apathie des autres qui se rallièrent en grognant au principe d'une riposte. La pègre réformiste venant à l'occasion de donner à Angers comme ailleurs la pleine mesure de ses ambitions sociales, on jugea pensable d'en faire un point d'appui pour lancer l'attaque que nous envisagions depuis quelques temps contre cette engeance-là. Une première réunion, fin décembre, retint ce principe, qui revêtit aussitôt des proportions assez démesurées d'autant que certains de Nice et d'Angers y soumirent toute amé-



lioration éventuelle des relations entre nous, à contrario de ceux qui focalisaient l'enjeu sur celles-ci. On entendit même parler d'un « Strasbourg des syndicats » ou d'une intervention au niveau national, sinon international !

\*  
\*   \*  
\*

L'arrestation du 2/12/1976, par les conséquences qu'elle entraînait sur la sécurité de nos activités, accentua le sentiment de la clandestinité, déjà aiguïlée chez un ou deux d'entre nous qui l'assumait en privé, n'ayant pour le communiquer que le moyen de la confiance. Cette condition de notre association passait comme une donnée, perçue de façon familière, avec laquelle il fallait ruser. L'intervention policière du 2 réactiva ce sentiment au point où il prit une tournure franchement *psychotique*. Chaque aspect de nos vies renvoyant tellement à tous les autres, la moindre prise sur un seul d'entre nous et sur quelque point que ce soit ne pouvait éviter des suites désastreuses pour l'ensemble. Nos gestes immédiatement visibles de l'extérieur ne prenant leur sens que dans une relation plus totale entre nous, et qui réclamait un minimum d'existence publique, il nous fallut jouer sur un double tableau. Ce que nous tenions pour le plus directement subversif dans notre commune manière de vivre n'était toutefois *ressaisi* que par les avatars qui portent l'Etat à le réprimer ; et par rapport à quoi l'on ne parvenait qu'à une attitude *défensive*. Et c'était naturellement le contenu accidentel de ces aléas de parcours qui se faisait connaître, et lui seul. A côté de quoi tout un chacun se confortait dans le sentiment bien rageur mais néanmoins vague qu'il faudrait détruire l'Etat. Ce qui entraîna une permanente tension intérieure, à partir de laquelle nous ne savions entrevoir qu'une résolution proprement particulière, intérieure, comme une donnée collective défavorable mais réelle, à côté d'une action dirigée explicitement sur l'extérieur, en direction du public.

La généralisation de la reprise, dans l'optique de s'organiser face à l'écrasante obligation salariale en ennemis, attisait normalement notre colère envers les instances contestationnistes, en l'occurrence plus visiblement coalisées avec celles de la police. Outre que les multiples modalités assurant l'obligation au salarriage plaçaient chacun de nous devant des échéances personnelles implacables, l'angoisse face à celles-ci circulait séparément pour chacun. Notre association, déchirée entre ces termes, vit à partir de l'affaire Soretex l'occasion de précipiter ce mouvement en notre faveur, et prit l'initiative de riposter scandaleusement pour répondre à nos douleurs cachées, en donnant une ouverture plus stratégique à notre rassemblement et en rendant publique la vérité de l'ennemi syndical et policier. De la sorte, l'organisation des anti-travailleurs alla s'opposer à l'organisation des travailleurs.

Nous savions depuis longtemps que cette dernière tendait à développer une autogestion de la vie quotidienne, dont le contestationnisme est en quelque sorte l'avancée. Nous tenions entre nos mains un dossier relativement complet

quant à l'état de ce mouvement sur la ville d'Angers, où précisément les syndicats venaient de prononcer ouvertement le degré de leur soutien à l'Etat et vice-versa. Par exemple nous connaissions très précisément, la corrélation entre la prolifération d'associations de quartier assurant la liaison avec les organes de la gestion municipale et le renforcement du contrôle policier. Renseignements à l'appui, nous savions ces animateurs socio-culturels responsables de Centres de lutte contre cette délinquance juvénile dont nous étions parmi les plus violents rejets. D'autres tentatives analogues visant à quadriller plus discrètement l'espace, comme celle de Villeneuve à Grenoble, n'avait pas manqué de susciter notre intérêt. Tout ceci trahissait une extension du syndicalisme à la vie extra-salariale, où nous relevions justement les virtualités insurrectionnelles modernes. Nos raisons de les défendre contre l'Etat diffusé se trouvèrent d'autant plus vérifiées par le travail d'équipe mené dans l'affaire Soretex au niveau des tâches répressives dont nous sommes l'objet.

Nous voulions relier l'irruption de notre attitude destructive dans l'environnement quotidien à un scandale organisé médiatement. Le projet Soretex était dès lors chargé d'amener le sens de la violence immédiate à son expression universelle. C'était l'occasion de mettre notre association nouvelle à l'épreuve du feu tout en portant ses capacités stratégiques à un seuil supérieur. On peut d'ailleurs relever le sérieux d'un groupe, dans ses prétentions à faire l'histoire, à ce qu'il sait au moins se donner des objectifs qui le contraignent à excéder son existence, à aller au-delà de lui, à en tirer le meilleur ou alors à n'en goûter que le pire. Le fait de s'être délimité des échéances restera à notre actif.

L'initiative se précisa lors d'une seconde réunion, tenue à Nantes début janvier 77. Delhoysie et Baranquilla avaient exigé que chaque personne expose les déterminations de son intérêt personnel à s'engager là-dedans. Cette exigence formelle, destinée à contrer la confusion et la tolérance affective qui s'étaient étalées auparavant, fut satisfaite tout aussi formellement, chacun amenant sa preuve de bonne volonté sans que jamais soit abordé le débat de fond, sur le contenu objectif du scandale projeté. Au demeurant, dans ce bel entrain subjectif, le fondement de l'objet fut si peu approfondi ensemble que fut omise la critique de l'action menée sur Soretex en novembre 75/mars 76 et des raisons qui assurèrent la facilité de la répression. Tandis que l'habitude à considérer cette dernière comme donnée bien-connue, nous faisait prévoir, avec un brin de fatalité et à priori, que notre riposte ne manquerait pas de nous attirer des inconvénients supplémentaires avec. La prise en charge de cet élément déboucha sur une résolution technique, contingente, comme si « le problème de la répression » pouvait se traiter en particulier et distinctement du scandale à faire, exactement comme pour « le problème du fric » ou « les problèmes affectifs » tant évoqués lors de cette réunion.

La-dessus on expédia les modalités de l'action. Un ou deux jours avant le



procès, nous diffuserions un dépliant dans l'Ouest, exposant la répression syndicale et policière et leur raison suffisante par rapport à notre pratique. Il serait soutenu par un affichage intensif détaillant l'identité et la fonction des protagonistes ennemis, tandis qu'une ou plusieurs opérations de violence contre les dirigeants syndicaux de l'Ouest viendraient rehausser le ton. Il se trouva quand même une voix pour ramener un tel projet à ses dimensions réelles, en constatant qu'il n'y avait là rien d'original ou de novateur ; en somme, un strict minimum. Minimum par rapport à quelles forces et à quel enjeu plus général, voilà ce que l'assemblée évita de préciser, préférant désigner deux commissions déléguées aux tâches reconnues d'utilité publique. Une commission fut chargée de produire le contenu théorique faisant défaut ce soir-là, comprenant Delhoysie, Despoing, Djilor. Une autre censée faire du talent publicitaire, devait faire une affiche sous la férule de Baranquilla, Ducasse, De Jonghes, Goldato, Stevens. En ce qui concernait la phase du passage à la violence ouverte, il fut généralement admis qu'on en reparlerait... Il fut en outre décidé de quitter au plus vite ceux de nos logements de Nantes et Angers trop repérés, pour d'autres plus secrets, ce qui fut la tâche d'autres personnes consacrées à un rôle technique.

L'empressement de tous à se lancer dans la mise en chantier du projet Soretex ne s'accompagna guère de discussions sur ce qu'il convenait de dire, c'est-à-dire de faire, à propos des syndicats, de leur modernisation et du contestationnisme en général qui s'exerce dans la vie quotidienne. Sans doute y eut-il, ça et là, quelques débats animés par la « Commission dépliant » qui purent préciser certains points à ce sujet. Mais, outre qu'ils furent le fait de quelques personnes seulement, ils restèrent de simples conversations théoriques relativement isolées au sein des réalités collectives. Il pourrait sembler paradoxale que des gens, ayant misé toute leur vie dans le devenir d'une activité commune, parviennent si peu à se comprendre, à saisir la nature du rapport qu'ils entretiennent, en tant que rupture permanente et organisée, avec les institutions visées à travers un projet ponctuel, qui prend pourtant une telle importance.

C'est que, pendant ce temps, les conflits qui s'étaient fait jour entre tout un chacun absorbaient un intérêt collectif morbide, pour lequel chaque incident particulier faisait l'objet d'un traitement particulier. Cette socialisation des intérêts singuliers ne faisait *qu'étendre l'existence privée de l'insatisfaction au groupe tout entier*, qui s'abîmait dans un perpétuel colloque (prenant en charge de la même manière séparée l'insatisfaction de tous). Tous les espoirs de publicité construits à travers une dissolution des mœurs et des caractères individuels se cristallisaient, par une forme supérieure de l'angoisse, en faisant la *somme* des douleurs et des rancœurs individuelles ; le projet Soretex fut déduit du *reste*, comme la *contrepartie médiate* nécessaire à l'existence de ce reste, où les individus recherchaient fébrilement les causes de leur malheur particulier, lui-même aggloméré à celui des autres.

Immédiatement, sur le terrain d'une telle recherche commune, l'aliénation

se traduisait de la sorte que plus on veut et moins on en peut. « L'impuissance qui est amenée à se faire connaître au prolétaire est le moment où est avancée sa suppression sur le tapis ». Mais elle détermine aussi bien, à ce moment-là, le sujet de cette suppression et sa connaissance de l'objet à supprimer. Sinistre retour des choses. « L'impuissance n'est niée que lorsqu'est saisie sa réalisation — l'existence réalisée de l'idée de l'insatisfaction ». Son idée, notre insatisfaction la réalisa dans l'existence d'une communauté où les impuissances du prolétariat furent douloureusement approchées, au seuil de l'aliénation de cette idée.

Le négatif auparavant mis à l'œuvre se coagula dans la pensée que quelque raison propre aux individus expliquait cette désolation symptomatique. Celle-ci prenait de jour en jour des allures de plus en plus dramatiques. Au seul ressenti immédiat et désarmé succéda une vague d'explosions d'insatisfaction. Des tubes de gardénal se vidèrent discrètement, cul-sec. Quelques conflits s'envenimèrent jusqu'à ce que le sang en coule. Suivant la combinaison des personnalités, cela donna des scènes rapides mais destructrices. Le vandalisme rentra à la maison, pour ceux qui ne savaient le pratiquer qu'en chambre. Le décor intérieur revêtit la même allure oppressante qu'à l'extérieur. Les gens se raccrochèrent à la main courante du fétichisme. *Ce n'est pas que nous ayons été désespérés, mais que nous l'ayons été trop peu.*

L'optique générale d'une association s'effondra dans la pure singularité, opposée à toutes les autres singularités en présence. Ce parti pris d'un choix aliéné sur le contenu de l'insatisfaction allait *écarter toute idée du prolétariat*, en prenant le parti de satisfaire à l'aliénation du choix singulier. L'universalité du manque se ramène alors au travail d'en résoudre le singulier. La quotidiennisation galope, les individus s'éloignent, le tout d'un projet va s'égarer.

A s'approcher de plus près de l'humanité, l'on goûte amèrement tout ce qui nous en sépare. La misère ne peut plus se réduire dans la privation immédiate à partir de quoi la publicité se projette dans l'image de sa réalisation possible; mais dans le processus d'insatisfaction lui-même qui fournit la matière de l'abstraction. La communauté séparée de son essence est devenue la communauté séparée de l'échange sur cette séparation. *La vie privée ne s'y abolit pas, elle se socialise.* La dimension privée de l'insatisfaction s'étend à une communauté particulière, mais elle ne se supprime pas encore par la publicité de cette privation générale. Les périodes d'errance collective se prolongèrent en ces temps-là, au gré des migrations. Alliés par une forme d'existence commune, la douzaine d'associés s'évitaient, ou au contraire s'accrochaient l'un à ses autres privilégiés. Ces comportements que nous refusions à l'automne 76 par la critique des « rapports privilégiés » se trouvaient dès lors implicitement acceptés de tous avec les bonnes-raisons y afférant, et malaisément admis comme inévitables. la communisation des bases matérielles, inscrite dans un climat de laxisme global, accompagnait ce merdier.



*La quotidiennisation est la privation de publicité totalement socialisée.* On ne boit jamais trop, alors, en regard de son angoisse. La vie quotidienne se reproduit sur l'opposition pratique des raisons d'insatisfaction vécues en particulier et de leur sens général.

Le désir d'échange cessa de se généraliser pour se résoudre isolément. Absorbé dans la reproduction aliénée de l'insatisfaction, notre rapport au monde y perdit de son but, la publicité de l'insatisfaction. Le travail de renfermer l'insatisfaction sur ses objets les plus bornés définit l'expression du manque entre nous comme des « problèmes inter-personnels », des « conflits inter-individuels » ou des « problèmes affectifs ». Ce que le langage courant nomme « la crise » semble relever d'un accident irrationnel, mais correspond à une nécessité rationnelle sur le contenu de laquelle nous n'arrivions plus à prononcer notre offensive de façon unifiée. Le visage singulier auquel l'individu identifie la possibilité de la richesse générale lui est fortuit, contingent, mais il reçoit son importance de *ce qui lui est supposé comme manquant partout ailleurs* et il devient à son tour quelque chose de strictement particulier. La richesse n'a plus d'existence que purement singularisée. Aux conditions données pour étancher la soif de richesse, elle ne peut se présenter que comme suppression solitaire, privée, de la soif. Bref, *la nécessité se déguisa sous les oripeaux de la contingence.*

Nous restait de partagé ensemble notre existence sociale par rapport au travail salarié et à l'Etat. Ce qu'on retrouva dans les options théoriques élaborées en février 77 par la « Commission-dépliant », dont le texte s'efforçait d'analyser, par delà l'affaire Soretex, les bases sociales du mouvement qui nous porte. Il n'arrivait pas, toutefois, à saisir la contradiction entre l'indifférence au travail et ce qui fait la nécessité du salaire — qui est nécessité de l'argent proprement dite. L'objet de la soif de richesse avait déjà totalement déserté le travail particulier pour se dresser face à lui en ennemi. Le développement de la délinquance, du chômage à vie, de l'absentéisme et du turn-over commençait à consommer sans appel la fin historique du mouvement ouvrier. Le besoin de richesse s'était installé dans la sphère extra-salariale où se dissolvait la conscience de travailleur (de producteur de valeurs d'usages indépendamment de leur caractère de marchandise)\*. Aux catégories issues de l'ex-mouvement ouvrier nous nous contentions d'opposer l'extension de ce qu'on appelle d'habitude le *déclassement*, parvenu au centre de la vie sociale. Nous en concluons l'inadéquation des syndicats en regard de ce processus de l'émergence duquel nous déduisions mécaniquement le dépassement des premiers. Ce faisant, nous en restions à seulement *défendre* contre la présence étatique et syndicale de *simples potentialités* révolutionnaires par des coups de mains.

\*Ce qu'exprimait d'un point de vue empirique la formule « Aujourd'hui seul le capital travaille, et tous pseudo-travaillent à reproduire du capital ».

**P**endant que nos énergies s'écoulaient dans le sens de l'absence d'histoire, le camembert contestationniste coulait dans le même sens et avec un projet tout autre. Un duo de contestationnistes professionnels, composé d'un certain Armand Gatti, animateur culturel, et de Gaby Cohn-Bendit, frère de l'autre, menait grand battage sur la place de Saint-Nazaire, où ils venaient de se distinguer par le subterfuge suivant : avec la collaboration de la municipalité de gauche, ce tandem précipitait début 77 la libération d'un singe intellectuel soviétique nommé Boukovsky, qui était arrivé aussitôt à St-Nazaire. Le trio, renforcé d'un certain Plioutch, disposait d'une base logistique dans les locaux de la MJEP\*, devant lesquels ils tenaient chapiteau. Tout ce beau monde pérorait d'abondance sur la liberté d'expression, sur les camps de déportation d'U.R.S.S. Au même instant, devant le congrès du P.C.U.S., M. Brejnev stigmatisait la croissance de l'absentéisme et du sabotage dans les entreprises, par laquelle des milliers de prolétaires russes marquent leur refus de la condition laborieuse. Que les moyens de publicité leur soient absolument retirés, en U.R.S.S. plus policièrement qu'ici, jure trop avec les gémissements de la couche intellectuelle dont le système bureaucratique se passe : elle regrette seulement qu'il ne lui reconnaisse le droit de commenter et réformer la condition des travailleurs ; et elle émigre, sans emploi, dans des zones plus ouvertes à ce genre de fonctions. Il n'en fallût pas plus à ces porcs pour proclamer que le dernier arrivage, celui de Boukovsky, montrait « comment une ville ouvrière peut influencer le cours de l'histoire », ainsi que leur « Canard sauvage », journal aux accents ouvertement pro-situs, avait l'impudence de le prétendre. Nous aussi, nous pensons qu'une ville ouvrière comme St-Nazaire ou tant d'autres peut changer le cours de l'histoire...

Nous étions en contact, depuis déjà quelque temps, avec quatre personnes de St-Nazaire qui envisageaient d'intervenir contre le carnaval de la MJEP. L'affaire avait soulevé chez nous un peu d'intérêt, relevant de ce contestationnisme sur lequel nous pointions déjà nos batteries dans l'affaire Soretex. Les gens de St-Nazaire se proposaient de diffuser un tract (en gros potable, eussions-nous dit alors) à l'intérieur de la MJEP, escomptant stupidement y rencontrer quelque connivence. Comme chacun sait, nous méprisons trop les lieux comme les MJEP ainsi que les gens qui les fréquentent pour admettre d'y diffuser quoi que ce soit, un tract par exemple. Ce serait supposer que les raisons suffisantes de ce mépris puissent y être appréciées comme il leur convient : nous proposons plutôt en conséquence, d'incendier le chapiteau. Une brève discussion, l'exemple d'Orange (cf. n° 1) à l'appui sembla convaincre les nazairiens de l'inanité de leur projet, trop franchement accommodable avec les modalités du cirque contestationniste. Pour

\* Maison des Jeunes et de l'Education Populaire ; encore plus modernistes que les MJC.



des raisons dont nous déplorons la coïncidence, le chapiteau ne put brûler. Il n'en fut pas de même pour le canard en plastique haut de six mètres qui servait de mascotte à la tribu Bendit-Gatti-Boukovsky, affiché sur la façade de la MJEP et qui flamba promptement. Quelques inscriptions étalèrent sur les murs avoisinants la véritable influence à laquelle une ville ouvrière peut accéder dans le cours de l'histoire. (« Cultureux, les vandales prolétaires vous crèveront », « Canard, attention aux chats sauvages... », « Créer, créer, crever... merci Gatti », etc.) Puis, leur coup de griffe flanqué au pot de chambre cultureux, les chats sauvages se fondent dans la nuit, à peine déchirée par les premières lueurs de l'incendie.

La presse locale du lendemain hurle au fasciste, au satyre. Les organismes syndicaux et politiques, unanimes, diffusent un communiqué. Il se trouve même des gauchistes pour proposer aux précédents un meeting de protestation (mais la palme mérite de se voir attribuée à M. René Vauthier, cinéaste de gauche, qui suggère la constitution d'une milice afin de protéger la MJEP et ses têtes de bois). Chez nous, où le climat tendu réclamait un peu d'extériorisation sous peine d'asphyxie, les visages se décrispèrent et l'on sabla le champagne. Hélas, ce jovial sentiment ne fut pas partagé par nos acolytes d'un soir. Sans doute, cette alliance ponctuelle s'était faite à la hâte avec des gens qui manifestaient dès le départ de graves divergences avec nous sur presque tout : sur la théorie, sur l'organisation, sur la stratégie. Incapables de maîtriser leurs propres raisons dans cette affaire, ils vont donc en saborder la suite possible que nous envisagions. En quelques jours ils réussirent à accumuler les prétextes de mauvaise foi, notamment en ne prenant pas les mesures de sécurité élémentaires, ce qu'ils invoquèrent pour nous empêcher de donner suite de notre côté. Puis, à un rendez-vous qui leur avait été fixé fin février à Nantes pour tirer les choses au clair, leur émissaire ne vint pas, sans fournir aucune sorte d'explication. Puis aucune nouvelle. Il faudra « attendre » début mars pour recevoir par la voie postale un jet de fiel particulièrement insultant \*, sous le couvert des 1000 km séparant Nice de St-Nazaire, où s'exhalaient grossièrement leurs rancœurs mal placées. Mal placées, elles le furent assurément, comme en témoigna un passage hâtif de quatre d'entre nous dans leur logement dont le saccage prouva bien que, lorsqu'on renonce à s'en prendre à la pègre contestationniste par les violences appropriées, on s'expose au même traitement qu'elle quand on aggrave cette timidité en insultant ceux qui n'y renoncent pas.

Pour notre part, une fois rentrés chez nous, on sabla le champagne derechef. Hélas, ce jovial sentiment ne fut sans doute pas partagé.

Cette intervention, pour n'avoir rien de nouveau et parce qu'elle ne réfléchissait directement pas le fond de notre existence, ne dissipait guère l'opacité de la situation. Par rapport à l'accélération exponentielle des crises individuelles, et sur la toile de fond d'une lourdeur émotionnelle sentie par tous, elle fut un divertissement sans conséquences immédiates. L'interprétation triomphante qui lui fut donnée par certains, afin de faire abstrai-

\* Nous traitant entre autre de « cadres de la révolution » et « bureaucrates trotskystes ».

tement face à la situation, y voyait ce qui faisait justement tant défaut entre nous depuis trois mois : du scandale. Baranquilla, qui avait été l'un des initiateurs de l'opération déclara avec une tranquille assurance que c'était là une belle victoire, qu'il s'employa à astiquer par quelques sommations à l'encontre des autres associés. Cette manière de publicité personnelle face à l'obscurité des autres permit, à lui comme à tous, de *cuirasser à perfection une angoisse* que cachaient mal les commentaires conventionnels et les propos aigres-doux. Tout ceci aggrava l'intime sentiment de l'insuffisance.

Ça et là, les quelques voix qui contestèrent qu'il y ait là un véritable scandale s'éteignirent faute d'avoir mieux à suggérer. La plupart préférèrent y voir une heureuse prémisse de ce que nous avions à faire dans notre projet relatif à l'affaire Soretex. Le scandale se ramène là à dénoncer un objectif qui nous reste extérieur, à juger de l'effet négatif par l'ampleur des réactions de l'ennemi. En un mot, nous voulions faire du scandale d'une manière aucunement scandaleuse en regard de notre vie commune dont les déterminations générales n'arrivaient pas à fournir la matière d'une offensive valide. Le besoin de publicité glissant dans le petit commerce des intérêts privés s'opposant en autant de combats singuliers, l'objet chargé d'exprimer l'intérêt général a du forcément s'éloigner de cette réalité immédiate. Un mode d'intervention, qui dès lors relève de *l'activisme*, se justifiait par ce qu'il semblait la seule façon de sortir de la décomposition de notre vécu.

Là où l'activité vivante des individus n'a pu s'unifier en elle-même et par elle-même, là où elle est organisée en fonction de la recherche isolée, de l'opposition de chacun avec tous, de la guerre permanente qui signifie *aussi bien* l'indifférence de chacun pour l'autre ; quand l'enjeu de l'insatisfaction individuelle n'a pris que forme singulière, et qu'un moment particulier de l'activité générique a proclamé son indépendance face à tous les autres moments qui en font de même, il faut alors qu'un terme extérieur à cette division immédiate apparaisse pour produire l'unification de l'activité. La production de la théorie et de la stratégie *s'adapte* alors à cette prolétarianisation. Ce n'est plus seulement dans la vie courante et sa reproduction mais dans le projet d'y intervenir que la théorie se conforme alors à l'état de la prolétarianisation et admet unifier l'action en la retirant de son terrain de gestation. L'ensemble des individus concernés accepte alors sa propre impuissance. L'isolement individuel s'en trouve éternisé, et l'intérêt de chacun se détermine exclusivement de son association avec d'autres ; et *d'une manière fortuite* : en fonction des conflits singuliers.

Pendant un temps, le noyau FVM-Nice avait pu s'opposer à la confusion d'ensemble, face aux autres associés qui en consommaient la célébrité. Mais il se dissout lui-même courant février 77, sous le coup de la situation qu'il avait principalement créée. La parution du n° 1 des FVM au même instant n'y changea rien, tant le contenu de cette revue, en fait achevée depuis octobre 76, était déjà en cours de dépassement. Cette « sur-association » diluée dans la « sous-association » générale, les relations associatives s'éta-



blirent et se défirent suivant la fluctuation fortuite des intérêts singuliers. La théorie, souhaitée secrètement indemne des misères de l'instant, se perdait dans l'abstraction verbale et écrite. L'exigence que chacun soutienne une part de création personnelle confina à l'exhortation volontariste, complétée par les célébrités de théoriciens. La pensée se retira donc à nouveau de l'échange. De son isolement sur lequel elle n'arrivait plus à se prononcer, elle lançait quelques généralités ; ou quelques questions paniquées vers des réponses particulières. Parmi les fragiles armes devant contrer l'autisme collectif, la critique bicéphale du « théoricien sans misère » et du « misérable sans théorie » nous fit encore un peu plus tourner en rond, laissant à côté libre cours à la récrimination aigrie comme à l'analyse caractérielle. L'aliénation de l'échange comme misère de la pensée pratique a pu à la rigueur être critiquée, mais cette critique n'a pu prendre forme dans l'activité de communication de la pensée, laquelle est à vrai dire le seul élément adéquat de la pensée.

L'écartèlement du comportement individuel entre la sphère (voulue publique) de la théorie et la sphère désespérément privée) de la confiance fut bien attaqué, mais comme fait imputable au seul individu sans que rien ne soit compris de la force objective produisant ces sphères séparées. Ensuite, *la séparation de l'affect et de la pensée* évidente dès février 77 dans le déchirement collectif entre cette quotidiennisation et les préoccupations stratégiques, ainsi que dans le vécu individuel lui-même, ne fut comprise qu'en termes très particuliers à notre expérience commune, dans laquelle l'angoisse impossible à refouler s'exprimait d'une façon de plus en plus aberrante.

\*  
\*   \*

**L**a brutalité des explosions d'insatisfaction s'aiguïsa jusqu'à une véritable semaine sanglante fin février, aux terribles effets dévastateurs dans nos rangs : les simulacres de suicide, parfois aux trois-quarts réussis, s'enchaînèrent comme l'ultime protestation désespérée contre l'impuissance envahissante (telle camarade d'Angoulême, disparue peu après, accomplit la triste performance de quatre tentatives en trois jours). Les velléités de bavardage s'orientèrent vers la recherche d'effets thérapeutiques à prise rapide, et dont pourtant la possibilité s'évanouissait chaque jour un peu plus. L'auto-dévastation de nos énergies suscita une kyrielle de missives qui s'abattirent entre nous de février à mars 77. S'il s'agissait là de *pensées-par-morceaux*, le point commun en était de trouver, *à l'intérieur de nos relations la raison de nos maux*. Tantôt une incitation à « mieux pratiquer la théorie », tantôt d'amères maugréations sur le « quotidiennisme de l'échange » (qui servirent d'ailleurs à expliquer la fin précoce de l'affaire de la MJEP de St-Nazaire). Cet *idéalisme subjectif* suivant lequel ce qui forme le contenu de nos idées serait quelque chose qui soit *seulement* à nous, *seulement* posé *par nous*, et qui ne s'engage pas plus objectivement dans ce contenu, n'a devant lui que les formes abstraites de la subjectivité

et de l'objectivité et en vérité s'en tient d'une manière unilatérale à la première, au sujet, en tant que détermination ultime absolument affirmative qu'il campe face au monde.

Dans ce climat arriva vers la fin mars « Dernier enjeu en Anjou », tentative de bilan de Baranquilla sur les derniers mois. S'il fut une « incitation violente » suivant les mots de son auteur, un cri de colère contre la liquéfaction de notre projet, il n'en resta pas moins énoncé d'un point de vue subjectif *unilatéral en regard de l'objectif* que nous nous étions reconnu commun. Comme l'un d'entre nous l'écrivait peu après, « Dernier enjeu en Anjou » a le mérite de s'attaquer aux faits concrets qui ont constitués le tissu mouvementé de notre existence commune. Il a le tort d'en oublier l'histoire. » Si l'insupportable des oppositions singulières et des conflits dramatisés s'y trouvait exposé sans fards avec les accents de l'indignation, ce ne fut que pour être pris en charge par un bon sens empiriste vulgaire, auquel faisait face antinomiquement un impératif stratégique désincarné. Pour évacuer ce qu'il tenait comme la simple extravagance accidentelle de la misère, il revint en-deçà de la caractériologie dont la réfutation ne servit qu'à restaurer l'emprise du caractère sur la théorie du moment. Le bon sens (« ce pire des métaphysiciens », comme l'appelait Marx) très pragmatique de Baranquilla trouva, si l'on peut dire, son concept de l'association avec la notion de *l'équilibre praxiste* qui fit une timide apparition, comme l'élément nodal qui aurait permis de résoudre la crise.

Peu de temps auparavant, une poignée de gens réunis en catastrophe à Nice avait tenté d'impulser une relance de l'association en proposant par la voie écrite quelques « Notes pour l'orientation d'un débat » (De Jonghes, Delhoysie, Despoing, Doria et Goldato). Un appel formalisant à un peu plus de rigueur organisationnelle, insignifiant en regard du terrain réel, ne souleva nul enthousiasme dans l'Ouest, et nulle relance en quoi que ce soit. Cette exhortation ne pouvait orienter qu'un débat aux termes déjà impraticables avant qu'ils eussent été avancés. Le règne de la méfiance se rassit.

Mais l'erreur sur les moyens d'attaquer provient toujours de l'erreur sur l'ennemi substantiel, sur ce qui constitue sa force et sur son exercice courant. Début avril apparut dans l'Ouest une tendance activiste, en vue de parer au plus pressé, c'est-à-dire d'activer la réalisation du projet « Soretex » (des bruits incontrôlés faisant au même instant croire à l'imminence du procès). Le recrutement sur lequel elle s'était formée révélait bien qu'une coalition circonstancielle d'intérêts privés tentait par là de s'institutionnaliser. La politique du jour le jour qu'elle se mit à appliquer provenait du besoin angoissé de reprendre en main le contenu effectif des événements, besoin que ne suffisait pas à combler l'abstrait entendement théorique en vigueur depuis six mois. Quoique anti-organisationnelle, cette tendance le fut au nom d'un arbitraire évident, celui d'associer sur la base d'affinités caractérielles et d'ennemis singuliers communs quelques intérêts individuels défensifs. De fait, la constitution de cette tendance permit fort opportu-



nément à ses initiateurs de régler à leurs avantages quelques « conflits ». Les impuissances et les rancœurs en provenance d'un même moment se combinèrent pour en présenter une résolution activiste. Fatigués des contradictions qui implosaient depuis six mois, ils les liquidèrent : l'investigation matérialiste de notre être commun s'effaça devant la détermination idéaliste du devoir-être. Ils soumirent ainsi toute poursuite éventuelle des relations, et au gré des « choix » personnels, à la réussite du projet « Soretex », dont les quelques raisons communes de l'accomplir avaient par là disparu. Leur perte alla se figer dans un spectacle de l'opposition au contestationnisme. Ce fut la coagulation, organisée caractère par caractère, de notre expérience à travers la production délibérée d'un *caractère collectif*.

Les propositions de cette tendance, émises début avril dans le texte « Le cri du papillon » (Baranquilla, Ducasse, Djilor, Karoll et Stevens) furent rejetées par les autres associés (notamment dans le texte « L'irrésistible antigel », Delhoysie, Goldato et Dunhaï) comme incompatibles avec l'esprit le plus élémentaire ayant à animer un tel projet. Les justifications empiristes de la tendance activiste furent aussi peu avalées, au vu de ce qu'elles travaillaient à maintenir. Jamais le terrain expérimental, les conditions pratiques de l'insatisfaction générale, ne fut à ce point misérablement écarté des buts que peuvent en ressortir stratégiquement des associés. La scission fut imminente durant plusieurs semaines. Mais la « tendance de l'Ouest » ne put soutenir trop longtemps autant d'incohérence entre l'objet de l'offensive et son sujet. Vers la fin avril, le projet d'intervention contre le Congrès régional des délégués C.G.T. de l'Ouest, au Mans, conçu secrètement (les liaisons étant alors coupées entre les deux parties) par la tendance activiste, et dans la plus parfaite optique d'agit/prop., censée être la première phase de « l'offensive-Soretex », en dessina l'échec. Le matériel technique qui seul propulsa cette opération ne put suppléer au manque total d'idées, d'imagination et d'intelligence. A l'aveuglette, ils se lancèrent à l'attaque, comme les sociétés secrètes blanquistes du XIX<sup>e</sup> siècle attaquaient les bâtiments étatiques et s'y faisaient décimer dans l'isolement. Au Mans, l'ennemi tenait son terrain en main. Les blanquistes repartirent donc sans avoir pu.

Puis cette tendance se désagrégea. Ses positions se virent moins démenties par les réponses de tous les autres intéressés que par sa propre incapacité à résoudre la persistance des phénomènes qu'elle avait tenté de régler à sa manière. Outre que les relations entre ses participants se détériorèrent aussi vite qu'elles s'étaient conjuguées dans un commun effort de défense, il n'était visiblement plus pensable de continuer dans un tel autisme.

De son côté, l'ennemi fit savoir que tout cela avait assez duré. Il faut dire que les discours volontaristes de Baranquilla sur la sécurité se tenaient eux-mêmes assez en-deçà de l'étendue des dégâts. Les conditions générales n'avaient pas été sans ôter le goût, et même la possibilité d'assurer des précautions pour notre entreprise. Début mai, à la faveur d'on ne sait trop quel mobile, les gens de l'Ouest furent soudain victime d'une hausse de fli-

cage, traduite par une surveillance constante de leurs habitats, pourtant officiellement secrets et de leurs allers et venues entre les deux villes. Ce qui se conclut par une course-poursuite de trois jours sinistres, à l'issue desquels ils réussirent à éviter une arrestation imminente. Les velléités activistes reçurent le coup mortel. Il fallut rapatrier en hâte ces gens dans le Sud. Ils arrivèrent, les uns après les autres, liquéfiés. La tendance blanquiste était fondue. Le mouvement lui-même semblait à bout, ne voulant plus entendre parler du projet-Soretex ». L'impasse, après six mois d'excitation puis de guerre interne, jusqu'à l'épuisement complet.

« Voilà ! Chaque idée qui n'est pas portée à son point ultime de conséquence réelle est une idée que le prolétariat abandonne à ses gérants, à ceux qui gèrent sa positivité, sa sordide condition d'existence positive. Aussi bien, le contestationnisme est la mise en spectacle d'une réelle insatisfaction coupée de ses moyens et buts explicites. Sur le terrain de l'histoire, nous faisons seuls l'histoire »... On ne pouvait mieux dire lorsque, par une intuition prémonitoire ces lignes furent écrites en octobre 76.

\*  
\*   \*

Nous restâmes divisés sur la nature de l'échec. Le réflexe majoritaire, aussitôt après, fût d'en limiter la raison à quelques éléments *dérivés*, comme s'ils avaient pu à eux seuls produire autant de dégâts. Le même idéalisme subjectif qui avait présidé à la formulation des projets se prolongea dans l'explication de leur faillite. D'autres, plus rares, voulaient plutôt l'expliquer comme le développement d'une contradiction plus générale intérieure à la base pratique sur laquelle nous agissions et qui avait servi à la détermination de l'objectif. Mais il fallut encore quelques mois pour y venir. Les gens réfugiés à Nice ainsi que la plupart des autres intéressés tentèrent d'abord de cautériser nos plaies en suivant la même attitude théorico-pratique qui avait prévalu dans les mois précédents. Ayant établi le constat positif des faits, ils y appliquèrent leur volonté à rebours, comme si la question était de savoir comment aurait-on pu éviter que cela se produise ainsi.

Il n'était pas contestable qu'on se soit trompé sur l'appréciation de nos conditions singulières ; mais cette erreur restait en fait subalterne, si on se décidait à comprendre que la tromperie résidait *dans* l'essentiel. La vérité de la situation antérieurement construite, appauvrie dans l'activisme, devait bien ressurgir, et pour n'avoir été qu'évacuée à travers quelques exercices d'écriture, revint d'une manière d'autant plus cinglante. Une esquisse de conclusion écrite, rédigée par Baranquilla et Ducasse, traduisait assez bien l'optique de la majorité. Il s'agissait alors d'améliorer les *modalités* de notre activité sans retourner à son fond : en quelque sorte, un protocole d'accord avec la misère dominante en vue d'en amoindrir les effets ravageurs. Quand le symptôme montre le manque, l'entendement aliéné ne regarde que le



symptôme. Tout ceci ne dépassait pas le point de vue de l'idéalisme subjectif qui s'oppose extérieurement au monde, mais voulait plutôt *atténuer* à l'intérieur de l'association la tension que la réalité de la misère y exerce, pour ensuite pouvoir l'attaquer du dehors. En un mot, le rêve de rassembler des conditions de travail décentes au négatif.

La clairvoyance dont sembla faire preuve, sur un plan empirique restreint, la notion d'«équilibre praxiste» lancée par Baranquilla, se ramenait plutôt à la simple sanction d'un étant positif. Elle évacuait la racine de toute action possible dans l'antinomie de la misère et de sa négation ; et où il faudrait tenter un compromis des deux côtés. Cette ineptie reste par ailleurs si bien ancrée qu'on entend couramment dire que, pour pratiquer avec conséquence la théorie, la rencontre, l'organisation, il faut réunir un minimum de conditions comme : avoir du temps, de l'argent, des rapports amoureux satisfaisants, etc. Mais notre action ne *se nécessite* justement que par le manque de tout cela ! Rien n'est donc plus absurde que de vouloir s'en émanciper en particulier pour le supprimer ensuite universellement.

Cette recherche d'une position à la fois historique et individuellement plus tranquilisante amena Baranquilla à utiliser à son avantage personnel la division régnant encore entre nous, quitte à jouer sur des restes d'inimitiés singulières pour asseoir sa position que certaines voix commençaient à critiquer. Il reproduisit la même tactique usitée lors de la constitution de la tendance de l'Ouest, exploitant l'opposition des individus pour en tirer, chacun séparément, son épingle du « jeu » à moindre maux. Et nous, lassés d'être sur la défensive ! Ces pratiques qui reposaient sur le maintien de la guerre interne pour sauver le caractère individuel furent vite dénoncées par la plupart des associés. Dès la fin juin, Baranquilla fut prévenu par deux personnes au moins (Ducasse et Delhoysie) que son chassé-croisé ne passerait plus, désormais. Il fit la sourde-oreille.

Début juillet arriva un document de propositions de Baranquilla, censé présenter des remèdes à la « crise ». Ce fut à contrario l'occasion de poser les bases d'une perspective autre, en refusant d'emblée tout débat dans le contexte défini par Baranquilla, dont les propositions étaient en outre nettement rétrogrades en regard de l'enjeu, reproduisant tranquillement le même activisme. Trois personnes (Delhoysie, Despoing, Doria) retournèrent collectivement le document à l'envoyeur, en expliquant leur divergence avec la seule présentation de la chose qui en annonçait la couleur, tandis que d'autres faisaient savoir différemment leur désaccord. Le projet de réunion émis par Baranquilla, et dans des conditions inacceptables, fut repoussé, tandis qu'une réunion s'engagea entre les plus décidés (Delhoysie, Despoing, Ducasse, Doria et Goldato). Au même instant, Baranquilla et Djilor (qu'il avait été repêché de sa retraite méritée) tentèrent d'imposer, la force des muscles aidant, un remaniement organisationnel soudain, qui revenait à réinstaurer un mode associatif dépassé depuis huit mois, et avec cette fois la cohésion collective en moins : il s'agissait d'institutionnaliser des titres de

propriété que ces deux-là estimaient dus au regard de leur participation passée, en décrétant l'inexistence de tout lien associatif entre nous tous et que seuls les quatre auteurs du n° 1 des FVM avaient droit d'usage et de décision sur le matériel commun (appartements, argent, boîte postale, dossiers, outillages divers), et que chacun de ces quatre suivant son libre arbitre pourrait en faire profiter qui il voulait, tandis qu'à l'inverse tous les autres intéressés (en fait, tous ceux qui avaient pris position contre eux), dépendraient du seul bon caprice personnel des quatre.

Evidemment, l'usage des moyens matériels de l'association était plutôt suspendu à la suite de nos activités collectives, c'est-à-dire à l'accord entre les participants sur la base duquel la composition de l'association avait à être définie. Au contraire, Baranquilla et Djilor, afin d'éviter la conséquence prévisible des désaccords formulés avec eux, établirent une « Déclaration d'indépendance » précédée par l'appropriation manu militari des matériaux visés (clés de BP, dossiers, appartements). Mais leur curieux matérialisme vulgaire résumant l'association à une simple officine technique, au nom de vieux droits juridiques que nous n'avions pas à connaître, se fit lui-même l'entorse qui le fit tomber. Ils furent considérés comme exclus (ainsi qu'Alice Karoll qui les avait accompagnés) sur l'initiative du comité réuni dans l'Ouest ; et les moyens dérobés furent repris avec l'énergie suffisante pour en assurer d'une façon définitive un *contrôle collectif*.

Ceci fait, il fallait ruiner sans appel cette attitude qui voulait *résoudre* les conditions d'existence courantes de l'association extérieurement à sa spécificité ; et qui désigne en fait une saisie anti-historique de ce qui nous spécifie dans l'époque. Elle avait été plus spécialement systématisée par Baranquilla : en ne trouvant rien de mieux à proposer, pour assumer les explosions d'insatisfaction individuelle que d'apprendre des rudiments de psychiatrie, ou pour assumer la misère amoureuse de parler avec un faux détachement de « problèmes féminins », ou par rapport à la nécessité vitale de l'argent de s'ériger en bons gestionnaires (de capitaux fictifs) il révélait que la nature du comportement qu'il adoptait envers tout le négatif de notre vie ne relevait plus que du plus plat bon sens ordinaire et en fait quotidienniste. Derrière la reconnaissance pauvrement empiriste des faits, *la forme familière* dans laquelle ils s'enroberaient persiste totalement ; et c'est pourquoi sa critique de l'échec du « projet-Soretex » était restée technique et subjectivée sans soutenir une relation visible à l'objet proprement dit. Ce qui lui permit en juillet 77 de présenter des options inchangées dans le fond. En ce sens, il avait été le plus conséquent *dans* toutes les limites du moment.

Dans une opération comme la nôtre, on ne peut souhaiter mettre le négatif au travail les seuls jours ouvrables où les conditions équilibrées seraient là, et le tenir tranquille après. Ce comportement qui demande à assumer la misère plus raisonnablement, et qui ne voit dans les multiples « excès » symptomatiques qu'un contenu contingent et singulier et y réagit de même, qui asseoit toutes les formes dans lesquelles le monde paraît et croit se donner par là une plus large marge de manœuvre pour l'attaquer, ce compor-



tement donc n'est pas une simple option méthodologique, provisoire ou pas, mais relève plus généralement de ce qu'on a pour habitude d'appeler *du réformisme*.

Certes tout encourage les révolutionnaires à établir un compromis an-historique entre l'histoire et le quotidien. Le situationnisme est ce compromis. Les formes et les catégories du monde existant s'y reproduisent comme un substrat auquel il faudrait sacrifier : mais on n'attaque pas un monde ainsi. Alors que ce réformisme des révolutionnaires en déroute vit d'abstractions familières, il nous reproche volontiers notre goût de l'abstraction. Il nous reproche en fait que celle-ci ne lui soit pas familière, et c'est seulement en ceci qu'il veut n'y voir qu'abstraction. C'est l'erreur significative de tout réformisme que de tenir la réalité comme ce qui est immédiatement connu, sans tenir compte du fait que cette connaissance est elle-même assujétie à des abstractions fort familières. Par suite, l'insatisfaction des prolétaires se ramène à une donnée bien-connue dont il suffirait de resservir l'interprétation générale à d'autres qui en sont supposés démunis. Et c'est uniquement sur les conditions adéquates à ce service qu'ensuite ils s'interrogent.

Le *modèle* bourgeois et léniniste de la transmission du savoir, qui veut forger quasi-pédagogiquement la conscience par l'agit/prop. s'accorde avec le modèle blanquiste de l'intervention, qui veut réveiller dans les masses le refoulé social par des chocs sensationnels. L'activité des révolutionnaires depuis dix ans n'a jamais su dépasser *la scission entre la figure individuelle et la figure de masse du mouvement social* ; entre sa forme organisationnelle et sa vérité publique. Avec cette opposition de la réalité objective et de l'action théorico-pratique subjective, le réel aurait une existence non réfléchie, non médiatisée et immédiatement réelle. Il ne suffirait donc plus que de le maîtriser par l'intervention ad hoc alliée au savoir théorique, lequel aurait du de surcroît éviter le pire qu'il avait laissé faire *sans le savoir* — ce qui est le comble, pour une théorie. Nous avons plutôt compris qu'il faut passer par l'attaque de *la forme* de notre insatisfaction et de notre pensée.

\*  
\*   \*

**E**n juillet 77, certains d'entre nous commençaient donc à être grandement fatigués de voir les associés sur la défensive permanente entre eux, simultanément au besoin de revenir au fond initial. Jusqu'alors, nous n'avions pu sortir du détaillage des insatisfactions singulières effectuant leur petit commerce depuis huit mois. A partir d'avril toutefois d'aucuns se mirent à parler assez systématiquement de l'angoisse, de ce qu'elle manifeste *comme limite*, sous une forme encore limitée. L'entendement réformiste, qui s'identifie à la limitation du besoin, interdisait néanmoins d'en développer le négatif. Il n'avait pu comprendre ces expressions bornées du manque qu'en les réduisant à des crises, sorte d'accès morbide à résoudre l'un après l'autre. Ce que traquent, parfois, les réfor-

~~mistes~~ dans le caractère n'est que l'expression incontinent de l'angoisse.

Contrairement à ce que disaient les exclus de juillet 77, les réformistes connaissent parfaitement l'existence du caractère. Ce qu'ils ignorent par contre, c'est ce qui en impose négativement la nécessité, par l'angoisse. Pour le réformisme, l'angoisse ne se conçoit que comme un état irrationnel. Quand ensuite il s'agit du caractère, l'entendement réformiste a pour cause et pour but de ramener la tension au monde, figée dans le caractère individuel, à un contenu propre au seul individu. L'explication qu'il donne des phénomènes d'angoisse individuelle et collective n'a jamais d'autre contenu que le phénomène lui-même.

L'angoisse est la perception du manque, et même plutôt l'affection du manque. C'est l'insatisfaction désarmée, le besoin dont l'humanité se réintroduit dans l'individu après avoir perdu une fois de plus la bataille pour sa réalisation. C'est le négatif qui chôme. A l'impuissance à supprimer le besoin de publicité répond obligatoirement une hausse immédiate de l'angoisse. Les charognards réformistes le savent bien : « On voit bien que Giscard ne mesure pas les angoisses des français » (Marchais-Mitterand en juillet 77).

### TRISTE LUNDI

Une adolescente de seize ans, Brenda Spencer, qui s'était retranchée dans sa maison de San-Diego (Californie), d'où elle tirait des coups de feu sur une école située en face de chez elle, s'est rendue à la police lundi 29 janvier après avoir tué le directeur de l'école et un policier et avoir blessé neuf autres personnes.

Selon les policiers, la jeune fille avait fumé de la marijuana, absorbé des barbituriques et bu tout le whisky qu'il y avait chez elle pendant les six heures qu'a duré le « siège ».

Contactée par téléphone par un journaliste, elle avait affirmé que « le lundi lui donnait le cafard », que « ça allait donner un peu d'animation » et que « son père serait fier quand il verrait ce qu'elle avait fait avec son cadeau de Noël », une carabine de calibre 22. — (Reuter, U.P.I.)

[Les actes meurtriers apparemment gratuits d'adolescents font périodiquement la « une » des journaux aux Etats-Unis. Ils font autant apparaître le laxisme de la législation dans certains Etats sur les armes à feu que la personnalité toujours confuse de jeunes gens qui deviennent des criminels sans vraiment s'en rendre compte.]

« Le Monde » - 2.2.79

La publicité commence par faire sentir son absence par l'angoisse. Les intuitions de publicité sont toujours précédées d'une activation furieuse de l'angoisse, qui est aussi *l'affection des limites de ce qui existe rapportées à ce qui manque*. Nous l'avions senti à l'automne 76. L'angoisse est tout ce qui nous reste d'humain. C'est ce que tous les prolétaires ont en commun mais sous une forme seulement singulière. Jusque là, nous n'en parlions, de ces manifestations brutales qu'en les ramenant à des causes que l'individu aurait fondées en lui-même. Les raisons communes à s'angoisser étaient *sous-entendues*, mais elles ne se faisaient pas connaître plus généralement.



Pendant toute la période antérieure, on ne les avaient appréhendées qu'à travers l'opposition des individus elle-même issue de l'insatisfaction endurée par chacun ; laquelle se figeait dans *la propriété individuellement privée du manque*. Le caractère n'avait pourtant pas encore été compris comme l'instrument subjectif de cette séparation, qui le nécessitait en retour. Les mentalités réformistes invoquent d'ailleurs cette dernière condition pour réclamer un certain ménagement du caractère. Mais la question n'est pas plus de le dénoncer abstraitement que de le ménager. Si l'angoisse est ce qui nous attache au manque, le caractère est ce qui rend le manque attachant. Nous disons seulement que là réside le premier obstacle à la connaissance publique de ce qui fonde l'angoisse.

### ● **Une patiente de Barnard se suicide**

Une patiente du professeur Christiaan Barnard est morte l'autre nuit en se jetant d'une fenêtre de l'hôpital Groote Schuur du Cap, a précisé un porte-parole de l'hôpital. « L'affaire est entre les mains de la police », a-t-il ajouté. M<sup>me</sup> Elizabeth Nel, âgée de 34 ans, avait été la première femme à recevoir, il y a trois semaines, un « cœur de secours » ajouté à l'organe malade, selon une technique inaugurée par le professeur Barnard.

Nice-Matin - Novembre 78

Presse-Océan - 20.4.79

### **Meurtre d'un médecin à Roubaix : fermeture des cabinets médicaux**

Les cabinets médicaux seront fermés en signe de protestation, aujourd'hui à Roubaix, à l'occasion des obsèques de M. Gérard Lecocq, 53 ans, médecin généraliste de la ville tué par balle le 12 avril par un de ses malades qui s'estimait mal soigné, a annoncé hier un communiqué de la chambre syndicale des médecins du Nord.

C'est le comble du réformisme que de parler, comme Baranquilla et Djilor en mai 77, d'assurer la sécurité du caractère pour pouvoir mener à bien une tâche révolutionnaire dans des conditions subjectives supportables. Fallait-il n'avoir rien compris aux avatars de l'incommunication entre nous tous, aux raisons de notre errance printanière ! Ce n'est pas d'avoir trop peu ménagé nos caractères qui nous a conduit au délire collectif, à l'autisme, aux tentatives de suicide répétées, à la défonce furieuse, mais c'est de ne pas avoir *su* le déménager. C'est que la part la plus intime de nos misères n'ait pu s'exprimer *autrement* que dans des gestes d'impuissance isolée, dans des fuites à travers une pseudo-maîtrise théorique ou dans l'activisme le plus mal éclairé. Et quelle conception de la pensée pour ne plus pouvoir envisager la chose qu'en prônant la défense de ce qui, déjà, défend l'impuissance établie. De telles inepties s'accordent bien avec le fait que jusqu'alors nous ne considérions pas encore la dissolution du caractère comme dissolution du rapport séparé de l'affect à la pensée (et réciproquement). Paradoxe cuisant, ce fut quand le sentiment de l'angoisse générale se trouvait d'autant mieux ressenti par tous qu'il reconnaissait le moins ses raisons dans nos explications théoriques, qui elles s'éloignaient de la situation au grand galop. Cet éloignement *de fait* avait encouragé l'autisme individuel sur les conditions

de notre association ; et il s'était nourri de l'expression plus spéciale du manque dans la sphère privilégiée des relations amoureuses. La rançon de ce repli avait été si dure à verser...

... que nous étions paupérisés intellectuellement. La misère théorique qui s'était déployée entre nous durant le printemps 77 allait bien avec cette conception qui fixe le caractère comme un étant rempli de très mauvais travers subjectifs, et que la théorie regarde *de loin*. La relation entre l'appréhension immédiate du manque et son intelligence plus médiate dans une stratégie révolutionnaire restait à comprendre *en matérialistes*. Cette relation n'engage pas seulement l'individu mais *la forme générale du rapport de chacun à tous*, valable en tout temps et en tous lieux. De là, nous référant *sur ce point* à un savoir abstrait des conditions pratiques de son émergence, nous ne comprenions rien au processus qui amènera les prolétaires, de la simple affection désarmée de leur misère à l'intelligence publique de sa nécessaire suppression. Notre style de vie avait assumé cette division : la part subjectivement immédiate du refus a toujours été tenue de la plus haute importance, mais pour être conjuguée familièrement à la part organisationnelle, comme allant de soi. Dans l'élaboration des projets, durant l'hiver 76/77 et dans la manière dont on envisageait leur auto-explication, se perpétua cette division qui n'avait été alors que subjectivement ressentie quand il avait été insisté sur la communication sensible de la théorie.

L'opposition du particulier et du général atteint sa plus totale expression dans le style du réformisme, dont on ne se départit pas en un jour. Jusque là, l'une des faiblesses majeures de notre activité tient à ce que la vie historique particulière qui s'en trouve à l'origine ne puisse apparaître explicitement dans la forme de l'intervention sur le monde ; comme si le particulier du mouvement social n'avait pas à en concerner l'ensemble. La conséquence en est le retour au savoir abstrait, *exécuté en privé*, qui se présente au public indépendamment de son exécution particulière. Il en résulte que notre mouvement s'est trouvé confronté à l'écrasante difficulté à restituer ce que nous y vérifions chaque jour à la notoriété publique, et cela ne s'explique qu'au sein d'un rapport de forces sociales déterminé. En juillet 77, contrairement à la tendance activiste qui s'était faite valoir au printemps et n'avait su que remanier ses propres modalités, nous avons reconnu dans cette difficulté la limite de notre action, en déclarant que son franchissement sera ce qu'on appelle un scandale.

La véritable histoire du monde, par opposition à la version qu'en fournit quotidiennement le réformisme, se ramène au chemin qu'effectue l'insatisfaction *en direction* de son devenir absolu. L'idée de l'insatisfaction et de son devenir se diffuse exactement comme elle s'infuse. Elle ne surgit que d'une forme de relation publique de chacun à tous qui exige qu'on ne s'adresse pas aux autres distinctement de la façon dont on ressaisit sa propre prolétarianisation : en d'autres termes, que s'efface l'écartèlement entre la reproduction immédiate du manque, telle qu'elle reste vécue de manière bornée, et une activité générale telle qu'elle voudrait s'en extraire par magie.



D'un côté le devenir de notre existence particulière n'avait su se connaître qu'en particulier, et de l'autre l'objet plus général de nos projets s'en accommoda. La même conception positive du prolétariat avait sévit : la méconnaissance pratique du processus de séparation intérieur à l'insatisfaction — entre nous, dans le monde, entre nous et le monde — nous avait interdit de lier nos interventions aux conditions dans lesquelles chacun essuie cette force.

La misère a de multiples qualités par elle-même, mais c'est seulement l'entendement réformiste qui en fait un « il-y-a », un étant ou un néant — ce qui revient au même. L'absence de pensée propre au quotidiennisme, qui consiste à prendre tout ce qui est borné et fini comme un étant, passe dans l'entendement le plus spectaculaire qui consiste à le saisir comme quelque chose qui est identique à soi, qui ne se contredit pas en soi-même. Nous n'avons qu'à développer l'essence vivante de la misère à laquelle nous tâtons *seulement*, en retrouvant dans le style de nos passages hâtifs dans quelques morceaux d'espace-temps, matière à comprendre de quoi vraiment nous avons à parler pour ruiner le réformisme. Nous avons ainsi saisi le fin mot de l'histoire, de nos défonces au vin, aux tranquilisants ou au butane. Et nous nous sommes accordés pour en communiquer l'essentiel à d'autres.

A la mi-juillet 77 ces exigences se précipitèrent lorsque notre excitation rencontra celle des pillards nocturnes de New-York. Nous y avons reconnu l'action du manque jusque dans les limites de leur geste. Quand des milliers d'excitations jusque là isolées font leur somme à la faveur d'un accident qui leur est extérieur (panne d'électricité), le déroulement même de la reprise collective s'en ressent. *De la même manière* des gens eurent l'heureuse initiative de brûler les super marchés après les avoir vidés, comme d'autres se battirent entre eux pour conquérir un T-shirt. Chaque débordement du manque contient sa limite comme limite imposée à la suppression du manque, laquelle l'a toutefois excité. Mais cette limite, pour autant qu'elle soit ressentie produit par contre un manque enrichi, une insatisfaction plus vive. Le fait d'exister sous une forme pas explicitement commune la résorbe en privé. Il était bien sûr exclu de s'en tenir à approuver hautement le pillage de New-York, ce geste collectif dont les déterminations s'étouffent ensuite renvoyées au circuit quotidien de la privation.

On s'était persuadé, quant à nous, qu'on ne s'en sortirait, d'un tel circuit, qu'en *donnant son sens* le plus général au pillage que nous-mêmes avons entrepris dans nos conditions d'existence. L'éventualité d'en faire une affiche où apparaîtrait réciproquement, à l'occasion de la nuit new-yorkaise, la communauté du manque entre nous et les pillards nous titilla les méninges durant quelques jours. Mais ceci n'était pas encore assez clair dans nos têtes pour que nous puissions *le rendre* public avec la brièveté qu'impose une affiche. Et puis, nous étions également trop pris, fin juillet, par les modalités de l'exclusion de nos ex-complices ainsi que par deux affaires courantes avec d'autres gens (notamment un tract fait à Paris sur le meurtre d'un syn-

dicaliste à Reims et pour la diffusion duquel nous fûmes contactés, dans l'Ouest et le Sud. Il fallut refuser et l'expliquer, tant son contenu présentait un degré d'activisme supérieur à tout ce que nous avions vu, confinant en plus à l'ouvriérisme et au conseillisme, selon une conception de l'action que nous étions précisément en train de critiquer de fond en comble).

C'est qu'il ne nous a pas suffi de ressaisir nos propres déterminations sociales dans le pillage de New-York. Encore a-t-il fallu dire que ce en quoi il fut limité est de la même nature que ce par quoi il a été fondé. Au contraire, l'activisme qui sévit dans le mouvement révolutionnaire tient d'abord en ceci que le fait vu dans son seul résultat, dont il s'agit de décréter s'il est radical ou pas et si après il lui manque encore quelque chose, demeure de la sorte extérieur à ceux qui en parlent ; et pour qui ensuite y manquerait ne serait que la conscience de ce qui a été fait ; et, justement, eux se font fort de l'avoir. Ce sont ceux-là qui restent absents de ce qu'ils disent et écrivent. Notre position est plutôt que le manque est intérieur à un tel geste, car c'est *essentiellement* parlant lui et lui seul qui y agit *là comme dans ce qui nous porte à nous y reconnaître*. Des termes comme expression du manque ou travail du négatif signifient exactement la même chose.

\*  
\*   \*

**E**n allant plus loin dans ces terrains fertiles de l'insatisfaction, nous sommes devenus plus hostiles aux idées admises dont s'apaisaient encore parmi nous les malaises quotidiennistes. Au même instant, plusieurs révolutionnaires extérieurs à notre groupe s'étonnaient de ce qui s'y était produit si dramatiquement en disant que nous aurions pu éviter toutes ces crises. Outre le peu de sérieux de ce genre d'arguments rétroactifs, nous y rétorquons que justement, dans le sens de notre vie, nous n'avons rien voulu éviter. Sans doute, certains (et ils furent au printemps 77 les plus nombreux) voulurent, arrivés à la limite du soutenable, éviter cette cascade d'explosions et jugèrent obligatoire d'envisager un compromis avec ce qui existe. Ils reçurent les plus sévères camouflets de la réalité : de la part de l'Etat, sous l'aspect de la police vis-à-vis de laquelle on ne se défend pas en singeant sa propre organisation, ou sous celui de la force implacable du pouvoir syndical, contre lequel il ne suffit vraiment pas de mobiliser abstraitement quelques énergies isolées ; et de la part des individus, chacun pour soi-même et pour les autres, parce qu'on en avait assez vécu pour que notre souffrance ne puisse se juguler si raisonnablement que certains l'espéraient. Car suivant de quel côté on envisage la limite du soutenable, on parvient à des choix pratiquement ennemis. Au contraire de la pratique réformiste qui trouve ses raisons d'agir dans la sphère de ce qui existe et s'y arrête définitivement, la pratique révolutionnaire ira trouver les siennes dans une impuissance achevée et son objet initial sera d'en communiquer la vérité. Ce projet a été implicitement confronté dès l'été 77 à l'obligation de se rapporter différemment aux conditions qui partout maintiennent l'insatis-



faction dans une vérité *seulement clandestine*. Nous estimions alors que l'on serait contraint de rendre visible, du particulier vers le général, le manque qui s'y débattait en secret. La clandestinité du vécu définit l'existence cachée de ce dont le scandale sera la forme publique. Cette réalité insurrectionnelle de la misère, le monde s'est organisé pour l'ignorer jusque dans l'existence d'un groupe comme le nôtre. Et jusqu'ici, le passage de la manifestation isolée du manque à l'attaque publique est resté le point nodal de tout échec. De là il s'agit alors de tirer les principes généraux d'un « coup du mode » à la dimension permise par l'extension de nos activités — ce qui exigea que soit critiquée toute relation privée à cette condition à la fois intérieure et extérieure à notre association.

Pendant longtemps, nous n'avons envisagé que la forme extérieure de cette clandestinité, par rapport à l'Etat et dans la mesure où il réprime des comportements débordant plus ou moins la maigre frange du toléré. Celle-ci, nous l'avions laissée loin derrière nous depuis assez de temps pour nous être habitués à mener une existence de fugitifs, comme contrepartie inévitable du succès immédiat avec lequel nous passions outre à certaines obligations ordinaires qui font le quotidien du plus grand nombre. Que les activités plus générales de notre association s'apparentent très étroitement avec ça, et donc aux avatars policiers qui l'accompagnent souvent, avait conduit le péril répressif à prendre une importance énorme parmi nous, qui entraînait à son tour nombre de manies et de psychoses qui tentaient d'y opposer une réponse rationnelle. Au demeurant, une grande part de ce qui resta durant six mois pour souder les gens entre eux tint à la présence de cet élément, en face duquel une sorte de solidarité allait de soi *malgré* l'hostilité dominant sur tous les autres plans. Et même une scission imminente en avril n'avait été évitée (en fait repoussée) que par l'intervention soudaine de l'ennemi officiel dans nos affaires.

A la manière dont avait été défini le contenu des projets d'intervention publique — destinés à *contrer* le silence et le trucage environnant notre vie de la part des instances spectaculaires — le fait répressif s'accentua jusqu'à l'effondrement de la tendance activiste en mai. On le tenait pour une confirmation en provenance de l'ennemi de la radicalité de notre offensive que seuls des facteurs singuliers auraient empêché de s'organiser mieux face aux risques inhérents. Avec cette simplicité de l'accident inévitable, personne n'avait pensé à résoudre la chose autrement qu'en s'infligeant un surcroît de précautions qui s'avéraient successivement soit inadaptées soit démesurées à la réalité de l'attaque — car le sérieux que les individus mettent dans l'organisation de leurs activités dépend du seuil de communauté que celles-ci atteignent.

Pratiquement tous les mystères qui nous avaient entraîné à ces affres trouvèrent ensuite leur solution rationnelle en considérant plus généralement les formes dans lesquelles nous nous rapportions à l'obligation salariale. Nous avons brisé depuis longtemps le cloisonnement dans lequel la nécessité

de l'argent est assumée de façon privée, en organisant le rejet immédiat de cette nécessité (traduit dans le non-salariage d'une quinzaine de personnes). Mais les liens qui nous rattachent au salariage sont d'une essence plus universelle que le simple refus d'un emploi du temps. Que les opérations de reprise collective sombrent inévitablement dans la routine n'était pas nouveau et pas plus surprenant. Mais par delà le dégoût, la lassitude et l'angoisse du temps à perdre, notre rapport à l'argent ne se pensait que par la familiarité de la chose.

Nous avons beau être persuadés, dans la totalité abstraite d'une théorie déliée du particulier, que le « problème du fric » ne pourrait se résoudre qu'avec la suppression du travail, de l'argent, du capital, etc., voilà qui demeura longtemps une persuasion sans autres effets pour le monde. A côté, la signification historique de notre pratique de la reprise passant comme bien-con nue, nous n'en partageons la détermination négative que *réfléchie sous une forme privée*, dans les angoisses que chacun incubait dans son coin.

Le rapport technique et contingent, sur ça comme sur le reste, à la clandestinité de notre vie se conjugait parfaitement avec notre analyse du mécanisme répressif. Contrairement à l'attitude qui était de mise jusque-là, on reconnut à partir de l'été 77 que l'efficacité des forces étatiques dans leur tâche d'émiettement par la répression dépend de ce qu'elle s'exerce contre des gestes aux *dimensions* privées. Qu'il s'agissait dès lors pour nous de faire la part du scandale de la reprise collective, c'est-à-dire de rendre public ce qui y agit. C'est aussi bien le projet de rendre scandaleuse la privation qui s'exerce dans le salariage, et dont seule la notoriété nous départit du quotidiennisme et des allures laborieuses où se résorbe d'ordinaire le rejet du salariat. Il ne sert à rien d'aller dénoncer aux yeux des autres prolétaires les conditions existantes si l'on ne livre pas ce qui y secrète le besoin de vivre autrement. La misère des travailleurs, pour n'avoir pas été publicisée à partir de ce que nous en vivions restait seulement, à cause de cela, rejetée de l'extérieur. Nous n'avions pas pu éviter de fixer la manière d'assumer la nécessité de l'argent comme un mode d'existence sociale face à tous les autres dont il serait la négation. Ce qui en perdait le négatif pour le résumer à une opposition générale mais abstraite au salariat et aux syndicats. Pourtant ! A travers les différents moyens de se soustraire au salariage d'une façon commune (telle que seuls, beaucoup ne l'auraient jamais fait) nous avons approché l'horreur de sa nécessité, et nous sentions bien sur quel terrain en sortirait une autre qui est de supprimer la première. Pour goûter fugitivement à la profanation des prix, nous n'en ressentions que mieux leur force essentielle. La dévalorisation de l'argent dans des situations de reprise collective accentuait ce mouvement qui nous *oblige* à désirer la fin de tous les salariages. A la condition d'en ressaisir substantiellement les limites, et ces limitations conditionnant effectivement la substance de notre pratique, nous pouvions de là énoncer toute l'ignominie de la misère du manque, cette unique détermination immédiatement commune à tous.



## Le voleur de 8 ans s'était acheté un cheval !

A Seraing, près de Liège en Belgique, un garçon de 8 ans en volant régulièrement des personnes âgées, avait réussi à s'approprier près de 450 000 F belges (750 000 F français).

Sa « générosité » l'a perdu. Vendredi dernier, il avait volé 8 700 F belges (1 200 F français) dans la caisse d'un marchand de fruits et légumes, il avait donné une partie de cet argent à son frère, de 9 ans, et à deux filles de son âge. Mais les trois enfants pris de remords, allaient rendre cet argent au marchand, et dénonçaient le gamin.

Celui-ci passait alors aux aveux, et les gendarmes n'allaient pas en croire leurs oreilles.

En juin dernier, il avait donc volé en plusieurs fois, près de 450 000 F belges, à plusieurs personnes âgées. Avec cette somme, le voleur et son frère de 15 ans, non seulement allaient s'amuser dans des parcs d'attractions mais sortaient également des jeunes femmes dans des restaurants luxueux pour des « déjeuners au champagne ».

Les deux enfants avaient également demandé à une personne adulte, de jouer pour eux au quarté et, comble de chance ils avaient gagné, ce qui avait permis de justifier certaines dépenses trop visibles, devant leurs parents.

Mais ce que les parents ignoraient, c'est que les deux enfants, toujours avec des complicités, avaient acheté un cheval de selle et payaient régulièrement son entretien dans un haras.

Ce cheval est tout ce qui reste aujourd'hui des sommes volées.

« Presse-Océan » - 30.8.76

\*

\* \*

**L**e rapport à l'argent contient les germes de tous les autres rapports sociaux existants. L'objet le plus universel de tous les besoins a aussi ceci de propre qu'il ne l'est que *le plus singulièrement du monde*. La recherche isolée, privée, de l'argent, parce que c'est là le mode qui lui convient, entraîne la réflexion seulement singulière du manque pour chacun. Comme tel, chaque manque d'argent singulier est *objectivement contingent*. Il l'est d'abord pour *autrui en général*. Immédiatement pour le prolétaire, ses propres affaires excluent celles de tous les autres (la réciprocité est vraie, aussi). L'argent est ainsi la première forme d'une richesse dont les conditions pratiques impliquent la division, l'indifférence et la pure singularité des individus consécutivement à leur façon d'étancher leur besoin. Ensuite, l'argent comme principe substantiel de la richesse abstraite n'est saisi que par la seule manifestation singulière de ce principe, qui est de *manquer perpétuellement*. Le quotidien est cette perpétuité. Cette manifestation ne se réfléchit qu'en particulier, où elle arrive comme poussée par un vent défavorable. Ce qu'une telle défaveur a de général et d'essentiel ne peut être reconnu pratiquement : aux alentours, *chez les autres*, la nécessité travaille et fait travailler tout aussi singulièrement. L'essence du manque, c'est-à-dire de la nécessité de l'argent n'est pas percée derrière sa contingence.

Sinon abstraitement. Reste, pour l'individu singulier, le chercheur d'argent, le côté profane de sa quête perpétuelle, de l'horreur très banale de manquer de quelque chose dont le caractère sacré n'est que relatif à cette horreur.

Nous refusons les termes de cette division, d'abord en associant les moyens d'éviter à chacun de nous l'anéantissement salarial tout en assurant la pseudo-suppression du besoin d'argent et des multiples besoins plus particuliers (l'argent ne s'imposant que comme médiation générale sur laquelle s'enchaînent toutes les formes objectives et particulières de la soif de richesse). Dans cette re-socialisation du rapport immédiat à l'argent, celui-ci n'avait pu d'abord qu'apparaître que sous l'aspect du permanent et sempiternel « problème financier », trivialité dont on partageait familièrement l'angoisse allant avec. Dans la seule optique de reproduire nos conditions d'existence particulières, notre pratique envers la nécessité ne fit l'objet que de débats liés à *l'accidentalité* de la chose. Sur toute la période qui va d'octobre 76 à juillet 77, cela ne donna lieu à aucune discussion qui en relie la signification à un mouvement général\*. La force de la quotidiennisation, de la socialisation privée du manque élargie à la sphère de nos relations d'associés, explique en retour la faiblesse théorique et pratique de notre attaque contre le réformisme syndical. Notre ambiguïté, dans la formulation de projets comme « Soretex » avait été de faire reposer la critique du réformisme sur le postulat que la lutte du travail contre le capital est historiquement épuisée et que le mouvement ouvrier est mort définitivement. Ce postulat se justifie par l'émergence de comportements dévalorisant le travail, dont nous-mêmes sommes une vivante illustration. Toutefois nous n'attaquions pas encore ce qui les laisse privés et isolés, *la forme du rapport à la nécessité de l'argent*, et ce aussi bien en général qu'en particulier pour nous. Et parce que, finalement, nous avons encore laissé intacte l'existence socialement privée de cette nécessité, notre propos ne pouvait toucher scandaleusement les autres prolétaires, dont nous-mêmes, auxquels il s'adressait.

La misère consiste d'abord par le manque d'argent. Le fétichisme n'est lui-même devenu un processus rationnel qu'avec la représentation universelle de la richesse abstraite par le moyen de l'argent. Le spectacle commence auparavant comme spectacle des moyens de richesse sociale, et l'argent, qui était déjà essentiellement spectaculaire, l'est pour tous avec le salariat, du travail spectaculaire par excellence car il rapporte toute la privation à toute l'abstraction. Avec le travail salarié, le besoin se réfléchit totalement dans l'abstraction. C'est encore peu en dire que c'est un supplice de Tantale ! Premier objet saisissable du manque, l'argent est de la richesse privée parvenue à se médiatiser ; ce par quoi la richesse paraît dans elle-même abstraitement. Par son incessante recherche dans le travail salarié, la suppression du besoin d'argent en signifie aussi bien l'insatisfaction. Le salariat a été le commencement de la misère moderne, le besoin dont l'objet implique la pseudo-suppression.

\* Si l'on excepte les positions plus qu'insuffisantes du dépliant.



Partout où, sous la production de la richesse du monde par la marchandise, règne la privation, domine inévitablement le fétichisme : le spectacle, ce rapport absolu du manque et du fétichisme est toujours *au moins* le spectacle de la privation supprimée. Le spectacle est seulement le monde de l'apparition absolument fétichiste. Ce qu'aujourd'hui l'aliénation a de proprement spectaculaire tient au mouvement d'apparition du manque tel que tout besoin s'y présupprime en spectacle. C'est avec le salariat que s'est ouverte la production d'un besoin qui ne peut atteindre son objet que pour mieux s'en éloigner. L'essence de l'argent ne se réalise que par sa pseudo-suppression et c'est uniquement elle qu'elle développe. Pour le réformisme, cet état de fait ne serait qu'un attribut de la chose. Il coagule l'essence de l'argent en le ramenant à son être simple et non-médiatisé. Par suite, la catégorie déterminante du réformisme est l'avoir, l'être consommé, la catégorie de l'argent supprimé, du besoin d'argent qui se supprimerait. De la chose, il évacue l'idée. Il ne tient à voir l'argent que dans les poches qu'il distingue soigneusement de ce qui séjourne dans les têtes. Comme contradiction de l'idée par la chose, de la chose par l'idée, de la tête par la poche, etc., l'un n'existant qu'à la faveur de sa réflexion dans l'autre, il régit l'activité des salariés dont la misère consiste en ceci qu'ils sont contraints de supprimer le besoin d'argent sans jamais supprimer l'objet absolu de ce besoin. Cette suppression spectaculaire est la substance même de la privation. L'argent est ce dont l'existence implique nécessairement le manque. Mais sous le travers immédiat de sa contingence, la nécessité du manque reste mystérieuse. Dans le salariat, la déficience fondamentale de l'avoir semble démentir la richesse qui paraît, laquelle ne peut paraître de la sorte qu'avec la déficience immédiate qui la soutend.

Si le capital est de l'abstraction riche sous sa forme initiale, le travail est la pseudo-suppression de son contraire. Le *contraire immédiat* du capital est le manque d'argent du prolétaire. Le travail n'est effectif que si son produit se réfléchit sous la forme de la richesse abstraite. La lutte du travail contre le capital exprime cette opposition vécue quotidiennement.

\*  
\*   \*   \*

**N**ous voici à présent à pied-d'œuvre pour essayer cette force discrète qui possède le pouvoir de ramener méthodiquement les individus devant leur impuissance et de les en faire se contenter *bon gré ou mal gré*. L'aliénation est toujours l'aliénation de ce qui manque, et les individus n'en peuvent plus bien avant que de s'en persuader. L'identification magique de ce qui manque à un visage singulier, telle est la forme de ce qui affaiblit toute velléité de publicité, même chez les plus audacieux. L'aliénation n'existe qu'en tant que transformation de la privation en abstraction *simultanément* à l'inverse. L'un procédant de l'autre, le manque n'apparaît qu'avec le fétichisme, par quoi ce qui manque est renvoyé à l'abstraction. Si le manque est la matière de la misère, le fétichisme en est la forme. Le fétichisme est *en soi* la même chose que le manque. Avec le spectacle, le manque est

devenu le contenu de tous les rapports en général. En substance, le spectacle est la privation parvenue au spectacle de l'abondance faisant défaut. La richesse abstraite développée dans le spectacle est la publicité en vue de la réalité, mais de telle sorte qu'elle soit en même temps seulement *en vue*. Avec cette dévorante présence d'une simple abstraction, la réalité est une contingence, et inversement la richesse abstraite, est vue comme (la) simple contingence elle-même. L'objet qui unifie les individus dans une tension vers un but commun est celui-là même qui les divise.

Ce qui affaiblit, divise, sépare, étouffe l'insatisfaction des prolétaires est, dans l'essence de la richesse abstraite, *la même chose* qui détermine un monde du réformisme. Le réformisme est l'expression pensée de la quotidiennisation. L'idée que la quotidiennisation serait un accident de parcours évitable appartient elle-même au réformisme car c'est là une idée qui procède d'une critique elle-même accidentelle et contingente de la vie quotidienne. Parce qu'immédiatement l'argent n'existe pour tous que de façon contingente, qui ne serait pas porté à en faire un problème ? Un problème suppose une solution. Le syndicalisme est cette solution. Le réformisme syndical pose le travail face au capital. On ne peut faire moins. Mais on peut faire plus. On peut réaliser la misère de cette opposition. Ce qu'on appelle ordinairement la crise est l'expression économique de ce que le fétichisme est à l'égard de lui-même sa propre faillite dont il lui faut bien se nourrir ou périr. Le syndicalisme est l'équilibration de l'opposition du travail et du capital, que celle-ci réclamait impérieusement. Le projet de ruiner le réformisme syndical exige de s'attaquer aux formes dans lesquelles chacun reproduit l'idée aliénée du manque, qui est identiquement l'idée aliénée de la richesse. Il est dans l'essence du fétichisme de ne jamais regagner son idée. La bourgeoisie a toujours bien connu l'existence de cette contradiction et l'économie n'a jamais été que sa tentative limitée de rationaliser l'opposition immédiate du travail et du capital. Pour qu'elle y ait réussi, il lui aura fallu que les travailleurs réalisent sa pensée. Jusqu'à ce jour, le prolétariat s'est rapporté à la privation suivant les catégories dans lesquelles la bourgeoisie pensait le mouvement de la richesse abstraite. Le réformisme, comme réalité spectaculaire du prolétariat, est le prolongement scientifique du fétichisme. Il faut simplement regarder comment travaillent chaque jour chez les prolétaires les formes et les catégories de la pensée dominante avec lesquelles ils ressaisissent leur existence. L'auto-conservation du prolétariat et *l'idée économique de la richesse* font les tenants et aboutissants d'un seul et même mouvement où le réformisme est un moment de la *réflexion aliénée du manque*.

Le travail ne se résume plus à la suppression du besoin salarial, mais s'étend à la sphère de tous les autres besoins que précipite la pseudo-suppression du premier. La suppression du travail reste la propriété de l'abstraction générale dans laquelle se réfléchit le manque comme son contraire. Le salariat a été le premier moment où le travail s'est montré en particulier indifférent à son contenu, entièrement dirigé vers l'argent. Aujourd'hui, les gens travaillent



A Marseille, des bandes faisaient la loi le couteau à la main

# Un supermarché ferme pour cause de « fauche »

France-Soir - 23.12.77

MARSEILLE, 23 décembre.

**V**A-T-ON assister à un forme nouvelle de banditisme : le pillage en règle des supermarchés par des bandes organisées ? Jusqu'ici, les directeurs de ces magasins savaient à quoi s'en tenir : la « fauche » ou,

pour employer les termes des spécialistes, la « démarque inconnue », représentait environ 2 % de leur chiffre d'affaires. Ils en tenaient compte dans le calcul de leur marge bénéficiaire.

Mais ce qui vient de se passer à Marseille, dans un supermarché appartenant à la S.O.D.I.M., 143, rue Félix-

Pyat (3<sup>e</sup>), près des quartiers populaires de Saint-Maurant et de La Belle-de-Mai, risque de tout remettre en question. Les voyous, en effet, faisaient la loi dans l'établissement, se conduisant en véritable gangsters. Aussi, devant ces « déménagements » massifs et à visage découvert, la direction de la société a-t-elle pris la décision de fermer les portes le 31 décembre prochain.

« Si après cette première mesure nous ne constatons pas d'amélioration dans la sécurité de nos autres magasins, a déclaré Georges Ferrand, directeur administratif de la S.O.D.I.M. (Société de distribution moderne) nous n'hésiterons pas à procéder à d'autres fermetures, réservant nos efforts à des villes moins agitées. »

La situation dans le supermarché de la rue Félix-Pyat était devenue intenable. Il ne s'agissait plus de chapardeurs, ni de maniaques, mais de vrais truands, malgré leur jeune âge.

« Un pillage incessant ! explique M. Ferrand. Une mise à sac systématique du magasin par des bandes de jeunes de 15 à 20 ans, opérant en plein jour. La marchandise passée au nez des caissières qui subissent des menaces et des insultes, quand ce ne sont pas des vols de fait. On vide un carton de bouteilles d'eau minérale que l'on remplace par des bouteilles de whisky, de pastis, de champagne ou par des conserves de luxe. Puis on franchit la caisse, couteau en main. Là, des complices s'emparent de la marchandise et disparaissent avec.

Pour arriver à leurs fins, les

« pillards » n'hésitent pas à employer les pires méthodes du terrorisme : le chantage.

— La plupart des voleurs faisant partie des quartiers environnants, précise M. Ferrand, connaissent nos employés. Aussi n'hésitent-ils pas à proférer des menaces à l'encontre de leurs enfants.

Mais l'intimidation ne se borne pas là : insultes, coups, pneus crevés, vols dans les voitures, etc. Rien n'arrête ces voyous que la police elle-même n'arrive pas à maîtriser.

— Manque d'effectifs pour assurer la protection du magasin, dit-elle.

## Pour « compenser un manque »

La fermeture du supermarché (mille mètres carrés) de la rue Félix-Pyat n'entraînera heureusement pas de licenciements parmi le personnel. Les 33 employés seront réparties dans les quatorze autres magasins que possède la SODIM. A la condition toutefois, comme l'a bien précisé M. Ferrand, qui a été reçu à cet effet par Camille Michel, préfet délégué pour la police à Marseille, que ces bandes de pillards ne puissent plus être en mesure d'agir en toute impunité ou presque dans les

autres magasins de sa société.

La « fauche » existe dans tous les supermarchés ou grandes surfaces. Elle représente 2 % du chiffre d'affaires. En dix ans, depuis 1967, les vols ont doublé. Dans 70 % des cas, la valeur des larcins n'excède pas 10 F. Ces statistiques ont été établies récemment à Genève par l'Association internationale des détaillants qui représente trente mille magasins et trois mille propriétaires répartis dans soixante pays.

Le portrait-robot du voleur de supermarché a été établi par des psychopathes. Les vrais sont peu nombreux. On vole principalement pour compenser un « manque ». Les voleurs ont entre 35 et 50 ans en moyenne. Des femmes en majorité. Des mères de famille sans revenus substantiels ou faisant partie de classes moyenne ou aisée, travaillant à temps partiel ou pas du tout. Les hommes sont évidemment concernés. Quant aux enfants « à problèmes », ils se rendent coupables de petits larcins, notamment dans le rayon des fournitures de classe et des friandises.

Mais ces voleurs, bien entendu, n'ont rien à voir avec les bandits du supermarché de la rue Félix Pyat.



plus précisément dans la relation du besoin salarial au besoin général de marchandises particulières. Le réformisme a pour but d'organiser rationnellement ce rapport ; d'en calmer les excès possibles en visant à l'unification heureuse du besoin salarial et du besoin de marchandises particulières. Pour le travailleur moderne, le besoin salarial est déjà pré-supprimé abstraitement. L'inflation spectaculaire du pouvoir d'achat attise la soif fétichiste qui porte sur les marchandises, sur toutes les marchandises. La catégorie de l'avoir se trouve surpassée par les procédés de crédit, qui sont une pré-suppression d'argent. Dans la disparition spectaculaire de la monnaie, le travailleur découvre l'immensité de son propre besoin de marchandises. Mais la soif de la supprimer est immédiatement contredite par le moyen de cette suppression. Le spectacle engendre ainsi une contradiction vivante : il impose par la borne du salaire une limite aux besoins tout en les poussant à dépasser toutes limites. Le réformisme, lui, est la vie très quotidienne de cette contradiction (ce qu'il appelle « pouvoir d'achat » n'étant pas la moins grotesque de ses idées économiques sur cette contradiction).

Cela fait longtemps que les prolétaires ne se tracassent plus trop du fameux « pouvoir d'achat », mais se préoccupent plutôt de savoir comment ne pas payer, ou payer le moins possible. C'est la « subtilité métaphysique » des marchandises, le poids du fétiche, qui provoque les raz-de-marées qui font parfois s'écrouler toutes les barrières des prix. Les sociaux-démocrates le craignaient déjà au début de ce siècle, lorsqu'ils disaient « nous étudions les lois de constitution du prix par des voies plus directes que celles qui passent par les embarras de la chose métaphysique appelée « valeur ». » Résorber les embarras de cette « chose métaphysique » a été et est toujours le gros œuvre du réformisme qui, en bonne organisation scientifique du fétichisme a toujours fait en sorte que la substance du fétiche reste discrète, sinon secrète. Ce n'est d'abord pas une « chose », et pas si « métaphysique » que ça qu'ils évacuent, mais la concentration de toute la richesse sociale dans l'abstraction. Révéler la substance d'un fétiche revient à révéler la privation dont il est la suppression spectaculaire. La privation n'est jamais définie que par son objet, lequel existe, d'abord abstraitement. Les réformistes, tout comme la bourgeoisie dont ils réalisent les pensées, visent à fournir une définition praticable de la richesse abstraite telle qu'elle ne se contredirait pas en elle-même. C'est ce même matérialisme qui, pour y réussir n'a pu être que franchement vulgaire et donner une définition de ce qui manque sévèrement bornée, qui à l'inverse répand cet argument bien connu des pro-situs selon quoi « les jeunes ne s'intéresseraient plus à l'argent ». Cette formule, tout comme celle des questionnaires qui la pré-conditionnent, voudrait nous faire avaler que l'argent, qu'elle ne voit que comme chose basement triviale, ne soutient aucune sorte de relation avec la fameuse sphère de « la qualité ». Mais bien sûr, nous nous intéressons énormément à l'argent, puisqu'il nous permet de convoiter des marchandises, même et surtout embarrassées de leur « chose métaphysique ». L'argent est la mauvaise conscience des réformistes.

Le réformisme veut exorciser la contradiction entre le besoin de supprimer



des marchandises et le besoin de réaliser celle moyennant laquelle on pourra supprimer toutes les autres, c'est-à-dire en réalité moyennant laquelle on ne le pourra pas. Auparavant contenue seulement dans son moyen, la richesse se présente désormais comme but. Non le but relatif du travail salarié, mais un but absolu. Le réformisme se situe dans ce rapport. Désormais, tout le travail du monde s'opère en direction de l'abstrait. On comprend la frayeur de tous les réformistes.

\*  
\*   \*

**D**es personnes extérieures à notre mouvement ont dit que nous faisons l'apologie de la reprise collective. Dans ce cas, on n'a pas su nous lire, ou même parfois nous voir vivre. La reprise collective, nous y avons été contraints, c'est tout. On trouve aux origines de notre mouvement que la délinquance avait été reconnue comme une première profanation des limites immédiates de la marchandise. Ceci avait d'ailleurs été exprimé à la même époque, vers 70/74, en Italie par le mouvement « Comontismo » dont les mots d'ordre se rapprochaient si bien des nôtres : « Contre le capital lutte criminelle », « Pilles et voles, la fête se rapproche ». Telle que nous l'avons organisée entre nous, la reprise correspondait d'abord à l'exigence de passer outre à la limite salariale. Elle raccourcit l'itinéraire à parcourir pour les marchandises, sur un parcours néanmoins limité. On ne peut en parler, au demeurant, que dans la mesure où elle prenait son sens au sein d'une communauté pratique qui la nécessitait. Ce qui n'était de prime abord qu'un moyen de favoriser l'association et la fusion plus directe des individus en ripostant collectivement au salarriage, s'avère ensuite en soi-même une forme de cette association.

Nous avons tous connu l'amertume qui s'empare du travailleur quand il achète, où chaque marchandise particulière signifie un temps perdu d'avance. C'est aussi une guerre permanente avec le temps, par l'essai répété d'en regagner un peu plus. Le jour tous les salariés sont gris. Voilà pour renforcer la magie générale des marchandises. La marchandise suscite partout une invocation à la publicité, mais c'est une invocation seulement incantatoire et magique dont l'enjeu finit par lui revenir. La restriction dont ensuite chacun se fait l'agent conscient apparaît alors comme une obligation vitale, sous peine de se voir plongé dans une privation relative aggravée. Elle s'organise sous l'allure de la *dépense calculée*. Même dans la reprise ce principe de l'argent travaille. Par son côté exceptionnel et interdit, elle ne fait que repousser les barrières des prix ; mais elle en modifie la perception. La reprise et la suppression non calculée des marchandises entre nous relevait de ce qu'elles étaient assujetties à l'exercice de l'échange — non du point de vue

d'un communisme grossier où la jouissance s'apparente à la réalisation de valeurs d'usages. Bien souvent les opérations de reprise collective occasionnèrent de frénétiques excitations. Mais le rapport aux marchandises particulières est stricto sensu un coït onaniste : c'est celle-là qu'on consomme, mais c'est en fait par avance une autre qu'on désire. Car dans la réflexion spectaculaire du manque, le besoin perpétuel d'autres choses perpétue le besoin d'une chose autre. Une telle excitation commune obtenue par des moyens adéquats ne se conçoit pas indépendamment de l'idée de la communauté présente sous une forme abstraite.

● **Affrontements en Tchécoslovaquie : une centaine de blessés**

De violents affrontements opposant plusieurs centaines de jeunes gens à d'importantes forces de l'ordre, ont eu lieu les 13 et 14 août, lors d'un festival de rock, en Bohême occidentale. Une centaine de jeunes ont été blessés ainsi que des policiers et treize arrestations ont été opérées

« Nice-Matin » - 7.9.77

Cette idée ne se réalise, d'habitude, qu'abstraitement dans la recherche solitaire mais équilibrée à laquelle chacun s'adonne de son côté. Mais dans de telles situations collectives, elle se rend plus concrète (croître ensemble signifie, étymologiquement : concrétiser). La situation n'a plus d'attaches aux contenus particuliers des marchandises mais à une forme commune de manque surgie de leur suppression exacerbée. Quelque chose n'est su et même ressenti comme manque, comme borne, que pour autant que l'on soit en même temps au-delà. A présent tout besoin s'achève dans une pure abstraction. Dans le spectacle tout est possible « et s'il n'y a pas d'échelle pour aller sur la lune, c'est bien parce qu'elle n'est pas encore au point. Mais qui sait... elle sera peut-être dans un prochain catalogue. » comme le déclare avec impudence une réclame de La Redoute. De tels démentis inconscients se reçoivent et se digèrent en privé (d'où leur cynisme assuré). Mais là où l'excitation s'était rapprochée davantage de son objet, son insatisfaction peut difficilement faire contre mauvaise fortune bon cœur. Par delà les visages singuliers auxquels s'en tient immédiatement le sentiment du manque, c'est en dernière instance la généralité abstraite de la richesse qui se renforce. Les individus peuvent alors consommer ensemble cette excitation qui n'a pas abouti et les a ramenés au stade inaugural qui avait vu apparaître leur communauté sous la forme d'un pur besoin.

L'insatisfaction est le capital variable le plus précieux. Sur son exploitation spectaculaire la richesse se reproduit en apparaissant *indépendante* de tout sujet ; et cette indépendance équivaut exactement à son degré d'abstraction. Paradoxalement, cette indépendance se présente sous la forme de *l'attachement* fétichiste à un visage tout ce qu'il y a de plus fortuit et accidentel. L'impuissance n'y est plus qu'une détermination immédiate seulement passagère qui sait se faire oublier ou, pis encore, se faire connaître *si accidentellement*. La multiplication de tels accidents est le champ de mines derrière lequel l'ennemi organise le distributif policier des idées dominantes.



La bourgeoisie n'aura jamais eu d'autre idée que celle de les appauvrir toutes. L'effet aura été la *vulgarité économique* de l'idée de la richesse où la question de réaliser cette dernière semble ne même plus se poser. Le prolétariat s'était résigné à s'organiser en être social positif dans la pratique du mouvement ouvrier avec cette définition économique de ce qui manque, et suivant laquelle on se conforme *au mode* sur lequel l'essence de la richesse comme abstraction passe à l'immédiat. La vie quotidienne est ce mode, et le matérialisme vulgaire en est le système de pensée conséquent. La logique économique à laquelle les prolétaires obéissent depuis découle d'un *éloignement pensé* entre ce qui manque et la reproduction du manque par sa pseudo-suppression. Organisé positivement dans le mouvement ouvrier, cet éloignement a été la condition sociale à ce que la richesse abstraite se développe jusqu'au stade supérieur où l'opposition de l'usage et de la richesse commence à s'effondrer. L'insatisfaction déborde alors la limite des formes et des catégories dans lesquelles elle se réfléchissait économiquement. Mais tandis que le corps représentatif de l'ex-mouvement ouvrier doit amorcer un *compromis historique* avec la bourgeoisie afin de contenir ce débordement objectif, le mouvement qui déborde les limites imposées à la suppression du manque se débat lui-même avec la réflexion économique de l'insatisfaction. Le stade le plus avancé de cette contradiction se situe actuellement dans le noyau rationnel des luttes sociales en Italie, que le mouvement du printemps 77 avait justement précipité dans ce sens, donnant ainsi à cette contrée une autorité méritée sur la question sociale.

\*  
\*   \*   \*

**I**l est utile de boire un verre à la santé des camarades italiens avant de poursuivre notre exposé. Nous préférons en boire deux plutôt que de nous en passer. A la mauvaise santé d'un « miracle économique » qui aboutit aujourd'hui à une pénurie relative aggravée. Car la pénurie relative n'est que l'expression phénoménale de la pénurie absolue dont la marchandise est l'être. On n'assoiffe plus les gens impunément, de nos jours.

L'actuelle division du territoire mondial sur la base de laquelle l'accumulation du capital s'efforce de se mener multinationalement entraîne dans de multiples zones une pénurie relative aggravée au niveau local, ou national. Le déséquilibre supplémentaire que la bourgeoisie nationale doit alors maîtriser par rapport à la disposition du marché mondial se répercute intérieurement dans la vie de tous les jours par une limitation accrue de la possibilité d'accès aux marchandises. Voilà donc, comme en Italie, des gens qui ont été excités à les convoiter aussitôt démentis sur le simple moyen de les supprimer par les avatars de la circulation mondiale de la marchandise.

Le processus de domination absolue du travail par le capital est identiquement la production d'une abstraction qui entraîne la déchéance du travail-tout-court ; l'exclusion d'une masse de prolétaires du travail salarial procède

## A Madagascar

### Cent cinquante personnes ont été arrêtées après les désordres d'Antananarivo

Antananarivo (A.F.P., Reuter). — Cent cinquante personnes ont été arrêtées à la suite des échauffourées qui ont eu lieu lundi 29 et mardi 30 mai à Antananarivo, annonce un communiqué officiel diffusé mardi soir. Le calme est revenu dans la capitale malgache « grâce aux efforts conjugués des autorités et de la population », précise le communiqué. Celui-ci rend notamment hommage aux forces de l'ordre qui « n'ont utilisé aucune arme à feu pour venir à bout des auteurs de troubles ».

Les responsables présumés des désordres sont des jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans appartenant aux couches les plus démunies de la population. Les

étudiants, initialement suspectés d'avoir été à l'origine des troubles, ont annoncé qu'ils se retiraient des manifestations, « celles-ci ayant été détournées par un mouvement incontrôlable, aux objectifs inavouables », apprend-on de source informée.

Ainsi, contrairement à ce qui s'était passé lors des émeutes de mai 1972, qui entraînèrent la chute du président Philibert Tsiranana, la majorité des habitants de la capitale désapprouvent les manifestations qui ont dégénéré, dès l'après-midi de lundi, en violents affrontements entre forces de l'ordre et groupes de jeunes marginaux, tour à tour appelés « vandales » ou « éléments incontrôlés » par les responsables malgaches.

Le Monde - 1.6.78

Libération - 1.6.78

« L'impérialisme et les forces réactionnaires ne désarment pas », a déclaré hier la radio malgache, alors que la veille, elle avait attribué les « troubles » à une « minorité d'étudiants, car s'il y a eu grève au sein du corps enseignant et des étudiants, ces temps derniers dans la capitale, ces problèmes ont finalement été réglés et la majorité des étudiants ont commencé à reprendre les cours, tandis que la manifestation allait s'achever ». En réalité, il apparaît que les « trou-

bles » sont le fait des « marginaux » malgaches, une communauté forte de plus de 10 000 jeunes chômeurs : un lumpen-prolétariat que tous les partis politiques malgaches ont essayé de « récupérer » — à commencer par l'extrême gauche — et qui avait donné son soutien au régime actuel, lors de son « intronisation », en août 1975. Depuis, c'est le désenchantement certain. Toujours chômeurs et vivant de petits travaux aléatoires (vente de marchandises dans les

rues de la capitale, petits cambriolages, quelques braquages, etc), les « roam » malgaches ont gardé une organisation en cellules « autonomes », forts peut-être de leur « révolte » de mai 72, au moment où le fameux « mai malgache » avait renversé le régime pro-occidental de Tsiranana. Le rôle joué par les « roam » le 13 mai 72, lors de la longue bataille engagée, plus par eux que par les étudiants, contre la police du vieux Tsiranana, avait en effet été déterminante.

de ce même mouvement conduisant à l'indifférence au travail particulier au profit d'un seul objet général présenté dans la sphère extra-salariale. Le contenu général de la pseudo-suppression s'impose alors avec la volonté secrète de s'émanciper du moyen de cette pseudo-suppression. Mais cette indépendance est aussitôt contredite par le mode d'existence de la marchandise, tout d'abord par le moyen qu'a celle-ci d'exister. Au début des années 70 en Italie, l'émergence de gestes de reprise collective a été corollaire à l'extension de pratiques visant à diminuer le temps de salarriage tout en étant payé (absentéisme, sabotage en vue de stopper ou ralentir les chaînes). Ce n'est pas à proprement parler une « transformation de la lutte salariale en lutte d'appropriation » (Négri) : mais ce qui restait jusque là contenu sous la forme économique de la lutte pour le salaire, simple reproduction du



manque d'argent, franchit la limite du salaire et détermine un comportement anti-économique envers la nécessité de l'argent ; les grèves qui revendiquent des augmentations de salaire démesurées vont de pair avec l'organisation de la reprise collective. C'est l'insuffisance fondamentale du salaire en tant que tel qui se trouve directement *approchée* dans ce mouvement où s'effritent les limites imposées.

En tant que suppression limitée du besoin d'argent qui détermine *ensuite* la dépense de tout besoin, le travail salarial perd sa prééminence sur le reste du travail, autonomie qui définissait justement la pratique syndicale (cf. la règle du « pouvoir d'achat »). Ici, la dépense s'organise dans le sens inverse et *tend* à se soumettre la sphère du salaire (et aussi bien, immédiatement, le taux du salaire). La pseudo-suppression est alors poursuivie indéfiniment au-delà des limites qui lui donnaient un mode d'existence rationnel ; et ce n'est plus la face contingente et particulière, mais *la logique générale* qui s'y fait connaître. Seul le mouvement qui précipite la pseudo-suppression du besoin de marchandises particulières *en outrepassant la limite du moyen salarial*, lui seul peut dévaloriser à son tour le travail. Il en ressort l'exigence révolutionnaire de *dépenser à l'excès ce qui manque*. Ce qui manque commence alors à apparaître déterminé par ce qui existe et qui n'en développe jamais que la pseudo-suppression. A ce premier stade de la lutte, les prolétaires en viennent logiquement à exiger *une prestation sociale de fait* sur la marchandise. Et c'est précisément à cet instant-là que le capital doit maîtriser le mouvement des prix, comprimer le taux du salaire et démentir ainsi *sa propre tendance*. Mais la déficience du salaire, alors aggravée, apparaît comme non accidentelle, pleinement incorporée à l'être social de la marchandise. C'est là que le réformisme dévoile l'identité de la richesse abstraite et du manque en appelant les travailleurs au sacrifice. Il faut saluer comme une étape décisive dans l'histoire contemporaine le jour où l'excellent Lama leur a dit, en février 78 : « c'est aux ouvriers de servir l'économie et non l'inverse ». Cet inverse qui est imposé systématiquement par les prolétaires italiens s'est vu partiellement unifié dans les années 74/75/76 à travers *la revendication tactique du salaire social pour tous* (salariés comme non-salariés).

Suivant comme on l'envisage, cette revendication offre ceci de négatif qu'elle est irrecevable au sein des modalités d'existence de la marchandise. Ce qui y est historiquement nouveau, c'est l'autonomie à laquelle semble promue la nécessité de l'argent à l'égard de tout travail particulier. Mais cette indépendance n'a pu se déclarer que pour se trouver d'avance assujétie à la poursuite d'un but qui apparaît dans les marchandises, et qui tend à les excéder *exactement comme il excède leur moyen d'existence*. La limite de la marchandise se dévoile d'abord en ceci qu'elle ne peut aucunement répondre d'une manière positive à l'exigence *première* qu'elle a pourtant impliquée elle-même, et qui consiste à repousser la limite de l'argent. Comme simple formulation immédiate d'un tissu de pratiques qui vont en ce sens, la revendication du salaire social instaure ensuite cette ambiguïté : la *tendance* à franchir la

borne de l'argent parce qu'elle limite la dépense du besoin est unifiée *sur la base du salaire* qui est par principe la forme première de cette limitation ; qui est quelque chose d'aussi limité. Elle remplit dès lors d'une logique économique un mouvement qui tend au contraire au dérèglement de ce qui existe sous la forme directe du salaire. Ce qui suppose une définition limitée de l'objet de la tendance ; et elle n'a pu prendre sa source que dans l'ordre d'une pensée économique. Par exemple l'optique matérialiste vulgaire d'après quoi la reprise s'arrêterait à une « appropriation », comme un retour à la valeur d'usage du produit fini. C'est là le point de vue qui s'est fait valoir dans l'Autonomia Operaia, et qui va de pair avec la notion d'ouvrier social. Pour l'AutOp., le travail, en tant que travail indépendant, ouvrier et créatif, déborderait à présent la sphère de l'exploitation salariale. Cet argument d'universitaire avance que le capital aurait accumulé une immense richesse en force de travail potentielle mais inemployée ou employée pauvrement de par les impératifs de l'accumulation. Et ce serait à présent dans l'Italie et le monde de 79, l'utilité particulière du travail-tout-court qui s'opposerait au capital sur la volonté de celui-ci (et de ses alliés du PCI) de ne pas payer cette force sociale !

Notre propre expérience nous enseigne exactement le contraire. L'AutOp. elle, ayant basé son analyse sur la croyance que le travail particulier s'attaque au travail mort, général, elle ne voit pas que c'est justement la domination de cette généralité absolue qu'est la valeur d'échange qui a elle-même abolit toute utilité particulière du travail. C'est cette dimension *civilisatrice* accomplie par le développement de la richesse abstraite dans la marchandise qui seule amène les prolétaires à *enfin* envisager la suppression du travail. *Pour le capital, il n'y aurait de bon travail que mort*. Pour nous aussi. C'est là le premier terme de sa propre contradiction qu'il a pu maîtriser aussi longtemps qu'elle n'existait que dans la seule sphère du travail salarial.

Voici bien longtemps que le travail n'a plus rien de vivant. Est seulement vivante la tension qui nous anime *vers* l'abstraction spectaculaire, et qui absorbe toute utilité, tout usage particulier dans un but général pour la pseudo-suppression duquel nous travaillons. Les désirs prolétariens émergeant en ces temps-ci ne peuvent se définir qu'en ce sens. La déchéance du travail en tant que tel procède du mouvement où la distinction entre la richesse et la jouissance s'efface ; où elle s'efface *en direction* d'un objet non plus particulier mais général des besoins, concentré abstraitement dans les marchandises.

Tout ceci confirme donc bien la thèse centrale de Marx dans les Grundrisse, mais dans le sens inverse que celui où voudrait la faire aller l'AutOp. C'est au capital que revient le mérite d'abolir la valeur d'usage du travail indépendant en développant un système qui impose une représentation supérieure des besoins. Maintenant, l'abstraction de la richesse entre en conflit ouvert avec le travail de pseudo-supprimer ce qui manque. C'est en ce sens que l'aggravation locale de la pénurie relative, en Italie ou ailleurs, apparaît aujourd'hui



*mais seulement aujourd'hui*, sous la société du spectacle, comme condition d'existence d'une pénurie absolue.

Aujourd'hui la seule et unique activité des prolétaires se résoud au travail de poursuivre l'objet de cette pénurie, et elle n'est travail que dans la mesure de cette pénurie. La suppression du travail est immédiatement l'acte d'outrepasser les limites à l'intérieur desquelles cet objet est poursuivi ; pour autant que le travail soit lui-même voué à un but qui l'excède totalement. A l'inverse, le matérialisme vulgaire d'AutOp. fait du travail l'essence de l'humanité ; ce qui l'amène à faire de cette dernière quelque chose de *présent positivement* dans l'« ouvrier social ». On ne peut que s'étonner, finalement, de voir apparaître *en fin de discours* le terme de refus du travail dans les propositions théoriques de l'AutOp. ; si bien qu'on ne peut le mettre qu'au compte de la réalité des luttes sociales qui revendiquent partout la suppression généralisée et absolue du travail, et que seule la ruse de l'histoire a contraint les penseurs de l'AutOp. à prendre en compte suivant leurs idées économiques. Là où il fallait voir une décomposition du prolétariat comme classe, l'AutOp. voit plutôt une recomposition de la classe ouvrière ! La notion même d'« Autonomie ouvrière » a ceci d'anachronique qu'avec elle c'est l'indépendance du travail qui devient une catégorie de la pratique humaine ; tout comme avec « l'ouvrier social », c'est ce qui dépérit qui donne la mesure de ce qui devient. L'AutOp. n'a d'ailleurs jamais compris le fond du compromis historique : comme un moment où le prolétariat ressaisi dans la conscience de travailleur, dans une définition vulgaire de la privation, s'engage résolument à ne pas outrepasser les limites propres à la richesse existante. Ce prolétariat-là n'est qu'un spectacle dont les légitimes propriétaires staliniens et sociaux-démocrates doivent engager la cogestion avec la bourgeoisie ; organiser au grand jour la gestion économique du manque. A l'opposé l'AutOp. en est à suggérer l'organisation d'un « contre-pouvoir ouvrier ».



STALINIENS  
ASPERGÉS  
A ROME  
LE  
17 FEVRIER  
1977

*Repubblica*  
19 Février 77

Un estintore trasformato in arma da guerriglia

comme si le prolétariat réel pouvait être autre chose que rien qui existe *enfin* ! Le seul et unique pouvoir qu'ont les prolétaires est celui de se repousser d'eux-mêmes. Staliniens et économistes ont fait ce qu'il fallait pour que le prolétariat fasse au contraire bon voisinage avec lui-même, avec la privation dont il s'était jusque là accomodé moyennant une idée suffisamment limitée de l'objet de cette privation.

A présent, le développement universel des moyens d'abstraction donne aux hommes cette pensée : nulle limite n'est plus tenue pour sacrée. Pour la pensée économique, la richesse sociale existante ne contient pas en elle-même l'indigence absolue qui marque au front les prolétaires. Aujourd'hui, richesse et jouissance se confondent totalement, mais c'est pour être réalisées sous la forme de l'angoisse et de l'insatisfaction. Tous les réformismes ont pour trait caractéristique de penser à l'existence du manque, mais d'en ignorer la pseudo-suppression. C'est donc sur la vérité objective du manque que s'exerce leur mensonge, car le véritable objet du manque ne nous est donné à entrevoir que par sa pseudo-suppression. L'acte de pseudo-supprimer contient le négatif en raison de l'inégalité avec l'abstraction riche qui l'avait provoqué. La richesse abstraite a ceci de borné qu'elle implique non seulement une dépense limitée, mais aussi une idée limitée de la dépense. Pour la pensée économique, le manque se définit uniquement dans cette limite. Son coup du monde, dont la réussite est la mise du négatif au repos, se ramène à *équilibrer le passage* de la privation à l'abstraction. Car en passant par là, la soif de richesse peut se reconnaître comme une soif absolument négative, qui s'est sentie assez limitée pour estimer la privation ; et la privation concrète n'est pas un substrat dont tout partirait, mais un produit pensé *en retour* de l'abstraction.

Le prolétaire est l'homme du manque, et la prolétarisation est avant tout celle de la connaissance du manque. L'attitude ordinaire de l'idéalisme subjectif, notamment pro-situ, fixe le négatif à l'extérieur de la misère qu'il tient par contre comme réelle pour tous immédiatement. Ce point *de vue* peut aussi aller jusqu'à nous concéder que le spectacle soit le spectacle de la publicité, mais sans en dire plus. On ne peut parler de publicité que suivant un devenir de l'insatisfaction, laquelle évolue d'abord dans les limites de la richesse spectaculaire. C'est pourquoi la théorie révolutionnaire sera d'abord un éclairage sur *l'intimité secrète* du réformisme et de l'expression de l'insatisfaction. Le spectacle de la publicité encourage identiquement la production et la consommation de *motifs*, causes positivement agissantes qui trouvent leur racine dans les bornes de ce qui est là. Il faut révéler ce qui permet encore aux roquets réformistes de l'ouvrir. Il s'agit de ruiner le terrorisme syndical des motifs. La publicité ne peut être reconnue comme l'unique objet de tous les besoins que si on la rattache à la réalité de la misère. La misère est l'unité du manque et de la pseudo-suppression du manque.

Nous prolétaires, nous avons du sentir jusqu'à quel point nous sommes

50



*assujétis* à un besoin qui partout rencontre l'absence de son objet. Chaque manifestation du prolétariat contient elle-même le manque, qui la limite et *simultanément* l'excède. L'esprit pro-situ repousse du pied cette contradiction, et préfère la facilité médiocre d'opposer comme deux antinomies le prolétariat à l'existence particulière des prolétaires, perdant la relation des deux. Celui qui fait trop le dégoûté devant le fini ne parvient pas à la moindre effectivité, mais il demeure dans l'abstrait et s'éteint peu à peu en lui-même. Nous disons, nous, que c'est la limite de la richesse existante qui incite à sa profanation et conduit les besoins à ressentir ce qui n'existe encore que comme absence. L'absence est ce qui commence quand on a fini.

\*  
\*   \*

**L**e besoin de publicité passe par de si pénibles détours ! Les relations entre les individus ne peuvent jamais être plus qu'une relation au manque. Leur communauté n'y existe de prime abord que par son absence car la pseudo-suppression du manque entraîne nécessairement la division des individus. Et leur insatisfaction n'est pleinement socialisée qu'avec cette division. Longtemps encore le manque n'agit chez eux qu'en connaissance de causes déterminées dans la séparation. Cette séparation est la force du spectacle. Elle constitue la matérialité de la richesse abstraite. Quand les individus séparés de leur communauté entreprennent de partir à sa recherche, ils ne découvrent rien qui ne porte l'empreinte rigoureuse de la séparation dans laquelle se réfléchit le manque : l'éloignement du but essuyé par chacun dans la pseudo-suppression renforce l'éloignement avec autrui. Il s'agit de s'attaquer à la forme du rapport au manque. La publicité de la misère commence avec la communauté pratique des causes de l'insatisfaction.

Que l'échange s'intensifie dans l'excitation à la publicité et commence aussitôt la lente paupérisation, l'humanité privée d'elle-même travaillant perpétuellement à rechercher le contraire. Le spectacle de la publicité consiste d'abord avec l'échange que l'on recherche *seulement*. Car la singularité à laquelle s'identifie le besoin d'échanger, dans l'hostilité à l'égard d'autrui, absorbe sa suppression dans un labeur solitaire. Voilà ce qui s'imposait à l'évidence pour nous à l'automne 77 : l'appauvrissement névrotique des rapports amoureux engagés un an plus tôt — dans la perspective qu'on connaît — avait ramené entre temps la communication passionnelle à des dimensions si morbides ! La richesse concrète de l'échange s'était étiolée dès que des visages singuliers en vinrent à concentrer son image. Les échanges amoureux avaient donc pris l'allure d'un *leasing* sur le plaisir/angoisse, où chacun cotisait discrètement. Il n'avait pas ôté l'insatisfaction, mais évité qu'on en mesure par ailleurs les étendues où l'on s'égare si vite ! Ainsi fixée, elle circulait dans les limites des enclos privés, et cela trouva sa meilleure expression dans les gestes exacerbés auxquels la souffrance individuelle se vit parfois acculée.

L'abstraction faite de la publicité dans et par la quête laborieuse d'un échange

particulier explique la manière dont se réfléchissait l'insatisfaction des individus ; et les idées qu'ils s'en faisaient justifiaient leur malheur. L'homme du manque a des idées fixes. La croyance selon laquelle les relations entre nous pourraient ou tout au moins devraient réussir s'évitait le critère qualitatif d'une telle réussite : car elle suppose secrètement que l'individu, séparé de sa communauté, réussirait en particulier là où tout le monde échoue en général. La consolation par l'échange sexuel d'un tel échec préparait le suivant et s'appropriait à le recevoir de la même façon. Et à vrai dire, elle n'avait reçu des alentours que le même écho angoissé, la même chronicité dans la déconvenue privée. Dès lors, l'indépendance dont semble bénéficier l'échange sexuel, laissant à l'extérieur tout autre échange, s'impose comme l'issue individuelle à l'hostilité régnant sur le territoire du manque, et s'organise comme la consommation solitaire d'un besoin de publicité totalement éventé.

Reich avait le premier compris le principe global du processus où le fétichisme ressort du manque, l'impuissance du fétichisme, et le manque de l'impuissance. Mais en découvrant la *circularité* il continue à saisir la sexualité comme la sphère particulière dans son indépendance, qui en signifie aussi bien l'isolement en périphérie de la vie. Il n'alla pas jusqu'à comprendre cette indépendance, à laquelle il a sacrifié, comme un moment de la circularité et c'est pourquoi il fait dépendre l'insatisfaction du besoin sexuel des seuls éléments singuliers du caractère qui entraînent l'indisposition personnelle à la sexualité ; et non encore de la forme universelle de la séparation dans l'échange — à la fois dans la recherche et l'acte lui-même. De ce fait, la suppression du besoin identifiée à l'orgasme s'effectue indépendamment de l'échange en général. Il appuie une idée encore naturaliste de la sexualité. Ce qu'il nomme « impuissance orgastique », cette manifestation particulière de l'impuissance à la communauté, il ne la réalise tout d'abord pas comme telle, de surcroît il en présente la cause comme dissolvable en particulier. Il avait eu l'immense mérite d'explorer la sexualité dans une optique systématiquement matérialiste, mais sans arriver à se départir des idées léninistes — les soviets + la bio-électrification. Cet idéalisme de la matière la nomme libido. Ensuite le critère de l'orgasme asseoit la séparation dans la recherche isolée à l'échange sexuel.

Leur sexualité, la masse de nos contemporains la traite avec des façons d'handicapés physiques et mentaux que l'on essaie de rééduquer au travail ; suivant la probabilité que de l'humanité pourrait se réaliser en privé. Ces petits esprits réformistes, comme il devait s'en révéler deux ou trois parmi nous, supposent qu'il préexisterait une manière de richesse cachée dans leurs relations ; et en regard de cette garantie centrale purement abstraite, ils tiennent pour honteux les multiples démentis qui leur sont journalièrement infligés. La crainte inavouable et inavouée de se gâter toute satisfaction limitée les conduit à limiter le contenu de leur insatisfaction dont l'énergie, jugulée dans un *abcès de fixation*, nourrit un motif supplémentaire. A l'automne 77 nous étions mûrs pour la contre-attaque. Le mécontentement quotidienniste nous aurait, sinon, coupé la parole. C'était *sur les restes* d'une débauche à peine ébauchée que s'attardait une interminable questionnante sur les avatars



de quelques relations singulières. Après le glissement momentané d'une intuition de publicité dans l'impuissance et l'hostilité, restaient pour eux les relations privées auxquelles la plupart s'était cramponné dans le malheur, et qu'à présent ils astiquaient avec une prévenance cauteleuse.

La même conduite économique a fait dire à des passants, jadis et peut-être encore aujourd'hui, que notre pratique de l'échange homosexuel n'était qu'une « compensation au manque de partenaire féminin ». Dès nos origines, nous l'avons partagé ensemble, ce manque de présence féminine qui n'a rien de bien mystérieux. Nous tentions, souvent, de le supprimer ensemble, dans d'interminables soirées à chercher. En outre, nous avons toujours eu *une très nette attirance* pour les jeux amoureux entre nous, qui n'étions au départ que des hommes mâles séparés de leur autre sexe. Et puis, le travail de chercher fatigue. Nous avons donc cherché à le supprimer entre nous. Avec ce phénomène de la privation nous nous sommes trouvés un peu plus proches dans l'insatisfaction et cela se sentait ainsi. Nous avons découvert chemin faisant une forme de la communication dont la vérité nous a disposé à rejeter le couple. La pseudo-suppression s'y exerçait *évidemment*, mais sur un terrain ouvert à la générosité. Lorsqu'enfin il arrivait de rencontrer l'autre sexe, c'était sans trop de ces mesquineries que l'on voit souvent surgir à cette occasion. De l'étendue de la misère amoureuse, explorée communément dans tous les sens, nous avons l'intuition.

Beaucoup de gens affichent la plus vaste répugnance à se faire toucher par un individu du même sexe qu'eux ; et à fortiori à combiner le commerce homosexuel au commerce hétérosexuel. A voir leur réclusion réciproque en couple, on comprend aisément qu'elle ne les ait pas porté aux plus grandes largesses entre tous. Bien sûr, il faut avoir quelque chose de commun dans la vie qui stimule la communication jusque là. Et pour parler à ce sujet de « compensation du manque de femmes », il faut croire qu'avec les femmes, le manque se résumerait au fait d'en avoir ou pas. C'est pourquoi quand ces gens en ont, ils bouclent les fins de mois de leur budget d'impuissance en feignant l'accident heureux. C'est à ce titre que l'infamante organisation qu'est le couple hétérosexuel assume la privation d'échange entre individus du même sexe, *et donc* entre ceux des deux (le terme de « compensation », dérivé du vocable caractériologique de « sublimation », n'est pas sans évoquer l'idée secrète à laquelle obéit cette remarque, une compensation étant toujours relative à quelque chose de présent qui ne contiendrait pas en soi-même la détermination du manque). C'est ce même critère de l'orgasme avec lequel Reich condamnait l'homosexualité au nom de sa conception matérialiste vulgaire de l'amour. Cette même conception de l'échange qui l'avait porté à faire l'apologie du couple, jusqu'à inciter à la diversité des expériences afin de mieux pouvoir choisir un partenaire fixe !

Mais la tendance à dissoudre cette distinction entre l'échange homosexuel et l'échange hétérosexuel, qui repose sur l'idée dominante de la sexualité à laquelle Reich a contribué, a vu partiellement son élan brisé sur *l'organisation*

*économique* de la pseudo-suppression, à partir de l'automne 76. Il nous a donc fallu, à la suite de cette période, attaquer les idées pleinement économiques du plaisir et qui, suspendues ainsi dans la tête de chacun, déterminent la chasse préhistorique à l'échange sexuel.

\*  
\*   \*

**N**ous avons vu que toute excitation à la publicité, passant nécessairement par cet échange particulier, soulève aussitôt et inséparablement une vague d'hostilité entre tout un chacun. Elle a pour suite, également, de creuser la perception de cette hostilité mais sans l'émanciper de la logique suivie par celle-ci. Pseudo-suppression faite du besoin, l'insatisfaction ne se manifeste d'abord que d'une manière accidentelle et indépendante, en particulier dans l'indifférence générale. Le réformisme consiste à y penser que ce serait l'échange particulier qui en lui-même aurait quelque chose d'insatisfaisant. Il n'est par ailleurs rien de plus habituel que de voir l'insatisfaction individuelle centralisée dans la sphère de l'échange sexuel lui-même promu à l'indépendance la plus névrotique. L'opposition des individus entre eux est ensuite le fruit gâté de leur identification à l'autre sur ce modèle, suivant le côté accidentel et fortuit de leurs manifestations. L'amour insatisfait d'abord en ce qu'il consacre une pratique solitaire de l'échange qui, pour s'effectuer, implique l'indifférence et la division y compris dans l'acte sexuel entre ses partenaires. Quant à l'insatisfaction contenue dans l'échange sexuel proprement dit, elle ressort du mouvement précédent et en garantit la reproduction. En amour, c'est le recel de la richesse abstraite qui fait bander, et c'est simultanément ce qui empêche de bander. Sous cette forme universelle, l'acte sexuel lie le besoin (au sens de ligoter) à un pacte d'impuissance contracté avec la fétichisation d'une relation singulière. Lorsqu'il fut temps d'affirmer ceci avec certitude vers la fin 77, il se révéla au grand jour que les plus attardés parmi nous en toutes choses étaient ceux-là mêmes qui parlaient encore de l'amour sans se référer à la pénurie étouffante qui l'habite. Ceux-là ont un Crapaud dans le slip.

Pour être solitaire, il faut être plusieurs. L'échange sexuel a fourni la trame sur laquelle vient se nouer la méconnaissance pour chacun de l'insatisfaction des autres. Ce pacte de coexistence privée avec le manque a éduqué les individus à ne trouver, à chaque expression accidentelle de la privation, qu'une cause singulière que posséderait chacun en propre, et engendre pour tous la possession solitaire du manque. Mais la seule chose que l'individu ait de propre à lui-même reste son angoisse, ce sentiment du rien qui travaille en soliste. Sur le terrain de l'atomisation qui la définit, elle réclame une explication rationnelle conforme. L'insatisfaction non seulement n'appartient pas d'emblée à tous mais revient plutôt à l'individu indépendamment de sa relation aux autres. Le caractère est la logique de cette indépendance. Pour la pensée réformiste qui est incapable de le comprendre ainsi, les relations d'échange que les individus assument par leurs caractères ne contiendraient pas le négatif.



En comprenant l'hostilité des individus comme des « heurts caractériels » dont les raisons résideraient dans des « conflits inter-personnels », elle fait avec le caractère ce que justement il visait : une propriété de l'individu qui, masquant la seule chose qui lui appartienne — son angoisse — masque en définitive l'absence d'individualité.

Le seul résultat du caractère est l'impossibilité pour chacun d'extérioriser le manque autrement que par l'opposition ou la connivence bornée avec les autres individus singuliers. Dans cette psychologie des masses du spectacle, chacun s'est plié à ne trouver qu'une explication fort singulière de son malheur : et donc un malheur fort singulier. L'ignorance de la misère de *l'autre en général* coïncide alors parfaitement avec la totale identification de chacun à *son autre en particulier* ; et cette dépendance névrotique réduit tout le monde au seul petit commerce des intérêts privés.

De celà, nous n'espérions plus grand chose et nous attendions à trouver moins encore. Quand les gens s'opposent et où leur caractère s'impose comme leur seule individualité, il est vain de vouloir le comprendre pour une raison particulière ; c'est seulement que leurs intérêts ne sont pas parvenus à la communauté, et la seule chose à faire, c'est de réaliser en pratique, c'est-à-dire en pensée — dans l'échange lui-même — l'absence de cette communauté. Au contraire, la mentalité réformiste, parce qu'elle avait auparavant misé sur une réussite limitée s'en tient à des causes fortuites. Les gens ne sont véritablement séparés que par la forme fétichiste dans laquelle se prend leur insatisfaction. Ce n'est pas la purge thérapeutique, mais le fait de donner la cohérence publique de leurs manifestations, qui seul peut unifier les insatisfaits. Le nœud de notre échec du printemps 77 s'était justement ficelé sur le réflexe d'identifier le désespoir individuel aux motifs qu'il se donnait ; et là se tient le processus même de la séparation. Le visage revêtu par le manque au regard de *l'autre en général* détermine le secret de la misère.

A partir de l'été 77 et ensuite, il avait fallu se battre au corps à corps contre les conceptions économiques de l'insatisfaction, et en déterrer les racines sociales. Après la prise de position de juillet, nombre d'associés s'étaient installés dans une convalescence collective, seulement anxieuse de ce qui en adviendrait. Les sphères d'intérêts privés réussissaient à absorber leur attention dans les « problèmes affectifs » du jour. Mais si un an plus tôt cela accompagnait une recherche expérimentale, un tel contenu avait cette fois déserté. La réclusion de toute insatisfaction dans les relations singulières avait justement marqué, entre autre, la limite de notre expérience, comme un phénomène d'impuissance *qui arrive à temps*. Pour ceux qui n'avaient pas même vécu les situations de l'automne 76, comme les Dunhaï ou les Stevens, c'était plus trivialement du maintien de leur autisme qu'il s'agissait ; et une intense production de motifs d'insatisfaction activait leur désarmement théorico-pratique total.



## SOLUTION IDEALE au PROBLEME de la SOLITUDE

# Uni-inter

**Allo** 88.23.71 39.66.79 **Conseil Matrimonial**  
NICE - 31, rue Verdi  
CANNES - 37, Rue d'Antibes

## C'EST TANT DE CHOSES, UN COUPLE !

Un couple, c'est le creuset de tendances complémentaires, de goûts qui s'harmonisent, de pensées en commun, de projets partagés, de décisions concertées, de soutien mutuel. C'est tant de choses, un couple !

C'est l'épanouissement des sentiments d'amour et d'affection, et c'est surtout l'union de deux êtres décidés à affronter ensemble les péripéties de la vie.

La difficulté, c'est le choix de l'autre : c'est que ce choix soit judicieux, que l'union soit heureuse et durable. A tous ceux qui redoutent une erreur de jugement, à tous ceux qui souhaitent mettre fin au morne ennui de la solitude, votre Conseiller Matrimonial UNINTER apporte une aide déterminante.

UNINTER est la 1<sup>re</sup> Organisation existant en France présente dans toutes les régions, avec des Cabinets Conseils dans plus de 106 villes. Son sérieux, son efficacité, la discrétion et le scrupule qui entourent ses interventions ont, certes, établi sa réputation. Née de l'expérience, ces principes ont permis d'établir un mode de relations d'un caractère nouveau.

UNINTER n'apporte pas de solutions miracles, ne vous berce pas de promesses illusives. Son objectif, c'est votre réussite. Pour y parvenir, il faut partir de données concrètes : l'individu tel qu'il est.



Les velléités de dépassement affirmées après la « crise » du printemps s'y stérilisaient ; mais par une ruse de leur raison elles durent y reconnaître un exemple de cette aliénation de l'insatisfaction qu'il nous fallait comprendre et attaquer *dans son principe*. Le premier acte fut d'en ruiner les idées en affirmant froidement que les « rapports affectifs » et les « problèmes » y afférant n'existent nulle part ailleurs que *dans la tête de ceux qui croient en souffrir*. Que rien de tel qu'une « relation inter-personnelle » ou « inter-individuelle » n'existe vraiment, sinon comme une façon quotidienniste d'assumer la privation d'individualité et de communication (et qu'à fortiori parler de « publicité des relations inter-individuelles » n'a strictement aucun sens). Il n'existe que des manifestations de l'absence d'individualité, de publicité, qui n'est pas encore réalisée. Il n'existe qu'une forme de l'insatisfaction qui, par le petit commerce dominant des intérêts singuliers, parachève l'opposition de l'individu et de sa communauté. Cette position avancée d'abord par Yves Delhoysie fit scandale et souleva l'indignation de plusieurs personnes.

L'insatisfaction jusque là astreinte à une connaissance familière ne peut se faire connaître pour un autre en général, et avec les suites pratiques que cela suscitera, que là où le mouvement d'épuisement du fétichisme place les individus devant la nécessité de franchir l'environnement limité où se perd leur excitation initiale. Il est normal qu'on se moque éperdument de l'angoisse de son voisin de palier, qui nous rend la pareille. Il faut au contraire se méfier de



cette attitude qui, faisant mine de se pencher sur les affaires et les « problèmes » de tout un chacun s'identifie en fait au maintien de l'existence privée du manque en la collectivisant. G.-F. Djilor et quelques autres ainsi disparus furent jadis assez actifs dans ce domaine ; comme d'ailleurs tous les thérapeutes qui traitent l'angoisse d'autrui avec la pharmacie, la caractériologie et la convivialité. A l'automne 77 il devait s'en révéler un dernier quarteron, mais plus pâle encore que le précédent. Il s'étaient mis à jour en évacuant les termes de « relations inter-personnelles » et dérivés, devenus trop encombrant dès l'instant où leur base matérielle avait été dénudée ; mais leur façon de faire restait la même, comme leur sempiternel mécontentement abstrait sur la praxis du groupe. C'est pourquoi à la simple vue de leurs questionnements, l'ennui, qui dans un baillement avalerait le monde, nous gagnait. Nous voulions plutôt sortir des tristes revers infligés au besoin de publicité par des moyens publics. Il suffisait de systématiser l'orientation pressentie en juillet. La célébrité à laquelle avaient été promues antérieurement les causes singulières s'effrita alors devant la nécessité de *rendre générale* la déficience de l'échange au regard du travail de le chercher.

Attaquons toujours par la forme pour arriver par suite au contenu. Jamais l'inverse. Le contenu ne nous intéresse pas s'il n'est pas le contenu de sa forme. Nous ne sommes plus disposés à nous laisser impressionner par ce que l'essence fétichiste de la misère pousse les gens à s'identifier aux contenus particuliers de leur vie et à en tenir la forme pour négligeable. C'est qu'ils y sont résignés. Il n'est donné à personne de s'en libérer seul. Comme nous l'ont appris les analyses empiriques de Reich, on ne parvient à éclairer le contenu d'une chose que par une patiente mise en lumière des formes sans quoi elle ne pourrait se manifester, ni même avoir quelque détermination pour un autre. Pour exemple, la forme dominante de l'échange sexuel nous renseigne amplement sur son contenu particulier. Il se passe dans les alcôves des choses suffisamment tristes pour provoquer à l'unanimité la colère sociale dans le monde, si d'aventure elles s'y trouvaient précipitées en pleine lumière. Un tel éclairage entraîne la ruine instantanée. C'est seulement quand est *rendue* saisissable l'universalité avec laquelle une misère est commune à tous, que l'on peut enfin reconnaître dans son contenu les déterminations singulières d'un rapport social existant partout. Le terrorisme exercé sur les esprits et les sexes par la séparation, qui ne renvoie qu'au même isolement dans la quête laborieuse, explique le règne de la déception silencieuse chez les prolétaires. C'est pourquoi dans leurs lits la bêtise a élu l'un de ses domiciles fixes ; car rien d'humain ne se fait sous l'empire de la peur. Partout ce sentiment de l'animal traqué envahit les têtes jusqu'à paraître sans appel. Avec le réformisme qui retient chacun prisonnier dans son comportement *naturel* face à la privation, l'aliénation de l'apparence est devenue générale.

Sur le maintien à des dimensions strictement singulières de l'insatisfaction se reconduit la paix sociale dans la rue, et dans les ménages. A la rue il nous faut livrer notre insatisfaction à ce sujet. A ce sujet il nous faut livrer notre insatisfaction à la rue. Nous avons envisagé, dès cette époque, d'exprimer en

quelques formules saisissantes l'insoutenable misère de la chasse préhistorique à l'échange sexuel, à partir de notre propre expérience, et de les répandre sous la forme d'un papillon dans les lieux publics où s'organise le plus cruellement le manque. Nous misons qu'il se trouvera bien quelque insatisfait (e) qui vit cette misère en privé pour se sentir touché (e) ; et qu'à partir de cet effet se dessine la possibilité de lier connaissance en entrant de plein pied dans le vif du sujet et de sa pauvreté, d'une manière un peu plus riche que de coutume. Nous n'aurons aucune peine à rendre ces vérités autrement plus évidentes que Presley chantant « Heartbreak hotel » pour des millions de gens séparés, ou Sexpol diffusant à la façon du Chasseur Français des petites annonces rédigées à la manière des fiches de police. Ce qui avait été passionnément subversif dans les rencontres menées lors des précédentes années se retrouva à un seuil supérieur fin 77 : il était alors question de passer à l'extension stratégique de l'insatisfaction sur l'échange aliéné, en montrant *par le fait de publicité* que là comme ailleurs le diversifiable reste l'isolable.

\*  
\*   \*

**L**heure approchait de trancher sur tout ceci. On allait à nouveau voir les Fossoyeurs et affiliés au pied du mur. Chacun avait eu largement le temps de s'y préparer. L'ensemble des associés ne s'était plus réuni « au complet » depuis janvier 77 ; si l'on excepte le noyau restreint mais suffisamment qualifié qui avait avancé en juillet les conclusions provisoires et esquissé les grands traits de la contre-attaque. Il était donc couramment admis qu'après un laps de temps utile pour reconstituer quelques forces théorico-pratiques, l'on réunirait tous les aspirants à faire la suite pour en causer et en décider.

Vu la complexion du sujet, et la richesse du terrain praticable, il ne pouvait être question d'y amener les combattants dans le désordre et la dispersion des armes ; ni les éparpiller en mille initiatives sans lendemain. Mais encore faut-il que tous aient l'esprit du combat à poursuivre. On ne peut, sinon, plier quiconque à une tactique et à une stratégie qu'il n'a pas créées ; ni même forcer les gens à se battre s'ils craignent l'épreuve du feu. Une avant-première réunion en octobre 77, concernant la plupart des intéressés, avait mis en relief ce que nous ne saisissions encore que par intuition, dans toute son importance. Mais elle avait surtout fait voir l'indisposition manifeste de certaines personnes à savoir y faire, et même dans quelques cas la déficience profonde dans la vie banale, ce qui ne facilitait rien. Presque personne ne voulait prendre sur soi le risque d'engager une bonne fois pour toutes le débat ouvert. Les initiatives avaient semblé se contenter de quelques jeux de rue occasionnels mais sans suites ; de quelques rencontres attirantes mais dont certains attendaient magiquement un sang neuf en lieu et place des perspectives pour eux manquantes ; au mieux, de quelques discussions intéressantes mais informes ; sans compter le lot des récriminations caractérielles en provenance des plus constipés.



Dans ces conditions-là, la plupart des Fossoyeurs convergèrent dans l'Ouest, encore une fois, pour y enclencher la réunion. Elle débuta le 23 décembre 77 à Angers, à l'instant où Delhoysie présenta son rapport écrit sur l'année précédente et les éléments en ressortant. C'était la seule pièce construite destinée à précipiter la conviction de tous : et le fait que ce soit la seule portait déjà à critiques. Elle était toutefois assez copieuse pour aider le débat au bon endroit. Il s'agissait seulement d'explicitier les données théoriques auxquelles nous aboutissions, et d'articuler la pratique de l'association aux instructions stratégiques *possibles*. En finale, il s'agissait d'un débat sur l'association. Entamé dès le 23, il allait se voir activé dans une suite d'événements habituellement anodins mais qui, en cette situation, fournirent le précieux matériau *directement saisissable par tous au même instant* pour entrer au vif du sujet.

Le 24 au soir, à l'issue d'un instant de stase collective pour certains fortement alcoolisée et chargée de violence, l'un de nous partit à la dérive (au sens de l'iceberg) passa dans une petite usine occupée de nuit par des syndicalistes qui y fêtaient en plus la naissance du Crapaud, et ne put se retenir de déchirer les banderoles lamentables ornant l'édifice. Leurs auteurs ordonnèrent au quidam de rentrer chez lui, d'où il sortait justement, ce qui leur valut quelques insultes appropriées déclenchant une algarade qui se termina par le prudent repli du Fossoyeur. Nous étions, deux soir après, en train de bavarder de ce « genre » de soirée et des issues solitaires et désespérées qu'elles suscitent chez les insatisfaits quand une nouvelle algarade nous mit aux prises avec les patrons du bistrot où nous causions, pour une raison assez fortuite, quoiqu'habituelle (un client qui se faisait rouer de coups pour n'avoir pas acquitté le prix de son alcool, ce qui provoqua notre intervention instantanée ; il fallut en finale évacuer le lieu, face à une assistance qui nous était résolument hostile, non sans avoir signalé aux commerçants la nature du sort auquel notre mouvement les promet). Le degré du supportable ayant été franchi une fois de plus, notre colère alla s'exprimer sur les murs de la ville avec quelques bombes de peinture. Ladite usine occupée en fit notamment les frais, et d'autres murs aussi... La discussion sur le sens des formules bombées et sur le chemin qui leur restait à faire, comme sur la place exacte que cela tient dans notre vie, menée par les quatre ou cinq personnes que l'on avait déjà vu à l'œuvre, commença à rencontrer la force d'inertie des autres participants confinés dans le mutisme ou la balourdise. Pour ces gens-là, le fait d'énoncer quelques généralités à côté du sujet aurait dû leur garantir une présence dans cette réunion. Mais en deux soirs, le débat fut porté à un seuil d'intérêt public tel qu'on essaya de briser l'allure familière qu'elle prenait.

Sur ces entrefaites la presse locale fit savoir par un bref entrefilet dans la rubrique « Faits-divers » que plainte avait été déposée par des particuliers pour nos inscriptions murales. Un journal citait même deux d'entre elles : « Etranglons les flics staliniens » et « Sectionnons le nerf des choses ».

Comme d'habitude, la nouvelle nous fit sourire. Elle coïncidait en plus avec des conversations sur l'évidence que peut avoir l'insatisfaction quand la nôtre s'exprime avec quelques raisons plus ou moins visibles sur les murs. Quelques nuits passèrent. A l'aube, une page des journaux locaux attira notre attention puisqu'elle était consacrée au compte-rendu du dernier Conseil municipal, dont nous savions vaguement l'existence. Et la majeure partie du dit compte rendait l'ordre du jour : les protestations unanimes des élus contre nos modestes inscriptions, et un long débat quant aux moyens de combattre cette permanente souillure dont un élu stalinien se plaignait qu'elle contienne des insultes à l'encontre des représentants des travailleurs. Dans les éditions des jours d'après suivirent une queue de communiqués, de la police, du P.C.F., de la municipalité encore, et même d'une secte trotskyste, geignant de ce petit fléau mural.

Dans d'autres villes plus importantes où nous vivons, cela n'a jamais été jusqu'à en provoquer autant pour si peu : puisque avec des agissements plus destructifs nous avons donné aux pouvoirs locaux de bien plus grandes occasions de regretter notre existence. Il faut mettre cette réaction à nos bombages sur le compte de la bonne volonté de la municipalité de gauche d'Angers, dont on avait vu dans l'affaire Soretex la brillante collaboration avec les flics et les syndicats, et aussi sur l'insistance avec laquelle nous avons systématisé, depuis l'automne 76, les bombages furieux avec lesquels s'achevaient bien des nuits embrumées, et d'autres actes...

La chose suscita un début d'interrogations maladroitement sur les mesures à prendre face à l'éventuelle répression ; d'autant que sur Angers nous étions assez repérés, et que la police faisait mine de nous chercher dans quelques-uns de nos anciens domiciles. Sans négliger l'importance des précautions immédiates, on devait admettre que la meilleure défense reste d'attaquer. L'habitude aurait fait que nous étouffions dans l'isolement du fait-divers et de la répression allant avec. Mais à regarder la détermination accidentelle de nos manifestations et leur contenu clandestin, on voyait plutôt apparaître comme *cause et effet* cet isolement. L'idée de poursuivre l'affaire en public nous prit. Elle était d'autant plus évidente qu'elle allait développer les questions abordées parmi nous.

Nous avons établi, lors des nuits précédentes, quelques principes de notre action en général. Au contraire de l'agit/prop. qui se borne à diffuser l'interprétation déjà faite, pré-existante, pour nous la vérité d'une situation

## A Monplaisir

### SIX VITRINES BRISÉES

#### DANS LA NUIT

Dans la nuit de vendredi samedi, six vitrines de commerçants de la place de l'Europe à Monplaisir ont été brisées à l'aide d'outils divers. Cet acte de pur vandalisme n'a été revendiqué par aucun groupe politique. Il est, semble-t-il, le fait d'une bande de jeunes gens soit avinés, soit animés du seul plaisir de saccager. En effet, rien n'a été dérobé dans les commerces ainsi visités. Les dégâts avoisinent au total les 30 000 F.

*Courrier de l'Ouest -*

22.8.78



et des traces qu'elle laisse surgit seulement *dans le rapport* avec d'autres, *dans la manière dont cela se réfléchit objectivement*. Immédiatement, seule l'indifférence peut recevoir l'insurrection solitaire de quelques individus. Avec le silence de tous qui déjà était sa racine, chaque manifestation de l'insatisfaction s'abîme en fait-divers, ce qui exprime la différence indifférente à l'égard d'autrui, atomisée : l'insatisfaction que l'individu ne peut identifier que par rapport à lui-même, qu'il ne peut échanger, il ne peut la connaître comme insatisfaction universelle et elle dépérit dans sa singularité.

Nous ne pouvons partir que de la défaite immédiate de tout geste d'insatisfaction. Cette défaite chronique est la véritable misère des prolétaires et l'échange entre eux ne peut que consister à en reconnaître la cause dans la forme. En conséquence nous avons décidé une lettre aux citoyens d'Angers qui leur communiquerait nos véridiques raisons. Le fait de revendiquer ouvertement le fruit d'une variation qualitative dans le quotidien, *à lui seul* renverse la perspective dans laquelle s'engage toujours une répression dont les agents sont peu aptes à maîtriser les développements inattendus que nous impliquons. L'Etat gouverne notre impuissance, mais il ne la connaît pas.

Tout ceci amplifia le sens des formules incriminées. La mise du jeu est faible : ce sont des inquiétudes convergentes que tout sépare et que nous voulons rallier. Autour de nous, on n'entend parler que le discours d'une pensée économique, parce qu'à ce jour c'est la seule langue que les gens connaissent. Quoique notre style de vie soit publiquement interdit de séjour, il se porte naturellement à violer cette interdiction, donnant *au moins* le ton sur les conditions du dialogue : notre projet vise à ce que l'action du manque s'opère *à force ouverte et concertée*. Nous n'avons pour cette époque rien d'autre à prouver que l'absence de publicité. C'est l'unique scandale. Il désigne d'emblée ce qui en excluait l'apparition.

Nous avons donc pris le parti de la désinvolture face à la lourdeur étatique. Immédiatement l'individu reste pris dans sa conviction intime mais isolée, et l'échange n'est d'abord que la conjugaison de toutes ces convictions étrangères. Nous étions quelques-uns à savoir très clairement ce que nous visions, pour en avoir éprouvé par expérience la nécessité ; lorsque sur leur insistance décisive les initiateurs du projet se retirèrent à Nantes pour produire leur version, l'assemblée se trouva de facto scindée en deux groupes respectivement chargés de la confection de la Lettre ; nous allions du coup faire ressortir les divergences pressenties. Les difficultés rencontrées à Nantes dans la rédaction ne purent trouver d'explications tenant à tel ou tel individu, ou encore aux relations entre les gens présents. La preuve de l'absence de publicité n'est pas quelque chose que l'on ferait entre nous et qu'ensuite il suffirait de rendre par une intervention ad hoc. L'intervention est *en elle-même*, dans sa production comme dans sa consommation, un moment de cette épreuve. Seul l'objet *en jeu* explique rationnellement le bégaiement des individus, et cette explication est un acte public. C'est seulement quand l'insatisfaction veut outrepasser son existence immédiatement

limitée, quand elle se comporte négativement à l'égard de ce qui la limite que prend *concrètement* forme la privation d'individualité.

L'incompatibilité se révéla entre les deux versions lorsqu'il fallut les fondre. Les gens restés à Angers semblaient attendre de cette intervention qu'elle graisse les relations existantes entre eux, et en vertu de cette exigence fort réduite avaient fourni un texte bien en-deçà du projet initial. L'autre version l'emporta après une discussion qui sembla convaincre les « angevins » de qui l'on garda une demi-douzaine de lignes dans la formule définitive. Hormis cela, ils se trouvaient fort réjouis de tout le reste ; si bien, qu'un fois la diffusion faite (accompagnée d'un surplus de bombages pour faire bonne mesure) le silence le plus total s'empara de l'assemblée, comme si cette légère collation l'avait repue. Le parti de l'insatisfaction avait encore affaire à celui de l'autosatisfaction. Les bavardages se poursuivirent toutefois entre les auteurs de la version « nantaise », tandis que d'autres, réclamant un silence plus démocratique s'abimèrent dans un galimatias caractériologique où les motifs défilèrent, les uns plus loin que les autres du contenu de l'intervention.

La réunion proprement dite, que la production de la « Lettre aux citoyens d'Angers » radicalisa, s'acheva vers le 20 janvier entre ceux qui l'avaient à vrai dire suscitée et qui y apprirent beaucoup. Quant à la substance des débats entre ceux-là, elle se retrouve suffisamment développée dans la suite de nos activités et dans le présent numéro 2. A notre goût, si l'essentiel avait été avancé sur le tapis des discussions, il restait encore à en tirer les enseignements ; et le fait qu'ils ne l'aient pas été dans le cours de la réunion, ne pouvait que faire persister les uns dans le parti pris de l'indécision permanente, et endurcir les autres dans le refus d'en rester là.

\*  
\*   \*

**I**l nous fallait poursuivre l'ébauche, sous sa forme voulue, de ce style de communication qui porterait en lui-même le manque à devenir absolu ; ce qu'il est clandestinement. Nous n'avons jamais pu compter que sur nous et ce que d'autres font d'excellent. Après la réunion de janvier, la tension entre la privation et l'abstraction s'était encore aiguisée bien au-delà de la limite du négociable. Nous avons toujours su que nous pourrions nous retrouver fort nombreux ainsi, mais le mystère relatif, c'est que nous n'arrivions pas encore à *percer* (hormis quelques raisons familières ou d'autres générales mais vagues) pourquoi cela ne se prononçait pas publiquement ; et donc pourquoi le jeu n'allait pas plus loin. Nous avons appris toutefois que personne, dans cette aventure, ne pouvait échapper longtemps aux règles de la restriction économique ; lesquelles, le plus souvent, n'étaient enfreintes qu'à l'occasion. Les gestes isolés qui se révélaient partout confirmaient, par leur impuissance dont l'ennemi s'efforce de contrôler les origines, à quel point les prolétaires sont immédiatement déconcertés par les gros mensonges de cette société. Mais ils sont gros, ces mensonges, non par



l'énormité particulière des arguments qu'elle fait valoir, mais par le vide qui habite toutes les têtes à l'endroit des implacables nécessités qui composent la vie existante et où elles se sont imposées très familièrement à tout le monde jusqu'à être tues. La simple existence du manque et de sa pseudo-suppression y semble, en tant que fait concret, enterrée : mais il faut savoir que dans cette fosse, le sommeil premier n'est jamais sûr.

L'impuissance consiste en ce que quelque chose est reconnu comme justifié et qu'il n'a pourtant *pas encore* en lui même le pouvoir de se faire valoir. Nos débauches perdues et nos colères épisodiques étouffent sous l'épaisseur des motifs, comme le râle d'un blessé qu'on oublie, au bord d'un lac de sang

### Déprime

Mercredi soir à l'usine Creusot-Loire Marrel de Rive-de-Gier un ouvrier se précipite en fin de poste dans le bureau d'un contre-maitre. M. Di Serio l'ouvrier attrape M. Sabatier le contre-maitre par les cheveux, lui colle la tête sur son bureau et pointe un couteau contre sa gorge. Il est à bout de nerf. « Appelez la police, hurle-t-il appelez Europe 1 ». Deux témoins le maîtrisent. La direction porte plainte et il est mis à pied. Personne ne veut apporter d'autres précisions, ni même les organisations syndicales sur cette action.

*Libération - 2.2.79*

sous un gros tas de morts et qui agonise en gigotant avec d'immenses efforts. Nous sommes associés pour ne pas l'oublier. L'unique force des prolétaires, c'est de se fatiguer d'eux-mêmes. Ce qui fait par exemple l'audience et le pouvoir d'un certain réformisme extra-salarial ne tient aucunement au contenu des hypothèses qu'il avance pour expliquer ce qu'il n'a jamais vécu, mais à ce que chaque rébellion véritable, environnée d'un écrasant silence, n'en reste finalement qu'à un exercice solitaire et désespéré. On connaît la technique employée à l'encontre des jeunes délinquants par les éducateurs : « c'est la 3<sup>e</sup> fois que tu te fais arrêter pour vol de mobylette ; si tu n'acceptes pas d'aller dans un centre d'éducation surveillée, je serais obligé de transmettre ton cas aux tribunaux ». Ces supplétifs du

contrôle policier imposent une négociation au pied à pied qui justement *mise sur la faiblesse* inaugurale de ces gestes ; faiblesse qui devient impuissance devant la moindre des échéances, et qui le plus souvent n'en vient pas même à les rencontrer.

En avril 77, un jeune prolétaire gardien de nuit dans un super marché de St-Nazaire avait invité un soir ses amis à piller ce qu'il gardait. Une dizaine d'entre eux vinrent donc se servir dans l'allégresse par goût du pillage — leur opération n'avait pas pour but de destiner les marchandises à la revente. Ces gens ressentirent par la suite l'envie d'en parler ouvertement à d'autres, mais ce fut hélas un peu comme pour se justifier. Ils occupaient, plus ou moins par force, le Centre social du quartier de Kerlédé, où ils furent arrêtés peu après, et inculpés. Les éducateurs du Centre social prirent en main leur défense dans les termes qu'on devine. Leur procès, plusieurs mois après, donna lieu à quelques commentaires imbus de syndicalisme où il ne s'agit plus que de déterminer quelle défaillance de cette société aurait la coupable responsabilité d'un tel excès. Ce flicage adroit, n'osant condamner ouvertement l'acte (il laisse volontiers aux tribunaux ce soin) reproche au monde

l'erreur de l'avoir permis.

Il se faisait temps d'étendre à leurs comices culturelles, à leurs MJC et à leurs Centres Socio-cul, le verdict qui avait été prononcé en décembre 77 par ces bandes de jeunes qui, à Marseille, contraignaient à la fermeture un supermarché où ils pillaient ouvertement en équipe, couteaux en mains et aux paroles de « Ouais, on a pris de la marchandise, vous croyez tout de même pas qu'on va la payer ? ». Un tel degré d'ouverture publique laisse augurer du mieux.

Vers la fin janvier 78, le déséquilibre introduit dans la régulation du manque atteint, dans le quartier des Dervallières un degré ressenti comme *dange-reux* par les responsables de cette cité HLM de Nantes, la plus ancienne et la plus réputée pour « son taux de délinquance ». Une conférence de presse tenue par les associations de quartier émit un véritable S.O.S. vers l'Etat dont les crédits et les équipements socio-culturels (avec les éducateurs y afférant) semblaient l'ultime recours face à une recrudescence de la délinquance chez les « pré-adolescents ». En fait, les animateurs ne citaient à proprement parler rien d'illégal qui définit habituellement le terme sociologique de « délinquance » (vols de voitures, effractions de magasins, bagarres, etc.); ils s'effrayaient bien plus d'un ensemble de comportements chez les jeunes entre 13 et 16 ans en cours de généralisation : absentéisme scolaire, désertion de la famille, alcoolisme et drogue, viols collectifs, etc. Naturellement, tout ceci s'accompagne des actes illégaux sus-mentionnés, mais qui en l'occurrence semblaient moins focaliser l'anxiété des responsables. C'est plutôt la *généralisation* d'une indisposition évidente au quotidien, et qui s'exprimait par une hausse du nombre de suicides d'enfants (une dizaine dans les quatre mois précédents pour ce quartier), qui leur faisait à juste titre appréhender le pire, c'est-à-dire le meilleur. Que l'insatisfaction se fasse si violente et si désespérée chez des esprits aussi jeunes, jugés « sans expérience » d'une vie qu'ils vomissent déjà, voilà certes de quoi terroriser l'entendement ordinaire !

Les gestionnaires réclamaient donc des équipements, sportifs et sociaux. Mais leurs rejetons sont bien plus intelligents, bien trop insatisfaits. Au même instant, à 400 km de là, à Caen, un groupe de jeunes tous mineurs, dévastaient entièrement la MJC d'un quartier analogue (la Guérinière, aussi connu localement pour son « taux de délinquance »), dans une mise à sac somptueuse que nous leur avons aussitôt enviée. Hélas, sans doute pour n'avoir pas assez tenu compte de l'existence de l'ennemi, ils devaient être identifiés et arrêtés le lendemain (par suite emprisonnés) !

Les jeunes de Dervallières qui sèchent le CES et fuient l'ignominieux domicile familiale rencontrent dans l'espace la même hostilité que nous y éprouvons nous-mêmes quand nous y dérivons à la recherche vaine d'une complicité. Nous nous heurtons tous au même verrouillage des issues éventuelles. L'absentéisme, dans son sens le plus général nous amène inévitable-



ment à nous frotter aux aspérités du terrain existant. Les lieux d'évolution aussi absolument maîtrisés par les forces de la séparation, nous reste le vandalisme. Comment, d'ailleurs, peut-on imaginer de s'y exprimer en-deça ? dans ces bars où nos plus jeunes excitations se font tirer dessus parce qu'elles débordent... Toute rencontre faite dans un lieu public en suppose la ruine. La dérive des insatisfaits ne rencontre que l'absence. On ne peut qu'en saccager le décor.

Mais il faudra bien briser la borne sur laquelle elle a toujours été contrainte de s'arrêter, la dérive ; et où leur absentéisme s'évanouit. Toute expression du manque s'y localise trop vite. Le passage des insatisfaits, dans cet espace, finit tôt ou tard par s'y prolonger : puis il s'y attarde. *Et il dure*. Qu'avaient-ils rencontré, en passant, sinon le territoire divisé où les gens vaquent à la reproduction équilibrée du manque dans de petits enclos privés ? Pour dépasser cette fixation, qui est chez la plupart *définitive*, il faut comprendre comment s'organise ce terrain sur lequel le repérage et le quadrillage policier se trouve chez lui.

Aux Dervallières en février 78, la généralisation, bien que fortement localisée aux limites du quartier et diversifiée, devait trouver son répondant en provenance de quelques Fossoyeurs. Leurs idées sur la communauté du manque se précipitèrent dans l'ordre d'un tract, quoiqu'intuitivement. Le moyen leur parut dérisoire au regard de son objet, mais n'en était-ce pas une marque, comme l'outil qui est aussi façonné à la mesure de la matière qu'il va modifier ? Entre prolétaires, nous qui avons en commun ce qui isole, ce qui sépare, il n'existe plus désormais de base à une identification positive. Aux Dervallières comme partout ailleurs, l'insatisfaction ne se rencontre d'abord qu'à l'endroit où elle est indifférente pour autrui. Le manque dont souffre l'individu, séparé de sa communauté agit en obéissant aux règles dictées par cette séparation, mais au point où celle-ci finit par fatiguer.

La publicité est alors *la tendance* de l'insatisfaction, épuisée d'avoir évolué sous la forme du fétichisme et qui entre en conflit ouvert avec. Le déséquilibre permanent entretenu au sein de notre association dans la suppression du manque, et vivant aussi bien dans ces gestes isolés que nous-mêmes produisons, nous a fait atteindre *le noyau rationnel* d'une reconnaissance publique. Laquelle, pour en venir à son objet, ne pouvait être qu'une reconnaissance sur la misère de l'insatisfaction. La misère de l'insatisfaction ne se reconnaît qu'en attaquant ce qui la constitue : le rapport à *la nécessité de la pseudo-suppression*, demeuré contingent et diversifié. Il s'agit donc de supprimer ce qui diversifie. Pour cela, il nous a fallu calculer notre relation à nous-mêmes comme au citoyen lecteur : en fonction de notre propre expérience, rechercher un langage dont la forme inclut les deux en relation, quand cette relation est partout absente. L'insatisfaction n'a sa vérité que pour un autre, et non pas en elle-même.

La volonté générale dont émanent nécessairement de telles interventions

n'a bien sûr pas besoin pour cela d'être celle de tous. Ceux qui avaient magiquement tout attendu de notre association et n'en avaient donc rien eu prétextèrent de leur malaise personnel, consécutif à leur silence durant la réunion de janvier, pour immobiliser le projet de tract, comme si la tâche prioritaire était de se pencher sur leur cas avant que de s'occuper des affaires du monde ! A l'heure où l'on passait à la suite des bavardages, aurions-nous eu à tenir compte de gens qui s'étaient tus sur l'essentiel dans toutes les situations précédentes où notre sort fut décidé ? Quand on leur signifia les termes définissant notre projet, leurs aigreurs d'estomac leur montèrent à la tête. Ils essayèrent d'en désamorcer la mise à feu en argumentant sur son utilité. Ils ne l'avaient pas saisie. Ils furent donc tenus pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire hors du coup. Néanmoins les initiateurs du tract n'en tirèrent pas la conséquence évidente, qui aurait été d'exclure ces gens-là une bonne fois pour toutes. Cette faiblesse ne s'explique que par la complexion de la tâche définie. Les végétatifs (en fait Sandra Stevens et deux ou trois autres personnes avec qui nous n'étions pas associés) participèrent seulement à la diffusion de ce qu'ils n'avaient pas voulu, pas écrit et pas pensé. Ce fut une dernière erreur que de les y admettre.

La publicité ne se laisse pas plier aux réclamations de l'individu singulier. Il faut éviter de fixer l'individu comme une abstraction face à la publicité : l'individu est seulement un être public. La société du spectacle consacre tout le contraire, qui repose sur le « laisser-faire/laisser-passer » des individus solitaires (c'est-à-dire de leurs caractères) et où leurs rapports s'organisent de manière absolument fortuite. L'indépendance absolue de chaque individu le laisse désespérément singulier, désespérément indifférent pour autrui, et à bien regarder ses péripéties, il n'est qu'un personnage tout à fait fortuit. Tout l'indiffère qui le lui rend bien. C'est pourquoi il ne trouve à exister qu'avec son caractère, cette réflexion narcissique du manque par laquelle chacun est ce qu'il est indépendamment de sa relation aux autres. Le seul pôle d'unification des individus singuliers existe en dehors d'eux, comme une abstraction générale de la publicité, de *leur* publicité. C'est la propagande terroriste du spectacle que de faire imaginer un individu dont la publicité serait privée, lui appartiendrait aussi bien que son insatisfaction : mais cet individu universellement répandu est absent de lui-même, et il n'a pour lui *qu'une individualité abstraite*.

A la faveur de notre effort de publicité vers la communauté de l'insatisfaction, et qui rencontrait partout les forces concourant au contraire, nous avons découvert qu'il fallait chemin faisant réaliser totalement *l'absence de public*. Le public n'est pas une base déjà constituée à laquelle il suffirait de s'adresser. Le public même est ce qu'il faut produire. Tous les mystères liés à son absence, et qui entraînent l'insatisfaction des individus au fétichisme, ne se dissolvent que dans un rapport public à la nécessité de la pseudo-suppression. Et celle-ci ne peut être attaquée, c'est-à-dire connue, que d'une manière générale.



C'est la manière dont on regarde la nécessité qui détermine la satisfaction et l'insatisfaction des gens, et par là leurs idées. La contradiction entre la perception du manque et l'implacable nécessité de sa pseudo-suppression constitue la pierre angulaire de tout mouvement révolutionnaire possible. Nous relevons partout, comme pour nous, ce désarmement qui tenaille chacun face aux nécessités dont l'individu singulier, habitué à n'en avoir qu'une connaissance familière, ne sait pas encore *de quoi* elles sont les nécessités. Il s'agit de reconnaître ce qui les fonde. Cette connaissance suit logiquement l'insatisfaction consécutive à la pseudo-suppression du manque, pour peu qu'elle épuise le fétichisme. Les réformistes de toute sorte ne savent bien évidemment pas que l'angoisse et ses conséquences auto-destructives ne proviennent que de l'appréhension solitaire et impuissante de la nécessité. La misère des faits-divers est la misère de l'individu exclusivement singulier.

Ceux qui, autour de nous, ne le comprenaient décidément pas auraient voulu qu'on leur facilitât la digestion des motifs dont se nourrissaient les individualités abstraites. C'est la vanité des spectateurs que de se croire une raison suffisante comme personnes privées. Ce qui écartait de facto les végétatifs comme Stevens, Dunhaï et quelques autres de la continuation de notre activité tenait à la profonde divergence, quoique partiellement dissimulée jusqu'à l'action sur les Dervallières, dans la manière d'appréhender le manque dans la vie très ordinaire et d'en comprendre ce qui en organise la nécessité générale. Ce qui, arrivé à un certain stade de l'offensive, en évacue de tels individus et améliore les autres, c'est que les premiers équilibrent la pseudo-suppression économiquement trop bien pour avoir encore quelque chose de commun avec les seconds. Cet équilibre toujours précaire faisait l'objet principal de leurs énergies, en regard duquel ils nous trouvaient, selon leurs mots « trop suicidaires ». Ils ont peur de leur présumé suicide, ces gens-là et c'est ainsi qu'ils se suicident en différé. Ils préfèrent s'auto-digérer. Telle est l'action d'une individualité abstraite.

Chaque fois que nous avons abordé l'existence *sociale* des nécessités dominantes, ils se montraient parfaitement incapables d'envisager tout cela sinon dans l'optique réduite d'un aménagement particulier. Et de fait, dans les situations éphémères qui nous amenaient à en parler, ils tenaient toujours en quelque sorte la lanterne rouge. Pour eux, la conception de la nécessité associative se ramenait aux individus singuliers qui en formeraient l'assise, et l'agir subjectif (aussi bien sa petitesse) était ce par quoi ils se trouvaient ensemble associés. L'association n'était plus, dans ce cas-là, qu'un lien extérieur qui embrasse les individus qui eux auraient leur consistance par eux-mêmes et indifférents à son égard ; et c'est pourquoi ils n'ont rien su en faire qui les implique individuellement. Ce choix de réduire l'association des prolétaires à une simple somme d'atomes individuels se révéla au grand jour quand, après l'affaire des Dervallières où ils s'étaient montrés si piteux et si suffisants, les végétatifs déclarèrent qu'ils considéraient leurs couples respectifs où ils s'étaient retranchés comme une forme d'association ; et

qu'ils auraient presque voulu présenter comme une réussite incomparable face à ce que nous faisons collectivement. Il faut remarquer seulement qu'ils n'en tirèrent pas la seule conclusion logique, qui aurait été de démissionner explicitement d'une association où ils se trouvaient si mal traités. D'une part ils défendaient l'intégrité territoriale de couples dont la jobardise avait suscité partout les critiques et les rires, tout en restant silencieux en public, et de l'autre ils continuaient à se gargariser d'importance de leur appartenance formelle aux FVM devant qui voulait l'entendre. D'une part la fatalité et la généralité abstraite du mécontentement, et de l'autre la personne privée qui se suffisait à elle-même, séparée dans les deux cas de tout public.

Mais de même que tout, dans leur vie, restait accidentel, rien ne les avait porté à comprendre le sens d'interventions qu'ils suivaient. Le réformisme conteste volontiers qu'il y ait, dans les débordements qu'occasionne bien souvent la pseudo-suppression du manque, autre chose qu'une action contingente et somme toute maladive. C'est qu'il ignore ce qui excite l'acte de pseudo-supprimer le manque : pour le con de gauche, le manque est tel qu'il se pseudo-supprime, tel qu'il se consomme, et la pseudo-suppression est en tout point conforme à sa cause que serait le manque. Le réformisme, notamment celui des pro-situs, ne peut penser que la pseudo-suppression est aussi bien la cause du manque et que c'est à ce titre que celui-ci agit (insatisfaction signifie, à l'origine : action de ce qui ne suffit pas — du latin « satis » : suffisamment). Ce qui fait la force et la limite de la pseudo-suppression est en réalité exactement la même chose. Il faut avoir la frigidité de Sandra Stevens pour dire à l'un de nous : « si tu bandes pas, c'est que tu as pas envie » ; et lui demander, une autre fois : « pourquoi tu bois ? ».

Nous ne pouvons au mieux connaître entre nous que des rapports de *nécessiteux*. Ceux qui l'avaient compris gardèrent l'initiative de ce moment décisif. Le tract qui en ressortit, quoiqu'insuffisant en regard de la complexion du sujet, fut diffusé dans le quartier des Dervallières ainsi que dans les lycées et CET de Nantes, et également dans le quartier de Kerlédé à St-Nazaire d'où provenaient les pillards du supermarché l'Océan. Tout ceci s'accompagna des expressions murales appropriées. La presse préféra observer le silence. La police chercha bien un peu les auteurs du tract et des incidents y afférant, mais en vain. L'affaire devait avoir des effets qui lui soient assortis, venant d'autrui, pour s'emparer à coup sûr de l'attention générale. Elle les eut. Dans le courant de mai 78, le Centre Social de Kerlédé — qui avait déjà subi des déprédations après l'arrestation des pillards du quartier — fut entièrement saccagé par des inconnus : ceux-ci poussèrent le raffinement jusqu'à éventrer les murs à coup de masse ! Aujourd'hui encore, d'autres bombages faits, semble-t-il, par des gens du quartier signifient aux alentours le sort promis à la police éducative. Enfin, un an après l'intervention sur les Dervallières, la MJC de cette cité se voyait à son tour dévastée, répondant ainsi aux inscriptions l'environnant. Malheureusement, cette fois-ci (février 79) les auteurs, quatre mineurs du quartier, furent arrêtés quinze jours après qu'une campagne de presse les ait vilipendiés par avance. Ils furent toutefois



libérés après dix jours de prison et dans l'attente de leur procès. Il faut croire que ces agissements ne sont pas si exceptionnels que le prétend la presse, puisqu'un mois après c'était au tour du Centre Sportif des Dervallières d'essuyer le passage de vandales.



**B**ien avant que de voir surgir ces suites sur le véritable terrain d'attaque, il fallut profiter d'une occasion pour effectuer une mise au point envers un regain de l'activisme politique sous l'appellation « Autonomes ». A elle seule, la confusion environnant ce terme d'après une reproduction formelle des luttes en Italie l'exigeait. Nous savions quelle sorte de gens animait la « Coordination Autonome de Paris » (les libertoïdes de l'OCL, les sous-surréalistes de Marge et *Matin d'un Blues*, voire les maoïsants de « Camarades ») : assez à l'heure où ces micro-appareils gauchistes tentaient de se mettre à jour *suivant* les derniers exemples de l'histoire. Mais ceux-ci, comme l'Italie de 77, ne se laissent pas suivre. Les « Autonomes » avaient montré d'entrée leur totale dépendance au racket de la politique ; d'abord en revendiquant un pli du torchon « Libération » et ensuite en étant réduits à n'agir qu'en queue des manifestations politiques avec l'espoir de radicaliser des mots d'ordre *morts* depuis un demi-siècle. Quand ils essayèrent de se départir des fins de manifs, à Strasbourg, le couac retentit durement. C'est qu'on ne s'empare pas d'une ville à partir de réunions hebdomadaires dans une fac. Ni en remâchant le langage des idées économiques issues de l'ex-mouvement ouvrier et qui les place en porte-à-faux entre les staliniens et le mouvement réel de l'insatisfaction (et ce n'est pas hasardeux si aux origines des « Autonomes » on leur trouve des atomes crochus avec des rackets aussi *réactionnaires* que les féministes et les écologistes).

Mais l'histoire ne laissant rien au hasard, un camarade du Sud-Ouest nous transmet une invitation émanant de gens de Toulouse qui se réclamaient de « l'Autonomie ». Ils proposaient une manière de dérive dans le centre de Toulouse durant trois jours, du 18 au 20 mars 78, sur la simple possibilité de s'y reconnaître ; possibilité elle-même fort abstraite et basée sur quelques gestes *symboliques* dont ils espéraient magiquement l'apparition. L'invitation se gardait délibérément de définir *l'enjeu et le terrain précis* qui auraient pu la fonder : et l'on comprit pourquoi sur place. Ce dont on avait eu un juste pressentiment (cf. « L'épingle stérilisée » en annexe). C'est, suivant le mot d'ordre des boy-scouts « il faut savoir faire du feu sans allumettes », la volonté subjective ou « l'Autonomie » qui devrait pallier à la méconnaissance pratique d'une ville.



Nous diffusions dans l'après-midi du 18 un communiqué informant ces gens de nos dispositions à leur endroit. Après quoi nous sommes allés nous restaurer en compagnie d'autres gens qui passaient par là. La trentaine de personnes soupa dans un restaurant tenu par des marginaux (de ces cantines aux habitudes familiales) et quitta le lieu comme il avait été prévu, sans acquitter le moindre centime de la pitance ingurgitée. S'en suivit une brève algarade avec les tenanciers

de l'usine, mais ce ne fut qu'un incident dont la fin ne se fit pas attendre : l'un des commerçants se fit écraser sur le visage le contenu d'un abondant plateau de fromages, tandis que quelques lames prestement déployées faisaient miroiter à ses acolytes la sévérité du sort qui les attendait s'ils poursuivaient plus avant leurs sottises réclamations\*. Quelques vitrines volèrent aussi en éclat, à ce qu'il paraîtrait. Mais le plus croustillant ne réside pas dans ce fait anodin, mais plutôt dans l'attitude des initiateurs de l'invitation à la « dérive » (cad. les « Autonomes » de Toulouse) qui, familiers du lieu et de ses patrons allèrent aussitôt après l'incident se démarquer à grands cris de ce qui venait d'y arriver — protestations confirmées par la suite — Et, il est vrai, ils avaient pris l'adroite précaution de dîner ailleurs ce soir-là, venant juste en touristes voir l'éventuel incident.

Ceci fait, il ne se passa rien comme prévu (sinon le cambriolage du domicile d'un *étudiant* « Autonome », assuré par nos soins).

Une fois faite cette clarification, notre mouvement nous portait naturellement à une autre. On élimina donc définitivement la tendance confusionniste et végétative qui avait l'air, encore, de vouloir se tailler de belles périodes parmi nous et contre nous. Il suffit d'une circulaire en date du 1er avril 78, rappelant sous l'experte plume de Delhoysie, Ducasse et Doria quelques exigences élémentaires relatives aux tâches d'utilité publique (dont la production du présent N° 2) et qui par la même voie relevait la démission pratique *de fait* des végétatifs (Stevens, Duhnaï et sa malheureuse compagne qu'il essayait de faire admettre dans l'association) en regard des moindres de ces tâches, et de tout le reste. Ils s'affaîsèrent. Il fut alors admis qu'on n'en reverrait plus jamais un seul.

\* Que la faune marginale et contre-culturelle de Toulouse et d'ailleurs apprécie notre *modération*, en regard de ce qui lui serait arrivé en Italie ! On raconte, par exemple, qu'un soir du printemps 74 où le « Collectif Situation Créative » interrompit un concert de Lou Reed à Milan (Zappa avait subi la même mésaventure quelques semaines avant à Rome), les crânes de plusieurs « freaks » qui se trouvaient sur leur passage furent brisés à coup de marteaux par les camarades de « Comontismo ». Et, ce que nous en ont dit certains de ces camarades, savez-vous ce qu'il y avait à l'intérieur de ces crânes ? Des pépins.



Signalons, à titre anecdotique, qu'un mois après cet assainissement salubre, les victimes s'additionnèrent pour prétendre à l'existence tantaisiste d'une scission au sein des FVM, pommadant un peu leurs joues encore endolories par la gifle qu'elles y avaient reçue. On vit donc cette tripotée de bègues, point gênée par l'incapacité dans laquelle elle se trouvait manifestement de dire *ce qu'elle avait fait* durant son rapide séjour chez les Fossoyeurs, décréter que ceux-ci étaient d'après leur ré-examen avisé un racket dont ils se repentaient amèrement d'avoir pu, on ne sait comment, être dupes (et d'aisaïmer cette intéressante nouvelle par quelques papiers malodorants). A ce qu'on nous a dit, ils tentèrent même de se rallier quelques-unes des personnes avec qui nous étions en contact, et qui les éconduirent avec toute la sècheresse nécessaire, de Paris à Toulouse. Ces gens qui voulaient seulement qu'on les accepte tels qu'ils sont, nous les avons tous laissés où ils sont.

\*  
\*   \*  
\*

**R**evenons. C'est une conséquence indispensable au succès pratique d'une association qu'elle laisse à *chaque fois* des marques irrémédiables là où elle passe. Nous avons en ce sens appris à aller plus vite encore à l'essentiel, de sorte que forçant chacun à en faire de même, complicité et inimitiés s'annoncent aussi rapidement. Il faut savoir abandonner en chemin ceux qui ramènent à sa moindre expression le contenu d'une situation, le faisant d'abord dépendre de critères singuliers qui ne concernent qu'eux. Ce genre de gens peuvent ralentir une activité par leur manie du questionnement globalisant ; voir même y excercer une pression par inertie qui entraîne une perte de temps, d'énergie et d'argent dont on a pour la suite le plus grand besoin ; et c'est justement ce dont ils se soucient le moins.

L'insatisfaction, nous l'avons suffisamment mauvaise pour qu'on puisse s'y reconnaître. C'est là une force dangereuse, et qu'il faut cultiver. Elle présente aussi l'avantage d'être exemplaire. Une équipe de camarades toulousains, dans la soirée du 2 juillet 78, se sentant absolument limitée par « le verrouillage des issues éventuelles » tenta une percée vers une banlieue mal famée de Toulouse, Bagatelle. Leur intention avouée était d'y exploser, sous peine d'implosion, en se livrant à moult destructions selon ce qu'ils trouveraient sur place à mettre en joue. Chemin faisant, ils firent une halte dans un bar du coin, afin de se placer dans les meilleures dispositions. Ce fut là l'occasion heureuse de discuter avec quelques jeunes du cru sur ce fameux verrouillage et les effractions qu'il suscite : ceux-ci ne l'ignoraient pas non plus. Ils se confièrent donc leurs expériences mutuelles, qui convergeaient fort bien. Sur quoi nos amis communiquèrent à leurs nouvelles connaissances la nature de leur projet nocturne, visant plus précisément une moyenne surface qu'ils avaient repérée avec soin ; suggérant que tous en fassent leur parti.

Comme prévu, la porte du magasin s'ouvrit en gémissant. Les forces du désordre raflèrent ce qui le méritait : un peu d'argent, de l'alcool, de l'épicerie fine et des vêtements. Une fois l'acte consommé, quelques bombages en

environnèrent l'endroit, signalant à l'éventuel public l'ouverture imprévue du commerce pour ce dimanche matin. A l'aube duquel leurs amis de la veille, qui n'avaient toutefois pas participé au bris avec effraction, se rendirent sur place, comme il avait été convenu ensemble, pour tirer parti du fait. Les gens du quartier (et pas seulement des jeunes) furent rameutés et s'emparèrent des marchandises que les pillards de la nuit n'avaient pu emporter. Plus d'une centaine de gens vidèrent l'entrepot de sa substance, partant ouvertement et au grand jour avec des caddies pleins (leur opération se voyait facilitée par la fermeture officielle du commerce ce jour-là, et dont les gérants ne s'aperçurent du contraire que le lendemain).



« A L'APPRECIATION DE LA CLIENTELE... »  
sur un supermarché de Nantes – février 1978

Le contact maintenu entre les deux parties déclencha le désir commun de poursuivre encore en rendant publique l'affaire et ses raisons suffisantes. Une semaine de bavardages ardents durant lesquels les marchandises dérobées furent *épuisées* aboutit à plusieurs décisions combinées : d'abord la production d'un tract (dont des extraits sont reproduits en annexe), et ensuite l'élimination du groupe des toulousains des gens qui, fort de leur savoir abstrait, la prenaient de haut avec l'évènement et, plus gravement, avec les jeunes de Bagatelle – lesquels s'étaient montrés bien plus vifs et alertes d'esprit. Le tract « Nous parlons de la richesse qui nous manque » fut mis en circulation dans les banlieues les plus agitées de Toulouse. Il répondait aussi scandaleusement au silence que la presse locale avait préféré observer sur ce fait. On sait en outre que la ville de Toulouse présentait un précédent, quoique plus occasionné que voulu : lorsque, en janvier 77, les caissières de Carrefour déclenchaient une grève sauvage un jour d'affluence, les centaines de clients présents n'avaient pas hésité à affronter physiquement les agents



de la maîtrise qui voulaient les empêcher de partir sans payer (information censurée par la presse nationale). L'affaire de Bagatelle avait le net avantage d'avoir été explicitement préparée et consommée d'un bout à l'autre en sachant prolonger dialectiquement une rencontre. Du pillage du Carrefour en 77 à celui de l'« Epargne » de Bagatelle en 78, l'insatisfaction en est venue à se penser, c'est-à-dire à s'organiser. Ici, le caractère encore ponctuel de sa manifestation exprime seulement que les prolétaires ne peuvent réaliser l'essence universelle de la marchandise en une opération, mais par brèches successives : et que c'est selon la relation *successive* de chacune de ces brèches sur les autres.

A Caen, le 15 novembre 78 était une journée « ville-morte » comme l'appellent avec un humour involontaire ses animateurs CGT-CFDT, destinée à protester contre des mesures de licenciements annoncées dans les plus grandes entreprises de la ville (SNM, Saviem, etc.). Les syndicats avaient décidé de bloquer trois des quatre ponts sur l'Orne qui relient les deux parties de la cité. Des gens bloquèrent le quatrième. En se passant de l'avis des directions syndicales (lesquelles s'étaient d'ailleurs largement discréditées dans les mois précédents, lors de la grève des ouvrières de Moulinex, en y faisant régner l'ordre coûte que coûte). Ce blocage imprévu suscita derechef l'intervention des CRS. La colère des gens s'attisa ; d'autant que plusieurs finirent la soirée à l'hôpital. Une manif de protestation fut donc à nouveau convoquée pour le 17 par les instances politico-syndicales, « contre la répression » (i.e. celle des CRS).

Dans toutes les banlieues et dans les principales entreprises de Caen ceux qui flairaient l'occasion se préparèrent : boulons, barres et cocktails molotov remplirent discrètement les poches et les sacs. Toutes les catégories sociales s'y dissolvaient, des bandes de loubards aux jeunes salariés qui forment ordinairement la base des syndicats. Le prétexte agissait. La manifestation se déroula dans le calme habituel. Au lieu de la dispersion, place du Théâtre (non loin de la préfecture) une banderole l'attendait : « Arrivée de la traditionnelle randonnée pédestre syndicale » (des randonneurs l'arrachèrent). Il n'est pas superflu de remarquer que c'est seulement *après* la manif que tout a commencé. Les émeutiers, venus par petits groupes isolés qui s'étaient implicitement donnés le mot, ne s'attendaient pas à l'ampleur de leur propre rassemblement, se découvraient *en compagnie publique* une force qu'ils ignoraient auparavant. Certains essayèrent d'enfoncer une porte de la préfecture mais ce ne fut qu'une diversion rapidement liquidée par quelques lacrymogènes. Après quoi quelques centaines de prolétaires déferlaient sur les rues commerçantes, n'y épargnant rien : soixante vitrines l'apprirent à leur dépens tandis que parcmètres, panneaux Decaux et Syndicat d'Initiative subissaient un sort aussi peu enviable. Cà et là, quelques syndicalistes qui avaient tentés d'arrêter cette fougue en furent remerciés sur le champ, suivant le principe bombé ce jour-là sur les murs : « Un flic — un boulon ». Quand aux CRS, ils restèrent fort désemparés devant la rapidité des saccages et la promptitude que mettaient leurs auteurs à passer d'un quartier à l'autre

— ce qui leur permit de ravager de larges zones du territoire urbain. Des esquisses de pillages, ainsi que des débuts d'incendies éclairèrent la trajectoire des boulons...

## Plusieurs centaines de métallos mettent à sac les locaux de l'UGT et des commissions ouvrières

**Des incidents ont éclaté lundi au Pays basque, à l'issue de la grève des 90 000 métallos de la province de Guipuzcoa. En désaccord avec la conclusion de la nouvelle convention collective de la métallurgie, des groupes d'ouvriers ont mis à sac les locaux des centrales syndicales UGT (socialiste) et des commissions ouvrières contrôlées par les communistes.**

Près d'un demi-siècle plus tard, Eibar reste majoritairement fidèle au PSOE, de Felipe Gonzalez. Mais on n'est plus en 1931. Jeudi après-midi, bien des vieux militants ont dû se dire que les temps, décidément, ont bien changé en voyant les métallos mettre à sac les locaux de l'UGT, le syndicat socialiste. La veille, cependant, après 10 jours d'une grève exemplaire, les ouvriers avaient décidé de reprendre le travail à une courte majorité. Réalisé usine par usine dans toute la province, à l'exception des entreprises qui avaient déjà repris le travail, le vote avait profondément divisé les métallos (24 763 voix pour la reprise, 23 891 pour la poursuite de la grève).

Mais dans certaines localités, la colère grondait. Tel était le cas à Eibar, où 4000 des 5000 métallos appuyaient la poursuite du mouvement contre l'avis de l'UGT et des commissions ouvrières les deux centrales toutes puissantes dans cette ville connue pour ses fabriques d'armes et ses machines à coudre.

### LA REVOLTE DE LA BASE

Sur la place Unzaga, en fin de matinée, l'assemblée était houleuse. La commission chargée de la convention collective était notamment accusée d'avoir appelé à la reprise sans avoir obtenu les garanties indispensables de la part de la confédération patronale. Rumeurs confirmées par le patronat (selon lequel les chefs d'entreprise n'ont pas approuvé définitivement le protocole d'accord) et démenties quelques heures plus tard par les délégués qui affirment qu'un accord effectif et garanti par le patronat a bien été signé. Les orateurs reprochaient surtout aux deux grandes centrales syndicales de ne tenir aucun compte des licenciements auxquels ont procédé plusieurs entreprises à l'occasion de la grève. Certains d'entre eux exhortaient ouvertement les ouvriers à brûler leurs cartes syndicales. D'autres affirmaient que le taux salarial fixé par le pacte social avec le soutien des partis de gauche, permettrait aux patrons de

se soustraire, de toute manière, à l'application de la nouvelle convention collective. Plusieurs centaines de métallos se dirigeaient alors vers les locaux de l'UGT dont ils arrachaient les drapeaux pour les brûler. Les métallos brûlaient aussi leurs cartes d'affiliation sous les applaudissements de la foule qui se dirigeait enfin vers le local des commissions ouvrières, où ils arrachaient la plaque apposée à la porte d'entrée.

A Saint Sebastian, un millier d'ouvriers exigeait des membres de la commission qu'ils apparaissent au balcon afin d'expliquer les raisons pour lesquelles ils avaient appelé à la reprise du travail. Insultés et hués par la foule, ils ne parvenaient pas à se faire entendre. Assiégés par les ouvriers, ils n'étaient relâchés qu'au bout de trois heures. Les locaux de l'UGT, envahis à leur tour, étaient vidés de leurs archives et de leurs dossiers. Enfin, les manifestants brisaient à coups de pierres, les vitres du local des commissions ouvrières dont ils ne réussissaient pas à forcer la porte de fer.

*Libération 15/16 mai 1978*



Comme on sait, la ville de Caen connut, en janvier 68, une exemplaire émeute qui n'était pas restée sans suites... Les nuages de lacrymogènes avaient plané dans les rues une semaine après. Les CRS avaient eu alors la joie de pouvoir matraquer les blessés au service des urgences de l'hôpital. En 78 ils ne l'eurent pas. Le caractère inattendu de l'évènement plongea leurs employeurs dans une consternation bien compréhensible. Tous les rackets n'en firent qu'un pour le déplorer. Dans quel ridicule se sont vues plongées, dix ans après, leurs revendications économiques ! Et cette fois un peu plus ouvertement !

L'adresse que nous diffusions sur place vers la mi-décembre 78 et qui circula

## **Grande-Bretagne**

### **Les dirigeants syndicaux semblent débordés par leurs militants**

De notre c

Londres. — A la demande des dirigeants syndicalistes, et notamment de M. Evans, président du Syndicat des ouvriers du transport, M. Callaghan a accepté, mercredi 17 janvier, d'ajourner de vingt-quatre à quarante-huit heures la proclamation de l'état d'urgence. Convoqués jeudi soir au 10, Downing Street, M. Evans, ainsi que le secrétaire général de la confédération intersyndicale du TUC, M. Murray, ont été avertis que le gouvernement ne pouvait plus rester passif devant l'incapacité de la hiérarchie syndicale à faire honorer les engagements pris : assurer les livraisons prioritaires et disperser les « piquets de grève secondaires », dont l'action efficace devant les entreprises qui ne sont pas directement touchées par la grève paralyse progressivement l'industrie. Néanmoins, les dirigeants syndicalistes, appuyés par un certain nombre de ministres, ont obtenu de M. Callaghan un sursis.

### **Une minorité d'« éléments étrangers »**

M. Evans a assuré au premier ministre que son syndicat multipliait les efforts pour contrôler la grève et obtenir des militants qu'ils obéissent à ses instructions. En outre, M. Evans serait d'accord pour négocier un « code de conduite » qui exclurait la pratique des « piquets de grève secondaires » et interdirait toute forme d'intimidation physique.

*Le Monde 19/1/1979*

### **● Un syndicaliste demande aux salariés britanniques « de travailler comme quatre »**

M. Jack Jones, chef du puissant syndicat des transports, a demandé hier aux ouvriers britanniques de faire de 1977 « l'année du castor » afin de permettre au pays de sortir du marasme économique.

Au moment où des millions de Britanniques retrouvent le chemin du travail après des vacances de fin d'année exceptionnellement longues, M. Jones demande à chaque salarié du royaume de travailler « comme quatre » pour permettre au gouvernement de remporter sa lutte contre le chômage et l'inflation.

*Ouest-France 5/1/1977*

● *Le gouverneur de la Banque d'Angleterre, M. Gordon Richardson, a averti, le 22 janvier, ses compatriotes que leurs revendications salariales « absurdemment élevées » mettaient en danger leur niveau de vie. Devant l'Institut des banquiers écossais à Glasgow, M. Richardson a déclaré que ces demandes sont « incompatibles avec toute stratégie économique ou tout objectif social rationnels » et qu'une grande réforme du processus de négociations salariales était devenue « une condition indispensable non seulement à l'amélioration, mais aussi au simple maintien du niveau de vie ».*

*Le Monde 24/1/1979*

**« LE PRODUIT NATIONAL EST UNE BRUTE, MAIS NOUS LE SERONS ENCORE PLUS QUE LUI »**

Bombage anonyme dans le centre de Caen le 17/11/1978)

abondamment dans les banlieues comme dans les boîtes importantes de Caen, résumait les déterminations générales d'un mouvement social sur la clandestinité duquel les rackets de tout ordre s'imaginaient faire leur beurre : un peu rance seulement. Ce texte ne put qu'indigner les réformistes, des staliniens aux prositus, tant il donnait la mesure exacte de nos forces en jeu ; et tant les orientations que nous y avançons laissent tous ces perroquets hors du coup. Outre les conclusions qu'il laisse pressentir (on lira « Aux casseurs de Caen et d'ailleurs » en annexe), on peut dire d'une explosion comme celle du 17 novembre 78 qu'elle constitue un de ces mouvements *occasionnels* dont le contenu n'a pas encore toute force de se produire par lui-même et dont la communauté se poursuit à travers des gestes isolés : l'incendie de quatre commerces dans le centre ville le soir du 24 décembre 78, puis le saccage courant février 79 d'une école dans la banlieue, avec en finale l'incendie de l'ANPE\* eurent au moins l'avantage de ridiculiser les élucubrations du maire de Caen, le giscardien Girault disant, dans « Caen-Informations Municipales » de décembre 78 : « Comme il faut savoir que je suis prêt à rencontrer ces 40, 50 ou 60 garçons et filles qui sont à l'origine d'infractions successives qui troublent la sécurité des personnes et des biens. Je suis prêt à les rencontrer pour leur proposer des activités socio-éducatives, sportives et culturelles. La Ville de Caen possède les moyens de les intéresser. Mais à la condition QU'ILS LE VEUILLENT. » Trop aimable, mais nous avons une idée très différente de la rencontre...

De nos jours le fait est par lui-même révoltant, que des gens en soient encore à ce point jugulés à leur travail particulier qu'il leur faille de surcroît le défendre pour assurer la possibilité *de se reproduire* ; et lui seul a pu susciter les émeutes qui traversèrent Longwy, Sedan puis Denain. Nous assistons à cette coïncidence, qui n'a rien de fortuit : dans un seul et même moment, le travail-tout-court perd à nouveau son indépendance face à la marchandise, et le style syndical se voit un peu plus méprisé. Le secteur sidérurgique, entièrement voué à la transformation directe des forces naturelles, a vu l'une de ses bases locales s'effondrer sous l'exigence combinée de rationaliser la production et de disposer la circulation mondiale *en tant que telle*. A l'encontre, l'attitude la plus réactionnaire défend la sidérurgie française : l'enjeu fondamental des organes politico-syndicaux de maintenir le salarié dans un rapport *naturel* au manque d'argent en l'identifiant à son travail particulier, va de pair avec l'attachement patriotique le plus répugnant à la région et par suite à la nation (cf. le PCF : « les lorrains se sont battus pour rester Français et on sabre leur avenir pour les intérêts de l'acier allemand »), et il doit pour cela *repousser* la dimension multinationale du circuit marchand par l'appel

\* : il faut aussi citer l'existence éphémère d'une radio-pirate qui ne put réaliser qu'une émission début décembre, et qui avait au moins le mérite de prendre nettement le parti des émeutiers.

Signalons un autre fait exemplaire : lorsqu'au printemps 79, les propositions de licenciements avec indemnités (annoncées à l'automne 78) émises par la direction de la SAVIEM de Caen-Blainville à ses salariés trouvèrent *plus* de volontaires au départ *qu'il en fallait* !



au protectionnisme (qu'il n'est pas hasardeux de percevoir à la fois dans les positions récentes du RPR et dans celles du PCF). C'est un trait de la production agraire, qui impliquait l'attachement au sol et à l'entreprise particulière qui en exploite telle parcelle, que la pègre stalino-patriotique invoque ; trait que la circulation spectaculaire de la marchandise abolit sans appel possible.

### LA PÉNURIE S'ACCROIT AVEC LE POUVOIR D'ACHAT

Moscou (A. F. P.). — M. Valentin Messiatz, ministre soviétique de l'agriculture, vient de présenter dans une conférence de presse un bilan optimiste de l'activité dans son secteur. Il a cependant parlé de la pénurie de viande actuellement constatée à Moscou. Il a affirmé que ce phénomène était la conséquence du « très fort pouvoir d'achat de la population ».

« J'explique le manque de viande à Moscou, a dit, le ministre, par les fêtes prochaines du Nouvel An, car en cette période chacun s'efforce de faire des stocks. Nous allons avoir sous peu des jours fériés. Ce manque de viande situe aussi le niveau du pouvoir d'achat de la population.

« Néanmoins, nous ne pouvons pas dire pour l'instant que les besoins en viande de notre population sont satisfaits en proportion des possibilités matérielles dont elle dispose. C'est pourquoi le parti admet ouvertement que nous devons faire un effort sur l'élevage, et en premier lieu sur la production de viande. »

« Le Monde » 03/1/1979

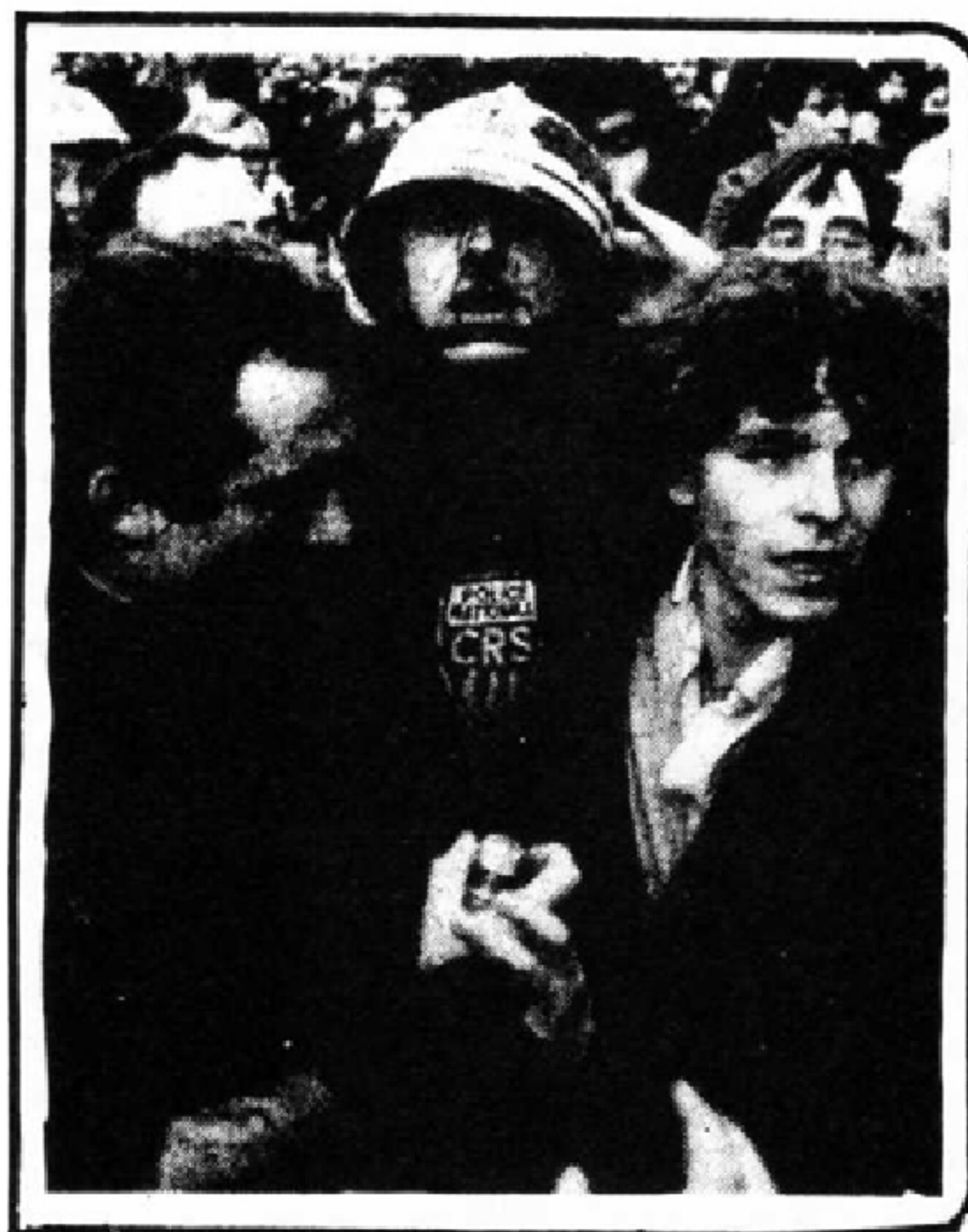
dent que la solution n'a rien à faire avec le maintien d'une industrie particulière, et que les syndicats faisaient les putes d'y faire croire. Ce sont dès lors plus que des mouvements d'humeur qui ont fait dire à un vieux salarié venu de Longwy à Paris le 23 mars, à l'adresse d'un syndicaliste : « va crever avec ta retraite ! », mais une conviction désormais ferme après avoir usé toute attente pour améliorer ce qui fut jadis. Le mouvement d'indifférence au travail qui s'est exprimé à cette occasion ne pouvait encore en venir lui-même à l'attaque ouverte et publique de la nécessité salariale. Et ne pouvant poser la contradiction immanente à la nécessité de l'argent, ses manifestations ouvertes furent encore liées à celles de la pensée économique régnante.

Dans le contexte local de la Lorraine et du Nord, le discours du réformisme n'aura pris qu'un temps, sur un terrain qui s'effondre. Il s'agissait pour l'ennemi de ramener le mouvement d'humeur des salariés traités en accessoire à son côté local et contingent, tout en l'écartant soigneusement, S.O. à l'appui, de formes évoluées de l'indifférence au travail (portées plus explicitement par les loubards de Denain. Les jeunes de Denain qui se disent sans avenir sont effectivement des chômeurs à vie qui pouvaient aller plus loin (par ex. jusqu'aux stocks d'un supermarché) que la majorité des salariés de la sidérurgie, contrôlés par le mot d'ordre « Vivre et travailler au pays » et amortis par le projet de revaloriser le travail ouvrier. On sait qu'après l'émeute de Sedan, des émeutiers arrêtés, les seuls maintenus en détention furent ceux qui se trouvaient déjà titulaires d'une condamnation de droit commun ; subtil calcul d'une magistrature réformiste pour parachever l'ouvrage syndical.

Au départ, ce ne sont que des sautes d'humeurs, puis en allant au feu, il devient évi-

Ce que devait confirmer le point d'explosion du 23 mars. Entre la coordination CGT-CRS et le racket des « Autonomes » (ceux-ci s'étaient infiltrés

dans la manif dès 10 heures du matin Porte de Pantin)\*, quelques centaines de prolétaires entamaient dès le début de l'après-midi la mise à sac et le pillage des restaurants et autres commerces situés sur les « Grands Boulevards ». Une banderole apposée vers 15 heures 30 sur la façade d'un immeuble du bd St Denis expliquait sans ambages « A bas le travail — A bas la CGT » (elle fût hélas vite enlevée par cette dernière), tandis que des cégétistes, roués de coups et mis à terre se faisaient dérober leurs porte-feuilles. Le kilomètre de vitrines effondrées sur les Grands Boulevards, et les pillages incendiaires



C.R.S. SAUVE PAR LES CEGETISTES  
VOIR CONSEQUEMMENT P.13

*France-Soir 25/3/1979*

des moultes commerces ont fait bonne mesure ; la staloperie cégétiste qui dénonçait activement les casseurs aux flics officiels s'est attirée *un immense arriéré* de boulons et de cocktails. Les consignes de calme (et de dignité) qu'elle avait lancé place de l'Opéra ont été couvertes par des slogans anti-travail. Dans le reflux vers la gare de l'Est, on se rappellera que des policiers syndiqués à la CGT qui étaient venus manifester eux aussi s'en retournèrent à la maison le groin en sang, tout comme d'ailleurs quelques uns de leurs indispensables collaborateurs journalistes. Et il n'y eut pas que des CRS qui restèrent aux mains des

prolétaires : les paquets de journaux, de banderoles et de tracts syndicaux qui se consumèrent, alors que les émeutiers remontaient vers l'Est, en attendant que tous les Gaëtan Goux de la planète y passent aussi...

\* : il faut n'avoir que les sources d'information de Paris-Match pour mettre les débordements du 23 sur le compte des malheureux « Autonomes ». La vélocité avec laquelle ils ont tenté de s'arroger le monopole du 23 mars, sous l'appellation significative de « Brigades Combattantes pour l'Autonomie Populaire » (souligné par nous) les dévoile. Là où les prolétaires, en incendiant les voitures *de toutes marques* ont exprimé sans équivoque leur mépris de tous les objectifs politiques, les « Autonomes » plaquent les leurs sur l'évènement. C'est bien l'attitude d'un racket gauchiste que d'opposer le prolétaire au délinquant, comme le faisait le communiqué de la « Coordination Autonome » au lendemain de l'affaire de St-Lazare. De tels apprentis-pédagogues auraient d'abord grandement besoin d'être eux-mêmes dépucelés ; car il faut vraiment ignorer les moindres réalités de



**I**l n'y a pas si longtemps que ça, la misère avait encore directement pour tous sa réalité, et le mouvement de sa suppression pouvait se manifester immédiatement par lui-même avec ce projet explicite. Au XXe siècle, elle n'est plus qu'un mystère pour chacun. On commettrait une grave erreur, couramment répétée par le réformisme, si l'on considérait la réalité comme quelque chose de subsistant par soi quelles que soient les idées dominantes les hommes\*. Parce que la réalité est ce qui se meut — ce qui n'est pas le cas de tout le monde — parce qu'elle *contient* le négatif comme besoin, comme manque réfléchi, elle est ce que les hommes *pensent*. Quelque chose n'est réalisé que s'il est pensé et suivant la manière de le penser. Seul est réel le mouvement qui épuise les conditions et les idées dominantes.

La société du spectacle a pour effet et pour garantie centrale d'avoir retiré à la misère sa réalité. On comprend ainsi l'effroi qui envahit l'individu singulier confronté isolément à une abstraction générale, et la prophylactique détresse qui le condamne à saliver des motifs d'insatisfaction. La réalité n'a plus pour lui qu'une suite sans fin de causes et d'effets singuliers. Ce que l'abstraction a de général et ce que sa vie a de généralement abstrait doit lui rester inconnu. C'est pourquoi l'individu ne peut, aux conditions du manque, devenir la mesure de leur suppression ; car l'individu y fait désespérément face à la réalité objective de sa séparation d'avec les autres, par rapport à laquelle il ne peut de la sorte parvenir qu'à un jugement subjectif séparé. Seul le prolétariat, l'essence universelle de la privation *devenue* vraie, peut se rapporter à la privation de façon publique et révolutionnaire. Aveuglée par le travail des intérêts privés, la masse des individus singuliers est par elle-même incapable de constituer un tel sujet universel. Pour l'individu singulier, l'étrangèreté à autrui et avec elle la quotidiennisation restent insurmontables.

la vie pour lancer une opération comme celle de St-Lazare (janvier 79) et avec les mots d'ordre qu'on sait. Et ce sont ces gens qui la prennent de haut avec une délinquance qui est *déjà* inorganisable politiquement, qui vont protester contre ce qu'ils appellent « la criminalisation de nos espaces de lutte », qui vont se ridiculiser dans des campagnes « contre la répression » où ils se montrent aussi piétres que pour le reste (l'un d'eux, jugés pour St-Lazare, allant jusqu'à se dire, lamentablement, non-violent, devant le tribunal).

\* : Lorsque le réformisme s'empare des déterminations de l'idée et de la réalité, il accentue leur différence jusqu'à les saisir dans une opposition fixe et ferme, de telle sorte que l'on devrait nécessairement, dans ce monde *effectif* s'ôter les idées de la tête. Cependant, d'un côté les idées ne sont pas simplement logées dans nos têtes et l'idée en général n'est pas quelque chose de si impuissant que sa réalisation ne devrait qu'à notre bon vouloir d'être ou non opérée, mais elle est bien plutôt ce qui est absolument efficient et aussi effectif, et, d'un autre côté, l'insatisfaction effective chez chacun n'est pas aussi irrationnelle et bornée que se l'imaginent les esprits réformistes dépourvus de pensée et brouillés avec elle. On ne peut de même opposer le moment de l'abstraction à celui du concret ; c'est pourtant ce que font les mêmes en tenant surtout à ignorer ce qui très concrètement induit les gens à rechercher quelque chose d'abord dans son abstraction.

Seul le public, quand il se produit, peut donner sa pleine consistance à la misère, c'est-à-dire lui rendre sa réalité. Une force révolutionnaire agissante est une force qui se sait. Longtemps encore, elle prendra prétexte des motifs engendrés par l'organisation *économique* du système pour s'exprimer. Elle profite de ces accidents malheureux qui en font le quotidien. Durant tout ce temps, le réformisme (la célébrité exclusive de la cause singulière) n'aura pas trop de mal à retenir l'insatisfaction prisonnière dans ses bornes initiales. C'est que le terrain propre à l'insatisfaction ne s'est pas assez développé. Nous en avons ici exposé la disposition des lieux, où nous nous frayons quelques passages clandestins. Nous les élargirons.

L'absence du monde n'est pas encore reconnue. Le but est de le plier à cette reconnaissance. C'est là que la soif de richesse peut engager sa satisfaction. Nous sommes conscients de l'impuissance de ce qui existe encore mais n'a qu'un semblant de réalité. La publicité qui a progressé à l'intérieur et qui est en train d'émerger a profané, par son idée, toutes les limites qui font ce monde. Son idée n'y trouve plus la satisfaction et son insatisfaction montre qu'elle ne sait pas encore ce qu'elle veut. Ce que nous voulons n'existe pas encore de façon affirmative, et ne se trouve qu'en négatif. Nous réussirons si nous démontrons ce dont tous manquent. Il est difficile de savoir ce qui nous manque. Jamais, dans notre dérive, l'objet de nos besoins ne fut si proche de l'éloignement absolu. On ne peut se contenter de le réaliser en particulier. Nos interventions auront pour but l'extrême concentration du manque dans des situations où les raisons d'une explosion révolutionnaire s'expliqueraient d'elles-mêmes.

C'est à présent l'association qui *réalise* ce but qui correspond à l'idée supérieure de l'humanité. Seul le principe de l'échange, lequel agit publiquement ou n'est rien, en animant les individus peut les contraindre à s'associer. C'est pour cela que les individus ne peuvent plus s'en tenir à leur existence singulière, mais reconnaissent leurs besoins dans l'accomplissement d'un but supérieur. Ils n'ont pas puisé leurs fins et leur vocation dans le cours des choses consacré par le système paisible et ordonné du monde. Leur justification n'est plus dans le spectacle d'un certain malheur. Il la tirent d'une autre source. C'est la publicité secrète, encore souterraine, qui n'est pas encore parvenue à une vie reconnue mais qui frappe contre le monde actuel parce qu'elle s'y tient par une écorce qui ne convient pas au noyau qu'elle porte. Ceux qui accomplissent ce but universel épuisent entre eux la vacuité de leurs individualités abstraites. Ils en sont à souffrir de leurs caractères. Leur association contient aussi toute la violence de l'hostilité entre les individus, parce que rien ne saurait l'en préserver, mais plutôt l'activer. Au demeurant, l'idée de la déchéance individuelle nous a toujours habités ; il suffit de savoir que parmi tous ceux qui furent *réellement associés* aux Fossoyeurs du Vieux Monde, la plupart ait été achevée par l'héroïne, la prison ou le désespoir avant que d'avoir pu savourer les fruits suivants leurs actions. Les autres, ceux à qui nous avons eu le tort d'éviter le suicide, mais pas l'exclusion, sont même *en-deçà*. La dégradation physique des individus chaque jour un



peu plus évidente entre nous n'a plus de secret. Au contraire de la grande majorité de ceux qui se comportent comme s'ils l'avaient, les Fossoyeurs du Vieux Monde savent n'avoir plus aucun choix. Nous avons le privilège de l'armertume.

Des gens se rassemblent dans une association, ensuite, parce qu'elle exprime les tendances les plus profondes de l'époque, les aspirations les plus discrètes de chacun d'une manière publique. Elle explique aussi ce qui les étouffe si discrètement. Ses discours, ses actions, sont ce qui se fait de plus *achevé* dans cette époque. Ce qui est appréciable dans une association, c'est qu'elle soit devenue l'organe des besoins substantiels qui épuisent tous les autres besoins particuliers. Ceux-ci sont le fond de tout, l'unique objet, la seule puissance sociale clandestine ; et dans ces communautés historiques, ils ont cherché leur expression et y ont reçu leur vérité publique. C'est pourquoi les individus qui s'y trouvaient eurent quelque puissance qui échappe à ce monde, conformément au but de l'anéantir absolument. Leur ouvrage est donc ce que visait la véritable volonté des autres. Une association tire toute la force des offensives qu'elle lance de ce qu'elle sait embrasser et soutenir les contradictions les plus aiguës, et donc les plus travesties, qui évoluent dans le monde.

Nous prolétaires, sommes si séparés entre nous que seules les marchandises parviennent à allumer un regard de convoitise dans nos yeux éteints. Seule la marchandise nous fait bander. Tout besoin *commence* par la soif de consommer de l'abstraction. Il appartient d'abord à la marchandise d'entraîner dans nos cerveaux endormis la réflexion de quelque chose qui manque. Un monde ne fait apparaître de manque que celui pour la suppression duquel il *pense* être armé.

Il fallait bien sûr que le spectacle ait sécrété une qualité d'abstraction suffisamment riche pour creuser la privation et pour que les hommes du manque en veuillent davantage. Nos idées sont dans toutes les têtes car après avoir surexcité notre soif d'abstraction riche, la marchandise la laisse sur sa faim. C'est pourquoi elle poursuit perpétuellement le projet de repousser ce qu'elle a de limité ; par essence, elle échappe à toute règle économique et en a pourtant le plus impérieux besoin ! Le monde de la marchandise est à la fois celui de la soif de richesse absolue et celui de la restriction économiquement imposée à un besoin illimité. Pour son équilibre durable, ce qu'a la marchandise de limité et de limitatif, ne doit se montrer qu'à la défaveur d'accidents de parcours et sur la base du seul accident, tandis que ce qui se voit ainsi limité, freiné, mesuré, évacué, ne peut s'exprimer qu'*en* particulier.

La richesse est bien plutôt ce qui est général ou n'est rien. Il faut assurer à la richesse sa plus large publicité, même et *surtout* si elle n'est rien. Pour l'heure, la célébrité des motifs faisant la clandestinité du manque, les prolétaires franchissent les limites propres à la marchandise sans connaître et faire reconnaître leur action hors d'une pensée économique qui leur vient *presque* naturelle-



**INSCRIPTION DANS LE QUARTIER DES DERVALLIERES  
A NANTES, EN FEVRIER 78.**

Cette formule, bombée par des Fossoyeurs lors de notre intervention dans ce quartier, a été utilisée depuis par d'autres révolutionnaires çà et là. Elle a toutefois le tort de faire des concessions à l'idéalisme subjectif. L'ambiguïté qu'entretient sa seconde partie essayait de **dissiper** la contradiction suivante : ce qui manque est bel et bien ce qui existe, par le moyen de l'argent, sous la forme de l'abstraction riche (« le véritable objet du manque ne nous est donné à **entrevoir** que par sa pseudo-suppression » : il faut tirer les conclusions de cette entrevue). Cette formule n'épuise pas l'abstraction, elle la chasse du pied. Ce qu'il s'agit d'attaquer, ce n'est pas le fait que les hommes pensent manquer d'argent, mais le fait, pratique et général, que ce manque **leur paraisse limité**.

ment à l'esprit. Le meilleur d'eux-mêmes, *le pire de tout ce qui existe*, reste inavouable et inavoué. Au mieux, ceux qui l'ont associé et le connaissent par là, se débattent dans la frayeur permanente d'avoir à rendre officiellement compte de leurs écarts, sur le terrain occupé par les idées ennemies.

Tout mouvement d'insatisfaction commun à des prolétaires se heurte, *s'il se généralise* et en se généralisant à des bornes qu'il lui faut outrepasser en y répondant *sur un ton nettement supérieur et arrogant*. N'en a pas les moyens qui veut. L'association a pour tâche de catalyser ces mouvements en précipitant les *échéances* qui en définiront la suite, ou la fin. Elle dispose pour cela de l'immense pouvoir de scandale que lui délivre le style général de vie de ses participants. Son action seule rallie ce qui jusqu'alors n'avait pu évoluer que sous une forme diversifiée.

Ce qui associe des prolétaires, c'est *la complète subordination* de tout intérêt particulier à une soif générale insatisfaite comme telle et où seulement l'inté-



rêt de chacun reçoit son humanité. *D'abord*, ils brisent le rapport privé à la nécessité de la pseudo-suppression. Ce qu'a de général cette nécessité ne se révèle, entre eux comme dans leur action sur le monde, que clandestinement, car c'est uniquement cela que ce monde tient clandestin. Seule leur association organisant la reprise collective, sous ses figures multiples et combinées, généralisant le refus de payer (au sens propre et figuré) profanant la limite de tous les prix et de tous les salaires, elle seule permet aux prolétaires de réaliser ce qui au fond rend l'argent nécessaire ; elle seule, en les mettant aux prises directes avec ce qui est essentiellement limité et restrictif dans l'argent leur permet de supprimer en pratique ce qui en impose la nécessité. Produire du public se ramène à l'action de rassembler les gens sur ça. Ce qui en Italie avait été cristallisé dans le mot d'ordre « salaire social » désormais ne pourra ressurgir qu'en termes plus excessifs.

Ceux-ci seront le véritable langage de l'insatisfaction répétée du besoin de richesse à travers sa pseudo-suppression, où s'est éduquée la surexcitation frénétique et par là l'indifférence latente à tout contenu des marchandises particulières. Par notre impuissance chronique, l'acte de pseudo-supprimer apparaît alors comme la condition du manque, et réciproquement. La contradiction entre l'idée et la chose s'aiguise au point où elle n'apparaît plus comme un attribut mais comme essence même de la marchandise. Le regard précédemment trompé par son propre fétichisme, est forcé de considérer qu'à la racine du spectacle de la publicité, on trouve son absence. Ce qui détermine à la fois la privation et l'abstraction, l'un se produisant dans l'autre sous l'allure de son contraire, est dénudé : aujourd'hui, l'idée de la richesse et l'idée du manque sont visiblement une seule et même chose ! Ne tergiversons pas ! La théorie de la réalisation de la marchandise dit : deux hommes peuvent manger côte à côte du cassoulet William Saurin et l'apprécier (voire le déprécier, pour consommer la choucroute William Saurin). Mais dès lors que ces deux hommes se parlent, ne parlent plus de ce qu'il y a dans leurs assiettes *mais dans leurs appétits, leur tête*, il n'y a plus de doute : William saurin disparaît en tant que concept mongolien ! Il appartient aux prolétaires de réaliser la marchandise, ce qui lui sera mortel. La forme marchande se montre alors, bien involontairement, comme la forme du mouvement de privation et d'abstraction, et maintenant que des hommes l'ont réalisé, sa suppression s'impose. Alors s'achèvera la phénoménologie de l'absence de publicité. La réalisation de la marchandise aura lié les prolétaires à l'idée de sa suppression.

L'idée de la suppression de la marchandise, l'idée que la suppression du besoin qu'elle a attisé passe par celle de son monde, ne surgit qu'en fin des processus d'insatisfaction et de réalisation de la marchandise. Elle constitue le nerf de tout effort publicitaire. Elle ne viendra pas aux gens autrement que par l'échange public sur ce qui leur manque, là où nous éprouvons toute l'étendue de l'absence. Toute l'histoire de la praxis révolutionnaire se ramène à l'histoire de luttes menées à partir de cette permanente épreuve, et leur fond révolutionnaire provient de ce qu'elles émergent d'une insatisfaction dont toute la lie a été bue en connaissance de cause.





## ANNEXE DOCUMENTAIRE AU N° 2

Ceux qui auront su lire ce n° 2 comme il lui convient situeront ces documents, plus spécialement expressifs de chaque stade déterminé de notre devenir. Cette annexe obéit au besoin de montrer les pensées qui furent les plus proches, à chaque moment décisif, de saisir les contradictions s'y agitant. Cette proximité n'implique aucunement que l'essentiel en soit compris, et résolu. Elle peut aussi l'impliquer.

On trouvera d'abord quelques extraits de déclarations internes échelonnées de l'automne 76 à la mi-77, et où se lisent les tendances qui essayèrent de faire face à la crise du printemps 77 : celles qui s'enracinèrent *dans* ses limites, et celles qui cherchèrent d'abord timidement, à les dépasser en comprenant cette crise dans l'essentiel. Leur succession et leur opposition indiquent le mouvement qui s'est chargé de les produire et qui aboutit aux pièces finales de 78 et 79. Celles-ci permettront de *voir* ce qui avait fait en substance la limite pratique, théorique et stratégique des moments antérieurs ; et notamment le fait que les idées développées par la suite (dans les interventions publiques qui les ont catalysées, et dans le n° 2) y aient fait alors défaut, existant seulement comme vagues intuitions. On trouvera aussi quelques pièces illustrant la progression globale de l'époque et donc aussi bien notre propre mouvement *dans* celle-ci.

L'aperçu que donnent ces documents est bien sûr relatif : nous en avons pris *les plus évidents*, et par ailleurs nombre de débats oraux non retranscrits par écrit furent déterminants dans notre progression.

« Ce qui est nécessaire ici n'est pas tant de tenir un discours critique sur cette rencontre, que de produire un débat d'orientation. La rencontre n'est rien d'autre qu'une forme momentanée et passagère qui a pour but d'élaborer ensemble des pratiques utilisables sur le front de la Sociale. Discourir sur les insuffisances subjectives de cette rencontre, comme certains ont tenté de le faire, reviendrait à la poser comme totalité immédiatement saisissable, alors que ce qui nous importe est de révéler le lien de notre pratique à son objet social à conquérir. Les divers vaneigemismes subjectivés qui se lamentent au mur de leur impuissance ne font que regretter archaïquement ceci : après les années de bavardage, le mouvement révolutionnaire est parti de rien pour arriver enfin à sa propre misère, à la publicité de sa misère (...).

Je pense qu'il serait bon que nous nous quittions munis de quelque plan général basé sur le développement de certains points abordés çà et là. La part objectivement expérimentale de notre action devra se voir confirmée dans une intensification de notre pouvoir offensif, ou être ruinée sans merci comme nouvelle mystification contestationniste (...).

Les rapports entre personnes en tant qu'ils sont simultanément le produit aliéné et un rapport social au monde ne sont pas « inter-individuels ». On peut à la limite dire que la relation de l'être individuel à l'autre n'est que son rapport particulier à la vie sociale, comme moment du tout.

La question restant de produire l'exercice organisationnel de notre savoir pratique élaboré, il nous faut comprendre en quoi et comment notre façon d'aborder les problèmes les plus élémentaires de l'association pratique va pouvoir s'étendre aux dimensions du rapport organisé que le prolétariat moderne va entretenir au monde. La praxis dans laquelle nous précisons la stratégie de la guerre sociale contient en condensé l'ensemble de l'enjeu de l'époque : et c'est aussi en cela que s'y reproduisent les pires niaiseries que cette époque, parmi quelques-uns de ses mauvais produits, fonde constamment. »

*(Y. Delhoysie aux participants, le 9 novembre 76)*

« La rencontre de stratégie n'est pas un simple échange formalisé et juxtaposé de médiations que se donne tout un chacun. Car cela reviendrait à une sorte de « jamboree » de radicaux échangeant aimablement leurs propres travaux théoriques. La rencontre de stratégie doit être saisie comme la mise en jeu des aspects contradictoires de la praxis de chacun et conséquemment de tous dans leur inter-relation, comme le moment de leur résolution posé en questionnement commun. Ainsi elle est la tentative de mise en situation de ce questionnement commun et son expérimentation au-delà même de ce que nous pouvions nous fixer comme objectivation possible. Une telle participation de chacun ne peut être comprise que comme le cheminement entre les divers aspects particuliers de la critique de la vie quotidienne qui s'expérimente identiquement mais différemment.

Conséquemment il n'existe pas de *degrés* de l'usage (ce qui reviendrait à un élitisme de la rencontre) mais un mouvement d'échange inégal et combiné des diverses pratiques qui se publicitent, qui publicitent leurs obstacles et la recherche de leur suppression.

Là où l'on voit que le « révolutionnaire » comme l'Homme du quotidien est bien cloué à ce monde, c'est que fondamentalement à tous les niveaux de son existence il ne sait pas *orienter* son activité. Sur les choix les plus modestes comme sur les projets les plus élaborés, c'est chaque fois la même mésintelligence méthodologique qui leur interdit concrètement de goûter une pratique de progrès réel.

Tant et si bien que lorsque le quotidien est révolutionnaire, le « révolutionnaire est quotidienniste (...). »

*(P.L. Baranquilla, C. Goldato et A. Karoll le 13 novembre 76)*

## INTRODUCTION A LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE DU SLIP OU : DIX THÈSES PROVISOIRES SUR LA PUBLICITÉ DU DÉSIR

Ces dix thèses écrites par Paco-Luis avec la participation de Chico sont une première contribution vers une science du désir inséparable évidemment de la science de la publicité. Ce n'est pas plus à nous que revient le mérite ou la faiblesse de ces dix thèses, qu'à l'époque qui les a produites et à un moment de cette époque : « la rencontre de Nice » où



cruellement se fit sentir une grande absence, la plus grande et la plus laide de toutes les absences : l'absence de *stratégie dans la publicité*. Parce que l'absence de stratégie dans la publicité, est la publicité, comme apparence de ce qui existe, qui ne trouve pas les *moyens* de son existence.

Les auteurs sont pour leur part fort insatisfaits du présent texte. Et c'est là leur première jeunesse et leur première sagesse. Quand la jeunesse est sage\* c'est une très grande chose et notre époque commence à frémir. Car la fougue et l'intrépidité alliées à la maturité et l'expérience forment une arme puissante. Et ainsi la publicité de nos armes ici exprimée est bel et bien les armes de la publicité.

\* Quand nous parlons de sagesse, nous ne parlons pas de sage comme une image. Mais la sagesse au sens de Sitting-Bull. La sagesse est l'Esprit qui supprime davantage toujours plus vite de travail.

(...) 3. Dans le monde réellement inversé, le « désir » n'existe que comme absence de désir, et à la fois comme désir qui ne se réalise pas, qui ne se supprime pas. A mesure que le prolétarisé se rapproche de l'image que le dominant lui a inculquée de son désir il s'en éloigne, car, plus il lui semble s'en approcher et plus cette pseudo-approche crée de nouveaux désirs spectaculaires marchands qui l'en éloignent davantage. Le désir qui ne se supprime pas s'accumule (au sens de capital !), devient fantasme, désir fantasmagorique qui s'éloigne de toute possibilité concrète de satisfaction, et qui s'autonomise en tant que désir sans suppression. Autonomisation de l'apparence, qui ne trouve ni l'intelligence ni les moyens de sa suppression : qui devient apparence autonomisée, spectacle. Ainsi le mouvement de réification du désir est le mouvement de son accumulation. Là où tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

4. L'accumulation du désir se présente sous la forme éminemment matérielle du désir accumulé, du fantasme. Lequel désir accumulé, dans le mouvement de son autonomisation est ce particulier-totalitaire qui concentre la tension bornée entre sa suppression et l'absence d'une telle suppression. Il est ainsi parcellaire. Le mouvement spectaculaire d'autonomisation du désir est inséparable de celui de sa parcellarisation. Une telle parcellarisation se comprend en fait comme le morcellement du désir – comme totalité –, son appauvrissement, sa spécialisation – la manie –, la perte du goût : la perte de la mémoire de la suppression du désir. Un tel morcellement, une telle spécialisation du désir crée de même les conditions favorables au *non-désir généralisé*. Non pas qu'il faille saisir le non-désir comme absence de désir, mais maintenant comme l'inexistence généralisée de tout désir, en tant que publicité du désir, du désir qui se publicite de la production et de l'échange du désir généralisés, de l'humanité du désir, du désir de l'humanité, de l'humain. Conséquemment on ne peut comprendre le non-désir que selon la publicité – sa théorie – et l'absence de publicité, ce monde. Le non-désir existe réellement et humainement, en tant que désir qui n'existe pas, en tant que différence dans l'identité du désir, c'est-à-dire comme inexistence d'un désir qui existe, mais indissociablement et unitairement, par rapport à un désir différent, à la différence du désir. Ainsi on ne peut parler en soi de non-désir. Le non-désir n'est compréhensible qu'en regard du désir, et donc de sa publicité.

7. Le mensonge public que livre le désir réifié n'est en fait pas *seulement* lisible dans ce qu'il est, comme désir supprimé (au sens de Dachau). Nous dirons même mieux : une telle lecture critique qui s'en tiendrait à la forme uniquement mensongère d'un tel désir serait uniquement du matérialisme positiviste, un petit vrai qui serait un moment du grand faux. Elle serait condamnée dans son analyse mécaniste à ne rien comprendre de l'histoire, à ne voir dans le désir misérable que le désir misérable... Fichtre. A se demander si la forme d'un échange de désir entre des personnes est historique, si sa suppression est subversive : une telle critique est quotidienniste ; elle prend un moment du quotidien, le détache de la totalité dialectique de ce quotidien, des forces du positif dominant et du parti de la négation historique qui s'opposent, y applique consciencieusement quelques données générales issues de l'ouvrage de Duchnoc : « De la science du Négatif », œuvre en éprouvette et retourne au quotidien dont elle avait failli surgir.

Nous n'avons à condamner aucun désir réifié, aucun fantasme, aucune manie : Nous ne pouvons plus ignorer *maintenant* comment peut surgir son négatif et la *conscience* du négatif. Le négatif est dans sa réalisation, dans sa suppression. Le *puritanisme révolutionnariste* ne peut créer que de nouvelles générations d'hommes à la carapace plus solide (des travailleurs modernes d'un Pétrograd moderne). Réalisons le désir marchand,



supprimons-le ! Réalisons la marchandise, supprimons-la ! A l'heure où toutes les marchandises pratiquent la révolution, le fantasme de la révolution commence à entrer dans toutes les têtes. Il ne manque plus aux hommes que son idée pour la réaliser. Notre époque est profondément révolutionnaire et cela va commencer à se savoir. La marchandise a introduit les bouleversements parcellaires qui ne peuvent que produire le bouleversement généralisé. Voilà la science de la Logique. Dansons la Hégégnole, vive le son du canon !

8. (...) Contradictoirement le désir qui ne se supprime pas ou se supprime au sens Dachau dans le monde du spectacle est public : il est désir misérable de la publicité et publicité du désir misérable. Mais sa suppression, sa réalisation nécessaire est le moment négatif qui peut seul révéler la misère du désir, son autonomisation, sa séparation de l'ensemble. Et si la publicité du désir est inséparable de l'idée de sa suppression, c'est la recherche de la réalisation de l'idée de sa suppression qui est exigée. »

*(P-L Baranquilla, C. Goldato, fin novembre 1976)*

« Il me paraît intéressant, vu l'intelligence produite de l'époque que soit recherchée la forme dans laquelle pourrait être précisé un débat, entre prolétaires interlocuteurs d'autres prolétaires. De lancer en quelque sorte un « ordre du jour » ou plus précisément qu'un débat s'ouvre ; l'objet serait justement l'élaboration d'un bavardage déterminant l'« ordre du jour »... C'est-à-dire, quelles sont les tâches centrales actuelles que les prolétaires, interloqué/interloquant de partout se reconnaissent comme nécessité pour la détermination organique de leur devenir.

Je ne perds pas de vue que ce débat est déjà réellement entamé ; mais je vois aussi la possibilité dans le moment présent, de tenter de porter ce débat à un seuil qualitatif supérieur. Notamment en tentant de poser ad hominem mulierem ce questionnement, c'est-à-dire à tous ceux que leur expression publique désigne comme interlocuteurs, qui se désignent eux-mêmes de par l'expression praxiste de leur intelligence de l'époque.

Et ainsi de déterminer quelles sont les tâches qui puissent retenir l'intérêt commun des prolétaires pour la négation organique de leurs conditions.

En se basant notamment sur la revue comme expression de notre réflexion pratique actuelle, cette proposition ad hominem (je pense notamment aux Américains, aux divers Parisiens, aux Italiens, et à quelques autres d'ici et de là), aurait l'avantage d'allier ses buts à ses moyens, à la fois de tenter de coordonner la réflexion des prolétaires sur les options stratégiques à déterminer, en faisant en quelque sorte d'essayer de concentrer les forces actuellement inorganiques dans l'ensemble ; et à la fois comme questionnement de montrer quels peuvent être nos interlocuteurs ou non, et si l'époque par notre (procès) intermédiaire est à même de produire les nouveaux *préliminaires* à une stratégie organique de la négation du proétariat.

L'enjeu à mon sens serait de chercher à ce que se bavarde les méthodes pratiques spécifiques à chacun et que se recherche la communauté qui pourrait s'en dégager.

Pour un tel jeu, il pourrait être amusant de l'envoyer à chacun en même temps, en disant à qui nous l'avons envoyé. »

*(G.F. Djilor, fin octobre 1976)*

« (...) A l'évidence une séparation est reproduite entre le moment du bavardage de notre praxis et le moment où certains aspects (notamment libidinaux) de ces rapports seraient censés être assumés révolutionnairement. Or justement ils ne le sont pas puisqu'ils se réalisent dans une forme qui n'est pas produite du moment général de la complicité dans les bavardages.

Les ébats succèdent aux débats, et ceux qui avaient été les complices producteurs des débats se séparaient dans les ébats. Là l'ignorance de notre propre moment est l'expression de l'absence du bavardage, des séparations que nous assumons collectivement dans ce bavardage lui-même. Ici commence à se préciser un besoin, le mien, et je sais que l'échange (ou non) de ce besoin est ce qui va contribuer à déterminer le devenir de mes relations productrices d'humanité. J'ai besoin de savoir pourquoi, de comprendre pourquoi la complicité tendancielle à produire des rapports humains et à supprimer l'absence dans ces relations, se supprime comme humanité et se réalise comme absence, comme séparation dans la production de certains aspects de notre praxis. Vous tous comment est-ce que vous pouvez supporter une telle douleur, ou ne pas la sentir ? »

*(G.F. Djilor, début novembre 76)*



« Je précise au passage que le principal intérêt que je prends dans mon rapport au monde est la réalisation/suppression de mes affects, puisqu'y sont contenus tous les possibles de ma sensibilité. »

(G.F. Djilor, début décembre 76. Sans commentaires)

« (...) L'impuissance de l'organisation se lit, comme sa fin, là où elle n'est plus en mesure d'assurer les moindres tâches qu'elle s'était fixée. La fin de l'IS fut l'impuissance de l'IS de passer à un stade ultérieur de sa pratique. Le grand et unique mérite de la tendance du 11 novembre 70 est d'avoir compris au moins ceci, et d'aborder l'IS avant qu'elle ne devienne un racket. Et tout au moins reconnaissons dans cette ultime cohérence, ce que peu d'organisations révolutionnaires auparavant (la 1<sup>re</sup> Internationale) ou après – c'est-à-dire depuis – n'ont pas su faire. Conséquemment ce que ces organisations elles-mêmes n'ont pas su faire comme critique de leurs échec et erreurs, il convient – et ce ne peut être autrement – aux expressions les plus cohérentes qui se déploient par la suite de commencer leur tâche *là précisément*. L'alpha de leur possible historique est suspendu à cette primordiale nécessité.

Jusqu'à maintenant et jusqu'à preuve du contraire, les organisations ou les associations les plus cohérentes ont toujours été celles qui avaient su régler leur compte avec le passé. Qu'on se le dise.

(...) Nous ne partions et ne devons *jamais partir plus bas* que les exigences concrètes du moment que nous nous sommes reconnus à nous-mêmes. Pas d'égalité par le bas, ou même par le haut, pas d'égalité du tout. Que chacun prenne son existence en main comme il le veut et le peut. Que les autres prennent l'histoire en marche (nous sommes tous passés par là d'ailleurs), ou bien périssent par nos *propres* armes. Mais surtout faisons en sorte de ne rien laisser, comme débris, en route (...). Ceux qui nous approcheront seront maudits (au sens de Maldoror) : amis ou ennemis. Je sais qu'il y a de quoi effrayer certains et certaines...

Donc, j'en arrive aux quelques vecteurs généraux de notre critique actuelle de l'époque. Je vois en gros trois grands axes auxquels seront ramifiés des tas, des infinis d'autres. Selon, en toute évidence, le degré de notre perspicacité pratique et de sa réussite.

1) La critique de la société du situationnisme. En un mot comment le con de base (le prolétarisé) est soumis aux formes nouvelles de domination et de contrôle. Comment la marchandise crée-t-elle des situations, comment y parvient-elle et à quel prix, à quelle soumission. Comment de telles situations étendent les formes de contrôles flico-bureaucratiques de la marchandise. Quel est le portrait robot du spécialiste moderne, etc.

2) Comment le négatif surgit et peut surgir de cette société du situationnisme. Comment de la situation marchande peut sortir la situation qui peut rendre impossible tout retour en arrière. Comment nous particulièrement pouvons-nous y œuvrer négativement (là il y aurait trop à dire et je préfère en rester provisoirement à ce court vecteur).

3) Comment et à partir de quoi dans ce mouvement du négatif viennent se réintroduire les formes préhistoriques modernes. Comment le mouvement révolutionnaire à la faveur d'un prochain assaut peut-il déléguer son pouvoir à la Radical-Médiocratie. Comment allons-nous pouvoir porter un coup décisif et mortel aux organisations (rackets) politiques d'avant-garde. Comment, conséquemment, chez nous, serons-nous à même de visibiliser ces tares que nous reproduisons sans cesse, et qui nous interdisent toute progression de notre projet. Où est passé le furet dans nos rangs. »

(Paco-Luis Baranquilla le 28 novembre 76)

« (...) Les révolutionnaires oublient trop quètement ceci : NOUS SOMMES DÉJÀ ENTRÉS DANS UNE SITUATION DE GUERRE OUVERTE, AVEC TOUTES LES ÉVENTUALITÉS D'ANÉANTISSEMENT DE NOTRE FORCE QUE CELA IMPLIQUE CONTRADICTOIREMENT. *L'improvisation* dans l'action laisse trop facilement le champ libre à l'ennemi en faisant beau jeu à la part positive du dominant là où il s'agirait de faire en sorte qu'elle ne puisse plus jouer comme avant, comme maintenant.

(...) Il nous faut apprendre à tuer *froidement* ce qui nous tue. Mettre fin à la pratique pavlovienne du pur ressenti subjectif aliéné qui guide trop l'objectivation de notre refus, en y reconduisant un contenu-forme caractériel non saisi comme tel. Il faut au moins, dans l'activité du négatif immédiat, donner envie d'en faire autant : OSEZ, CE MOT RENFERME TOUTE LA TACTIQUE DE CETTE HEURE. Si nous sommes des barbares, nous devons être des barbares plus intelligents. Souvenons-nous le sort sinistre qui clôtura l'aventure des hordes de Vandales et de Huns, dans un passé lointain...



La résolution la plus élémentaire du manque d'intelligence tactique va au minimum se décider dans l'application de ce qui suit :

- Un peu plus de suite dans les projets, même dans les plus bénins.
- Un peu plus de repérage du territoire de l'ennemi (ce qui renvoie à cette idée de cartographie des tares particulières des villes françaises dont nous parlions dernièrement).
- Poser toujours avant chaque action, chaque geste, afin de s'assurer d'en dominer les issues multiples, les conditions et les buts qui y sont assignés sans équivoque, et refuser toute participation individuelle qui se situerait en deçà. Ceci vaut pour tout ce que nous faisons. De là les moyens peuvent être saisis un peu mieux.

Plus généralement en finir avec la non-élaboration, avec les actions non comprises dans leur totalité sitôt qu'elles requièrent un peu plus d'énergie et de risques que d'autres. **NE PLUS SÉPARER L'ORGANISATION DE L'ACTION**, cela implique déjà de savoir au moins organiser et réussir nos actes les plus simples, les plus primaires.

Ces quelques considérations hâtives mais essentiellement justes de tactique élémentaire ont été faites par suite d'une discussion par A. et Y. Elles appellent bien sûr à leur développements dans les débats implicitement réclamés... »

(Y. Delhoyse et A. Despoing le 29 novembre 76)

« Il est à la fois significatif et grotesque qu'il ait fallu attendre la manifestation – pourtant ô combien dérisoire par rapport à l'enjeu qu'elle ne connaît pas ou qu'elle feint, bureaucratisation étroitement locale aidant, de ne pas connaître – d'une forme particulièrement visible du pouvoir pour qu'on commence à se poser les problèmes de la sécu.

Plus grave à mes yeux est le fait que devant cette urgence (relative, je tiens à le préciser afin de ne pas me voir taxé de catastrophisme irrationnel) continuent à se poser pour et dans les rencontres quantité de problèmes dérisoires qui prétendent à signifier le contenu même de la nécessité historique des relations.

Quand je parle d'urgence, j'entends non pas qu'il faudrait au nom d'une vague panique irrationnelle disproportionnée à son objet, prendre des mesures militaires aussi débilement immédiatistes que ce que qui les a nécessitées, mais bien qu'à travers les récents événements se trouve posée clairement et pour une fois (à ne pas rater) *concrètement* la question *concrète* de l'association, de ses méthodes et de ses buts.

Je me suis connu assez de coupable complaisance envers le dilettantisme critique (pro-situ) pour pouvoir affirmer ne plus pouvoir faire autrement (quoi qu'il m'en coûte) que de foutre ma main sur la gueule de quiconque osera encore poser le problème de la misère et de sa publicité ailleurs que sur le seul terrain où elle mérite qu'on la pose : i.e le rapport de chacun et de tous aux conséquences de sa pratique (...).

Si quelques salariés fonctionnaires d'Etat de la reconduction aveugle du statu quo sont visiblement assez cons pour ne pas envisager l'enjeu réel de notre action, ce n'est en aucune manière une raison suffisante pour leur donner des armes en feignant d'ignorer – parce que ça arrange momentanément le fonctionnement reconduit des petites envies réifiées – que l'intelligence du pouvoir est directement proportionnelle à la nôtre. Quand je dis la nôtre, ce n'est bien évidemment pas celle qui (ne) s'est (pas) manifestée récemment, c'est bien plutôt celle que nous devrions enrichir en fonction de ce que l'époque a produit de meilleur (...). Si les flics nous contraignent à être plus rigoureux sur la question de l'association, n'oublions pas que nous aussi (les prolétaires là et quand ils existent comme tels, c.a.d. pour se supprimer) obligeons le pouvoir à nous « comprendre » de mieux en mieux.

Il doit être bien clair que leur tactique répressive est à *long terme* et que les mesures immédiates à prendre ne dispensent pas d'une réflexion urgente sur les conditions de sécu. de notre activité dans les mois à venir.

C'est pour cette seule et unique raison qu'il est de la plus totale inconséquence, de la plus sinistre inconscience, du plus crétin délire amateuriste de continuer à considérer la rencontre comme la mise en commun de subjectivités sous-historiques et de petites satisfactions relationnelles.

(...) Il va certainement paraître mesquin, petit, tout ce qu'on voudra, à certains esprits dégagés des contingences bassement prosaïques de la poursuite des relations de poser crûment ladite question que nous allons de ce pas le faire. L'organisation, ce n'est pas l'internationale machin, bittologique ou rencontriste – l'organisation, c'est, n'en déplaise aux idéologues dans le savoir – aussi un certain savoir-faire (à inaugurer pour certains, à développer pour d'autres) sur des questions aussi connes que le fric, la sécu., la bouffe...

Qu'on ne m'accuse pas à ce propos de développer une vision quotidienniste de l'association.



Ici, en l'occurrence, c'est bien le refus de considérer les problèmes concrets minimum qui conduit à une appréhension désincarnée (aux limites de la métaphysique) du mouvement même des rencontres, de la saisie réelle des projets (c'est pas un hasard s'ils se saisissent si mal !).

S'il faut être trivial, je serai trivial. A force de ne pas vouloir aborder à chaque fois qu'ils se posent les problèmes précis de notre survie, à force d'occulter, par prétendue cohérence, le poids qu'elle assène dans le mouvement qu'on essaie de mener, les illusions, l'esthétisme, le romantisme et surtout la complaisance qu'elle reconduit, on en arrive à être aussi con et aussi soumis que n'importe quel hippie qui crève-la-misère, mais s'en console en éjaculant sans débander son idéologie résignée.

Merde ! Même si je ne suis pas sûr de bien me faire comprendre sur ces quelques points, je suis persuadé au moins que maintenant la façon dont va se jouer l'association interdira les fuites trop bien connues et trop fréquemment rejetées ces derniers temps dans une espèce de pratique désincarnée de la relationnisme là où, bordel de merde, se posent quand même quelques questions décisives. Pas seulement dans les implications répressives (sans doute assez bénignes) qu'elles laissent prévoir, mais dans la façon dont nous reviennent enfin dans la gueule (il était temps, et c'est pas fini si l'on en croit les récentes manifestations des individus) nos inconséquences passées (pourtant à plusieurs reprises critiquées, mais jamais discutées pour ce qui était des suites à leur donner). Et dans le même temps dans la façon dont enfin les divers tchatchs séparés sur la pratique se retrouvent tout à coup, sans l'avoir voulu, brutalement recentrés sur leur matérialité essentielle, le danger que nous faisons, ferons ou non courir au pouvoir ou plus particulièrement le degré réel de notre prolétarianisation qui commence à ne plus pouvoir se déguiser en concept, bref, la question réelle de l'association débarrassée de ses contenus-formes scolastiques.

Je dirai au passage ma rage, mon dépit concernant ma venue à N. le 12 au soir. La question centrale, urgente était bien :

1) Quelles mesures techniques sont dès maintenant à envisager concernant les alibis divers. Les P.Q. les piaules, la visibilité des contacts, les déplacements, le mode de vie...etc.

2) Quel savoir on retire de tout ça ? pour en faire quoi ? Des possibles apparaissent déjà. Comment transformer cet incident regrettable en jeu destructeur ?

3) Comment organiser la riposte nécessaire ? A quelles conditions, sous quelles formes, à quelles fins ? Projet notamment d'une pub. extensive et nationale du rôle des négriers. Strasbourg des syndicats. Scandale-écrasement impitoyable de la vermine contre-prolétaire. L'Etat syndical.

(...) Il s'est quand même passé assez de choses ces derniers temps pour qu'on ait au moins envie d'en comprendre le sens et les conséquences ou alors on est vraiment des rigolos. Question du style : « De quoi on devait parler déjà ? » (Gaby) ou encore : « la rencontre prend forme parce que des gens commencent à baiser ensemble... » (Pierre). Je regrette, mais je ne suis pas venu à Nantes pour prendre note de ce résultat, ça peut se faire par télégramme.

(...) Rage quand j'apprends que ça va quand même mieux parce qu'on a réussi à communiquer plus étroitement dans un pieu alors que *tout* reste à faire et à dire sur la stratégie de l'heure – j'ai envie de chausser mes bottes et de dériver, pas au sens situationniste justement, sur quelque lointaine banquise.

Il est des moments où la dérision (la dérision n'est pas l'humour, personne parmi nous ne sait pratiquer l'humour, décapant, corrosif) au lieu d'introduire la distance quelquefois nécessaire par rapport à un contenu trop positivement pesant, « joue » seulement sur ce positif comme pseudo-critique pour préserver son impuissance ou son non-désir de prendre la situation par les cornes.

(...) Il est – et à plus forte raison sera – d'ores et déjà insupportable que d'aucuns se permettent de *parler* de la misère sans se référer explicitement à ce minimum maintenant visible des conditions, ici produites, de la réalité du conflit ouvert avec le monde dominant. De même que nul d'entre nous n'a choisi d'être un prolétaire, nul ne peut proclamer cette misère comme on porte une banderole dans une manif de la CGT. Des faits précis sont dès maintenant à considérer avec le minimum de sérieux. Que déjà cela n'ait pas été possible alors que l'intention en était ouvertement manifestée (notamment, mais pas seulement par moi) est gravement significatif de tout ce qu'on ne saurait pas faire et décider dans des moments de rupture sociale plus importants. Pro-situationnisme pas mort !

Il serait trop facile à partir de ces quelques lignes hâtivement griffonnées de se défendre comme l'ont fait jusqu'à maintenant tous les guignols qui n'avaient pour ultime intérêt que de préserver leur pitoyable petit rôle radical en disant que je ne suis pas fondé à faire ces



critiques sous prétexte que moi-même n'ai rien fait pour qu'il en soit autrement.

A cela je ne veux répondre que ceci :

– L'intérêt évident que je peux avoir à ce que ces questions soient discutées est à la mesure exacte du sérieux qu'il convient de mettre enfin dans notre critique si on ne veut pas plonger à la moindre alerte.

– On s'est beaucoup trop lamenté jusqu'à maintenant sur les « erreurs du passé » à seule fin de les reproduire en toute bonne (mauvaise c'est pareil) conscience et il est plus que temps d'user de la critique partout où elle doit nous aider à avancer. La complaisance persiste, l'absence de critique y participe.

Au risque de passer (c'est déjà fait) pour un pisse-froid, je tiens à réaffirmer que même si – on le souhaite tous – la guerre engendre ses moments ludiques, paradoxalement, il apparaît que pour certains ce ne peut plus être seulement un jeu...

Je m'aperçois que tout ceci manque d'ordre, mais ces notes procèdent au fil cahotique de la mémoire de quelques récentes « situations » et nécessiteraient bien sûr d'être plus synthétisées. Peu importe, elles se veulent d'abord base d'une discussion nécessaire et c'est pourquoi il faudra bien admettre qu'on continue.

(...) Il devient de plus en plus clair pour moi que si nous continuons à laisser passer certains comportements auto-(in)satisfaits sans les critiquer sur le moment, leur accumulation conduit la rencontre à une inefficacité que tout le monde va aller déplorant jusqu'à ne plus ressentir qu'un écrasant *découragement*, là où d'aucuns, dont moi, ont sacrément besoin d'y trouver des forces.

(...) C'est uniquement par rapport au caractère d'urgence de certaines décisions qui nous touchent de près et de façon assez nouvelle pour certains, que ces questions sont posées. Répétons pour ce qui nous concerne :

1) Les mesures techniques concernant l'organisation d'une pratique réellement dangereuse, présentement et surtout vis-à-vis de futures actions...

2) Le fait angoissant pour beaucoup qu'il va bien falloir s'organiser pour ne plus travailler et non plus seulement ne plus travailler pour s'organiser ; et quand je dis s'organiser, c'est précisément trouver les moyens sérieux de ne pas en être réduits à la complète misère, aux expédients au jour le jour qui nous mobilisent en vaine agitation au moins autant que la chasse préhistorique (risques compris) ou le salariat.

3) Faire savoir à tous les zélateurs réunis du pouvoir ce que les prolétaires peuvent penser de leur réel rôle historique dans le spectacle moderne. »

(A.Despoing le 13-12-76)

« C'est précisément à l'instant où nous voyons à peine mûrir le fruit de nos deux ans d'activités passées sous forme de résultat tangible, que surgissent derechef les pires obstacles, et non des moindres. Au point que c'est maintenant la condition vitale même de la poursuite de notre action qui se voit menacée. La difficulté se voit aussitôt aggravée par notre relative faiblesse à pouvoir envisager *synthétiquement* dans sa complexion d'ensemble, la situation présente et les issues qui y sont offertes. Simultanément l'alternative à laquelle nous sommes confrontés est aussi ce qui pouvait nous arriver de mieux, comme occasion de vérifier concrètement le seuil d'efficacité et de solidité des liens créés entre nous. Dans tous les sens du terme, ce sera donc une épreuve décisive, dont les résultats ne laisseront personne intact.

(...) Reconnaissons que nous avons fait la part belle à l'expression subjective, jusque dans ses ultimes explosions. Et sans cette part, rien réellement de notre unité critique n'eut pu voir le jour (je parle ici bien sûr de l'association spécifique des Fossoyeurs, mais aussi dans une certaine mesure de nos relations plus larges entamées depuis le moment décisif du B.). Mais ce qui a le plus cruellement manqué à la subjectivité de nos gestes a été son expression théorique, sa conscience unifiée. Je fais à partir de là centralement référence aux deux derniers mois et aux gens qui s'y sont mus communément. Nos faits et gestes individuels restent encore trop sévèrement sous-théorisés, sous-développés dans leur propre connaissance dialectique, pour que rien d'effectivement solide puisse émerger d'une association de prolétaires se situant *encore* dans ces limites. Simultanément, cette méconnaissance des *conditions subjectives* de notre praxis a trouvé sa contrepartie dans un rejet, chez certains, ces derniers temps, des aspects les plus démunis théoriquement de nos relations, sous le prétexte, d'ailleurs tout à fait justifié des nécessités tactiques de l'instant. Le texte de Despoing en était un exemple. En retour, ce rejet *provoqué* allait renforcer précisément les tendances subjectivistes de nos relations, qui ne trouvaient plus rien de mieux à faire qu'à



répéter les mêmes évidences éculées sur la fonction historique des liens inter-individuels. Je reviendrai plus loin sur cet aspect.

(...) D'une part les miséreux petits ressentis subjectifs aliénés s'imposent comme seul mode de la connaissance du vécu individuel – et qui en font décroître le côté proprement *expérimental*, historiquement créatif, au profit d'une vulgaire inconsistance de la satisfaction béatement immédiate – ; de l'autre, le complément de ce dilettantisme sur la praxis subjective va s'incarner dans une creuse prétention à consacrer inversement aux questions objectives l'intérêt qui n'est pas accordé aux premières ; et l'on assiste là immanquablement à une parodie de rigueur où la plate conviction politique se rengorge *d'autant que la misère réelle de son fondement subjectif n'est jamais prise en charge*.

(...) J'ai déjà dit plus haut que cette part subjectivement expérimentale de notre praxis est encore trop peu explorée dialectiquement. L'une des pierres angulaires autour de laquelle va se jouer la possibilité d'une réussite pour nous, sera notre capacité à envisager les conditions subjectives dans lesquelles baigne notre communauté pratique, de façon matérialiste. Il nous faudra savoir jouer avec le manque subjectif, opérer tactiquement pour le résoudre provisoirement afin qu'il ne grève des tentatives plus élaborées par sa permanence. La question n'est pas, comme pourraient le croire quelques vaneigemistes, d'harmoniser les passions, mais plutôt d'en harmoniser *négativement* les manques. De telle sorte que nous mettions à profit médiatement les manques à vivre accumulés à tout égard, dans un investissement plus calculé. Détourner les pulsions immédiates de nos subjectivités aliénées vers des objets autres. D'une manière générale, l'expression du manque doit pouvoir centralement s'en prendre à ce qui la produit, et éviter de se disperser connement ; retourner sur l'ennemi les conditions de misère subjective qu'il nous forge.

(...) Si nous avons quelque prétention à en finir avec les modèles dominants de communauté (famille et ses séquelles marginales) cela implique pour le moins que nous sachions en finir avec la façon dont s'exprime conséquemment le manque découlant de tels archaïsmes, dans des formes de relation et de communication elles-mêmes aliénées. Je pense ici à la tournure que prennent souvent, parmi nous, les modalités particulières de la misère de relations entre individus particuliers, qui vont se traduire dans la mise en scène psychotique de simili-critiques ad hominem/mulierem.

(...) De même il nous faudra prendre garde à ce que l'expression violente de la contradiction sociale vécue intérieurement par l'individu, sache se mesurer tactiquement. Une certaine outrance (je dirai même une outrance certaine) dans l'explosion subjective brutale, dans le ressenti conflictuel aigu de la misère et du besoin d'en finir avec, sont toujours à favoriser comme traduction directe du refus plus global que nous vivons. Il est d'autant plus vrai que ce genre d'explosions de désespoir subjectif extrême ont le mérite d'être économique (au sens de Reich : déversoir de tension trop cumulée). Cependant il faut ici se méfier de ce genre d'économie (comme de toutes les autres, plus généralement !) en ce qu'il traduit de trop longtemps refoulé, évité, à l'intérieur de nos relations. Si bien que nous devons toujours considérer certains modes d'expressions subjectives comme *révélateurs* : si nous ne savons pas exploser méthodiquement, attendons-nous au pire. J'ai pour ma part – et ce depuis les premières fois où ceci s'est exprimé parmi nous – été toujours quelque peu sceptique quant à la valeur curatoire des formes violentes que revêtaient des discords inter-subjectifs.

(...) En cesser avec les approches inter-individuelles médiatisées par toutes sortes de ressentis et de désirs troubles sur leur objet réel, qui immobilisent le processus de la connaissance critique en vaines querelles affectives, en pseudo-critiques portées inconsequemment à tout allant.

(...) L'individu du quotidien ne sait pas construire son activité suivant des choix stratégiquement formés ; il ne sait pas s'y prendre pour s'emparer du pouvoir qui, pourtant, tous les jours lui est offert par les conditions mêmes de la production concentrée. Quand il arrive à s'emparer des matériaux que lui fournit désobligeamment sa propre aliénation, il ne sait pas en retirer un usage conséquent, et les gaspille. Il ne sait pas penser sa lutte à long terme : il lui faut beaucoup tout de suite, et va finalement se contenter de très peu, déjà heureux d'obtenir quelque chose.

(...) Il faut savoir ne pas être relié de trop près à la reproduction de la vie quotidienne par des intérêts immédiats solidement perpétués (au sens de Clairvaux) : financiers, affectifs, géographiques, etc. Nous devons pouvoir faire preuve d'une mobilité extrême, et éliminer au mieux tout ancrage aux conditions immédiates de la VQ (ce qui est là précisément une des formes médiates par lesquelles on se désaliène de cette VQ). Casser les références compulsives produites par notre place particulière dans les processus de la vie aliénée. Il est



évident que si, pour parler du cas précis des Fossoyeurs, nous n'avions pas su déjà réaliser en grande partie ce programme de dissolution, rien de ce qu'est devenue notre activité n'aurait jamais pu voir le jour ; ou en tout cas les potentialités en seraient restées au simple stade de prémisses, pourrissantes.

(...) Une répression, quelle qu'elle soit, renforce un refoulement, une impuissance. Et réciproquement. Chaque coup de poing pris dans la gueule doit maintenant trouver de notre parti son répondant. Chaque acte répressif subi, incompris et assumé passivement est une victoire de plus pour le pouvoir : généralement, pas tant dans ce que cet acte a brisé d'un aspect particulier de notre action, mais surtout dans ce qu'il a brisé de notre ardeur au travail du négatif, dans les traces que laisse le coup de poing. Chaque aspect aigu de la répression doit maintenant susciter une opération de contre-attaque, en mettant à profit la solidarité spontanée issue du moment, on parvient ainsi, dans des conditions où des complicités auparavant impossibles à envisager sont dès lors réalisables, *dans le coup*. Jamais personne ne nous obligera à être aussi tacticiens que le pouvoir étatique lui-même. Ce qu'il sait fort bien au demeurant, ceci expliquant le secret de notre *relative* impunité ces années précédentes.

Ce que renforce la répression objectivement, c'est l'aptitude du sujet à s'effondrer un peu plus encore dans la soumission écrasée à l'objectivité répressive, c'est son décontenancement devant le fruit de son action qui lui est renvoyé comme un retour de manivelle dans les tibias. On sait quel effet dévastateur joue dans les associations de prolétaires la panique ! A notre tour de jouer ce petit jeu-là en faisant résonner dans les oreilles ennemies leur propre musique ! »

(Y. Delhoysie le 3-1-77)

« Or là aussi nous nous apercevons qu'entre la production et l'échange théorique, il y a tout un terrain concédé à l'ennemi. C'est justement pour beaucoup que la production théorique est encore conçue comme un travail fastidieux ; qu'ils ne la conçoivent pas comme échange humain nécessaire, comme le moyen pour cet échange et l'échange même. Et ceci est visible à nombre de moments. Ainsi, par exemple, quand on voit la complexion d'un problème comme celui qui est posé actuellement, et que des gens viennent le traiter « les mains dans les poches » ; cela est fort suspect. Je veux bien d'une part que les gens disent comme certains, en voyant mes propositions écrites : « Enfin, du concret » ; mais qu'ils aient au moins la délicatesse de se dire eux-mêmes : « Enfin je vais faire du concret.. » Je veux bien, d'autre part, que certains pensent avoir une mémoire suffisante telle qu'elle leur permet de s'abstenir de préparer quelques notes pour un problème d'une telle complexion (celui qui est notre problème du moment) ; tellement... ces gens sont ordonnés et méthodiques dans leur mémoire des divers moments à articuler... Mais il se trouve, que c'est bien souvent les gens les plus démunis de toute mémoire – synthèse et articulation des divers moments du négatif historique – qui se pointent les mains dans les poches. Allons un peu de sérieux. La théorie c'est pas des suites de développements abstraits, mais ce qui tend pratiquement, le plus rationnellement à son objet. Aussi n'est-il pas étonnant de voir après quelques heures de discussion, des personnes fatiguées, lassées, et d'autres ayant encore la pêche : c'est pas une question de santé ; c'est tout **SIMPLEMENT QUE LA THÉORIE C'EST CE QUI SUPPRIME D'AVANTAGE TOUJOURS PLUS VITE DU TRAVAIL**. Mais pour supprimer du travail, il faut encore le réaliser... Les échanges sont laborieux... L'absence de pratique théorique y participe.

De même je voudrais insister sur certains points particuliers, toujours relatifs au sous-développement théorique. Il est certain que toute absence, tout silence doit être démasqué. La misère ne peut plus taire sa réalité publique. Dans nos rapports, croyons-nous les autres suffisamment idiots (... ou alors quelle conception de l'association) pour continuer à croire qu'ils sont dupes de notre misère ? Croit-on pouvoir publiciser (pratiquer la publicité) sans faire de façon *matérialiste* la reconnaissance de la misère de notre réalité ? La consistance de notre activité est fondée sur notre prolétarianisation et pas sur autre chose que l'idée de sa suppression. Les petites lamentations immédiates ne trouvent jamais leur résolution historique, parce que tout dans leur réfléchissement – leur propre regard abusé – les amène bien souvent à ne les considérer que comme « passagères » ; selon le vieil adage « Cela me passera avant que cela me reprenne ». Effectivement l'aliénation du sens subjectif n'est jamais perçue comme une structuration solide et ordonnée. Et ceci est visible du simple fait que les gens ne savent pas ordonner son négatif. C'est encore considérer le caractère à la légère... Les lamentations, les angoisses, les explosions, etc...



doivent être plus que des révélateurs, elles doivent être toujours des « signaux d'alarme ». Il faudra, sous peine de reproduction accélérée et exponentielle, les considérer comme manifestations qui ont leur forme médiate à trouver.

En conclusion je voudrais préciser quelques nécessités pratiques. Mais auparavant, et dans ce sens, je voudrais corriger, Yves, un point de la première page de ta lettre qui dit que nous avons « fait la part belle à l'expression subjective ». Je dirais plutôt que nous avons fait la part belle à *l'expérimentation subjective de notre aliénation subjective*, et évidemment collectivement, ce qui effectivement nous a permis d'améliorer notre pratique subversive, de la corriger ; car si uniquement nous avons pratiqué de « l'expression subjective » cela ferait longtemps que nos rapports seraient complètement décomposés. Mais de même sur cette expérimentation, nous avons encore beaucoup à faire. Mais la publicité n'a pas d'autre réalité que d'être notre arme centrale, notre existence. Les problèmes de sous-emploi, sous-développements théoriques ne trouvent leur résolution que dans la consistance même de la publicité : l'échange. Là où nous avons tout à découvrir, passe par une accentuation de *l'expérimentation collective* de la théorie. C'est je pense, tu t'en souviens, peut-être et certainement par rapport à beaucoup de gens, là, la plus grande réussite de notre association. Que ceux qui maintenant ne savent pas ce qu'est la *spécificité* de notre activité, commencent alors à se poser la question de savoir là où nous avons réussi et là où nous avons échoué : ils y trouveront ce que sont les Fossoyeurs. »

(P.L. Baranquilla, le 10 janvier 1977)

« Les tares qui concourent au développement sous-théorique de notre praxis, on en connaît quelques-unes, dans l'usage même de la *production* théorique !, encore faut-il savoir reconnaître les tendances idéologiques qu'elles révèlent, et les apprécier pour ce qu'elles sont réellement. Là où elles sont réellement.

Paco, tu t'es empressé à répondre à la demande d'Y. exigeant qu'il soit au pied de la lettre répondu à son texte. Et tu es tombé dans le panneau.

Je m'explique. Tu t'en es référé à l'exposé théorique de notre réalité, plus qu'à cette réalité même. Je veux dire que tu as manifesté ton accord sur l'exposé de la méthode, en la précisant sur des détails, en lui reprochant des insuffisances que tu énumères sans aborder (« il ne parle pas suffisamment de nombres de nos incapacités, faiblesses sur le terrain, le seul que nous ne pouvons que nous reconnaître, celui de la publicité »). Voilà ce qu'en d'autre temps d'aucun appelait « un accord théorique »...

L'exposé de la méthode est un moment, et seulement un moment, de l'investigation critique de notre réalité du moment, le danger était de la prendre comme la théorie (produit fini...) de tout le moment ; alors que notre réalité à tous commençait *tout juste* à se comprendre théoriquement. Cet accord s'est par la suite révélé suffisant.

(...) Quand Yves dit : « il nous faudra jouer avec le manque subjectif, opérer tactiquement pour le résoudre provisoirement afin qu'il ne grève des tentatives plus élaborées par sa permanence ». Ceci me paraît périmé aujourd'hui : n'est-ce pas le provisoirement qui s'est produit jusqu'ici par toutes sortes de fuites et qui nous acculent dans nos tentatives ? et en permanence.

... Nous n'avons pas su prendre les risques et ce sont eux qui nous ont pris malgré nous. Si nous commençons à parler de nos fuites, fugues... des formes que prennent l'expression de nos manques, peut-être pourrions-nous commencer réellement *l'expérimentation* subjective de ces manques\* et donc de leur négation ; l'harmonisation suppose la connaissance collective... le terrain reste à créer.

Je voudrais te faire part de quelques réflexions que je voudrais bien développer avec d'autres... ceci dans la recherche d'armes forgées ou se forgeant... collectivement. Tu parlais de terrain propice à l'incubation de la théorie sans misère. J'en vois un. Ceci m'est apparu le soir où nous avons mangé des bananes flambées... une image insupportable m'a été renvoyée par Alice et toi.

La misère en sécurité / ou de la confiance à la théorie sans misère et du rôle des femmes dans cette « complicité ».

La réduction, ou l'absence ou le pointillisme du bavardage entre nous actuellement est à rechercher en partie dans les formes que prennent les relations entre les hommes et les femmes (nous), et plus dans la fonction qu'assurent ces formes que dans les formes mêmes. Et du *terrain subjectif* (manques) qui reproduit cette fonction. Et ce lieu d'expérimentation ne peut plus rester individuel ou qu'inter-individuel. Aussi je commence.

Un des rôles réservés aux femmes jusqu'à maintenant a été de servir de réceptacle réceptif



de la confiance de la misère des hommes, qui eux, prennent les décisions. L'identification à cette misère leur a permis dans le même temps de faire l'économie d'une connaissance de leur misère propre et commune. Ceci est grossier mais je continue. Vu les conditions dans lesquelles je tape, la suite risque aussi d'être grossière et donc à reprendre : je veux envoyer cette lettre assez vite...

Cette misère « confiée », gardée secrètement comme trésor de l'intimité d'une part donne l'illusion d'une complicité réelle ; les femmes qui n'interviennent que pour acquiescer ce que produit leur mâle, le défendent parce qu'elles ont le privilège de la pseudo-connaissance de leur misère, de leur détresse cachée, évitent aux hommes de parler de leur misère propre, jusque dans la production théorique. Le terrain de la production de la théorie est censé être ainsi connu du simple fait qu'il a été confié. Et – *si ce rôle s'est accepté* – le tour est bouclé : pour la critique ad-hominem-mulierem, pour le bavardage collectif, pour la négation des manques... vous repasserez !

\* N-B : Ce que je dis est trop superficiel par rapport à la profondeur qu'ont atteint les lames... Il aurait fallu montrer en quoi et comment, l'insécurité pour les affects (liée aux risques de plus en plus pris ou subis), la détresse individuelle incommuniquée, avait pu chercher à se résoudre ».

(A. Doria le 13-2-77)

« Par exemple, il manque cruellement une re-lecture complète de Reich et une re-écriture tout aussi complète de son legs – il ne s'agit pas, bien sûr de re-écrire l'Analyse Caractérielle, mais d'en réinvestir les bases fondamentalement utilisables par nous dans le processus social présent. Ceci signifie ainsi un énorme travail de passage au crible des travaux de Reich et des conditions à l'aide desquelles il les a développés : ce qui n'est pas peu ! Et ce qui n'a pas encore été abordé ouvertement et franchement parmi nous.

... De plus, il semblerait que souvent certaines bases de la théorie du caractère conçue par Reich soient remises en question sans examen préalable sérieux de la chose : ce qui n'est la part de confusion, déjà grande, tournant autour de la question de l'analyse caractérielle.

(Et pour un autre manque :) la question du rapport entre la conscience et l'affection est restée peu abordée (sans parler des fausses problématiques néo-kantiennes entre la raison conceptuelle et la raison sensible : grave dilemme qui, l'air de rien, continue encore de dominer plus d'une tête – j'ai dit quelque part dans la revue quelque chose sur ce point de vue postulant une subjectivité s'objectivant sans pensée, et corrélativement à une pensée s'objectivant sans subjectivité –). A ce titre, le camarade De Jonghes pose une bonne question dans sa lettre récente lorsqu'il parle du manque d'expression sensible de la théorie (celui-ci renvoyant au manque d'expression théorique de la sensibilité).

... Il ne s'agit pas tant d'établir strictement la nature du lien intérieur entre les affects et la pensée, le sensible et le concept, que de savoir comment ce rapport s'exerce extérieurement, entre les individus prolétariés. Et quant à la question de l'affectivité, comme misère à la fois individuelle et collective, elle ne fut guère soulevée que dans les limites bornées d'un émotivisme subjectiviste (à la Gaby).

Le secret de la misère caractérielle des prolétaires est aussi bien celui de la misère de leur économie sexuelle, de leur économie sexuelle de la misère. C'est-à-dire du silence général recouvrant la misère des gens dans leurs rapports amoureux, ainsi que la façon dont ces rapports sont précisément suscités par tel aspect particulier de la misère individuelle générale. Les ancrages affectifs, les choix schizoïdes paralysant l'échange entre individus, les relations de complaisance ou d'agressivité mal réprimée ne trouvent pas leur origine ailleurs que dans la misère dont ils s'aménagent. Le couple est bel et bien comme forme tout autant que comme substance, un pur produit caractériel (qui en retour a le pouvoir d'engendrer certaines contingences caractérielles immanentes à son existence) : il permet de supporter l'isolement tout en l'aggravant.

(...) Mais il n'y a pas que cela qui favorise l'attrait « confidentiel » par rapport à la compagnie féminine. Il y a aussi tout ce poids énorme de la fatigue, du découragement, du vieillissement prématuré qui sont l'inévitable lot de tout révolutionnaire un peu entreprenant, et qui rendent d'autant plus difficilement supportable le manque de rapport humain aux femmes, qui nécessitent d'autant plus vivement *un peu* de réconfort, un peu de cette élémentaire satisfaction humaine qui nous est constamment refusée.

(...) Pour nous : les quelques succès que notre lutte nous amène, les quelques consolidations organisationnelles à l'aide desquelles nous pouvons arriver à déterminer autre chose que des



espérances désespérantes, les quelques complicités consistantes sur lesquelles on peut compter pour agir, penser, aimer, etc., tout ceci est vraiment d'un poids terriblement faible face à *leur* appareil ; et puis, surtout : nous n'avons pas le temps. Nous n'avons pas ce qui produit le temps, il n'est donc point étonnant que nous n'ayons pas ce qui produit ce dernier ! Les quelques moyens que nous nous sommes donnés pour parvenir à nos fins (ou plutôt, à nos débuts !) sont bien légers (quand en plus nous nous en servons d'une façon inconséquente, dilettante, rationalisante, etc.) ; chaque camarade épuisé, éliminé, perdu, anéanti, est autant une grave défaite pour nous tous. (...) »

(Y. Delhoysie le 1-3-77)

« Nous sommes de bien piètres stratèges ! et lorsque je le dis aujourd'hui, je souris en pensant : « Comment Napoléon aurait-il pu gagner à Austerlitz sans cartes d'état-major ? » (...) D'autre part dans son texte Yves abordait le problème de « l'harmonisation négative du manque ». Là aussi, avec ce grave défaut de ne pas parler des *conditions* dans lesquelles celle-ci aurait trouvé un terrain concret de pratique. Le seul remède proposé est soit « en cesser avec les approches inter-individuelles médiatisées par toutes sortes de ressentis troubles sur leur objet », pour s'apercevoir un peu plus loin que ceci est inévitable, c'est évident, et pour déboucher alors sur la potion magique : la distance sur le contenu. Avant de parler de cette notion, il eût fallu parler du comment aurait pu se dégager un terrain d'expérimentation favorisant la distance sur le contenu, et comment réciproquement celle-ci aurait enrichi celui-ci. Ceux qui l'ont lu ont pu y trouver certaines remarques pertinentes, mais que trop *dérisoires* en regard de la bombe à retardement qui séjournait dans nos rangs et qui souvent montrait quelques étincelles.

(...) Le problème est celui-ci : comment des prolétaires ayant une activité avec d'autres, comment ceux qui n'ont aucun pouvoir sur leur vie peuvent-ils en avoir sur celle des autres ? Etrange paradoxe ! Comment peuvent-ils détruire leurs proches, voire sournoisement les acculer au suicide (tout le monde n'est pas assez courageux pour effectuer de front la besogne) et autres méthodes ?

Les vains verbiages théoriciens sur quoi que ce soit sur la distance sur le contenu, s'avèrent pâles très pâles, dès lors que la réalité des rapports sous-tendue dans les propos ne recouvrent, et de très loin, celle-ci. Faut-il attendre que des camarades soient quinze pieds sous terre et en décomposition avancée, pour que les discours théoriques aient enfin accompli l'*Odyssée* qui les mènera à l'attaque de la pratique. *Je ne me sens pas une âme d'Ulysse.*

Ne plaisantons pas ! Le dernier exemple en date (Natacha) a cruellement renvoyé cette image d'une théorie planant dans les sphères emphatiques, bien loin du réel. J'ai appris entre autre qu'il nous fallait savoir acquérir les *rudiments* minimum de la psychiatrie, de la psycho-pathologie et du secourisme. J'y collerai ou j'y collerai pas une baffe pour calmer son hystérie ? Paf ! Ouf... ça a marché... et ainsi de suite (ici coup de chapeau à Arthur pour le coup des cachets à Natacha : pas bon ! qui disait l'autre, pas bon !).

Jamais dans ma courte histoire, je n'ai vu autant d'hécatombes, et je suis bien en droit de m'étonner. Certes *post festum* (quoique...). Mais vieux motard que jamais. Moi qui croyais, paisiblement, ne pouvoir atteindre de tels excès, j'ai vérifié de quelle façon il était possible d'enfoncer quelqu'un et vite fait. Et c'est cela qui est effarant. Avec quelle légèreté, quel *dilettantisme* (ça y est, nous y sommes) nous sommes *potentiellement* des meurtriers.

Un tel *autisme* qui est pratiqué constamment sur la réalité psychologique et la façon dont on peut accélérer sa décomposition, conduit à se poser la question de ce qu'est la sensibilité et l'intelligence des personnes, quel *terrain d'exercice* pouvons-nous inaugurer pour la cerner ? Il ne sert à rien de constater que l'on renforce l'ennemi chaque fois que l'on perd un ami, si l'on ne procède pas à ces questions pas du tout subsidiaires :

a) Dans quelle mesure peut-on conserver (voyez sous quelle forme) les liens entre révolutionnaires ?

b) De quelles façons les relations inter-subjectives de prolétaires entre eux peuvent créer le lien d'une saisie historique de ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient de *s'interdire* de faire ? Cette dernière remarque peut soulever des tollés. Mais dès lors que l'on veut cesser avec ce *libertoïdisme*, on sait que l'existence même de ce monde nous contraint à des mesures sérieuses.

Ou alors fait-on l'apologie du monde actuel, entre autre en détruisant les complicités possibles.

c) De quelles façons l'inconséquence d'un moment peut détruire en un jour tout un ouvrage



construit au prix de longues et difficiles années ?

Réfléchissons-y et souvenons-nous alors de cette réflexion. L'on apprendra entre autre qu'il faut savoir *se taire* ou mesurer ses pauvres petits excès égocentriques immédiats, si nous voulons avoir quelque chance de goûter aux plaisirs de l'histoire. »

(Extrait de « *Dernier Enjeu en Anjou, tentative de bilan de Paco-Luis Baranquilla* » fin mars 77)

« Certes, ce projet (Soretex) constitua la première concrétion possible à une offensive réellement collective. Mais en rien, dans sa conception, il n'a rompu avec le quotidienisme/théoricisme que nous trimballions. Il suffit de se référer à la dernière réunion, au contraste aberrant entre l'excitation proprement activiste de la première partie et le silence de la seconde où se virent exposées en termes plus vastes quelques bases matérielles de cette action, dont presque personne alors n'a voulu se soucier outre mesure. De même, vous inversez le problème en disant que ce projet reste « le point-charnière de la sous-association qui caractérisa nos relations dans les mois derniers ». Puisque c'est au contraire la « sous-association » (sur laquelle nous reviendrons ailleurs) de nos relations qui reste le point-charnière de ce projet et des avatars qu'il connaît.

Notre projet d'extension et d'amélioration de l'association s'est vu, heureusement, ponctualisé dans la riposte-Sx. Ne charriions pas (au sens des rois fainéants). Cette riposte comme moment commun à construire, ne devait aucunement se figer en test décisif : mais aurait pu constituer une simple médiation dynamisante, parmi un processus beaucoup plus vaste qui était jadis entrevu. Les difficultés individuelles et collectives à produire cette riposte ne pouvaient se résoudre à moins d'une liaison aux bases générales de notre existence commune, qui en retour expliquait les multiples défections de son élaboration.

Aussi sommes-nous bien d'accord avec vous pour rappeler que « le prolétariat est offensif ou il n'est rien. Dès lors si la négativité ne s'exprime pas *publiquement*, c'est-à-dire socialement, elle reste une affaire de théoriciens améliorant quotidiennement leur regard dénonciateur sur ce monde. » Et c'est justement ce que vous dissociez en omettant toute liaison du projet à la qualité de nos rapports sociaux le sous-tendant. Dès lors que la prolétarianisation de notre vécu ne s'exprime pas explicitement dans la façon de réaliser ces projets, ceux-ci restent une affaire d'agitateurs améliorant extérieurement une action dénonciatrice sur ce monde.

... Or la façon d'envisager la réalisation de ce projet comme vous le faites présente cette divergence d'avec la nôtre de se poser strictement par rapport au bruit, réduisant l'ensemble des médiations associatives à une vision techniciste (comme le prouve la dernière page « intervention pratique »).

Ainsi la façon dont vous envisagez les modalités inter-subjectives de réalisation du projet nous laisse pantois. Par exemple, vous rejetez abstraitement les explosions subjectives de la misère, mais par là-même ce que vous rejetez, c'est la révélation de la misère stratégique ; vous ne voyez pas dans cette misère des explosions, le négatif même. Ainsi se reconduit l'autisme sur les conditions d'existence psychologique de chaque personne participant au projet.

(...) Singulière dialectique, où il suffirait que la positivité soit décrétée intolérable pour que ce dont elle est le manque soit résolu. Tant que ne sera pas nommé le manque général et particulier dans nos activités, il est dérisoire d'en prétendre certaines manifestations intolérables.

La question que posait Paco dans la fin du Dernier Enjeu (« que chacun dise qui il ne peut pas blairer, au sens le plus péjoratif ») contenait ce risque, vu le pourrissement de nos rapports ces derniers mois, de s'en remettre à une réponse sur l'étant positif de cette pourriture, y prenant entièrement appui. Cet étant ne se voyant pas relié au manque de nos rapports (c'est-à-dire à *son négatif*), le devenir s'en voit mutilé par l'appel à une intolérabilité positive. C'est ainsi que vos appréciations oscillent constamment entre, formellement, un négativisme positiviste et un positivisme négativiste sur notre pratique.

Nos rapports de ces six derniers mois ne pourront se comprendre dialectiquement qu'en établissant la relation réciproque entre les manques du moment (qui sont aussi bien ceux des individus) et l'étant dont il s'est revêtu positivement. L'un s'expliquant par sa relation à l'autre et réciproquement, l'intolérable apparaîtra alors comme simple traduction subjective du manque qui en occulte la perception. Sur cette orientation se déterminera la recherche que nous envisageons de mener à bien dans les temps qui suivent.

En conséquence de ceci, nous ne pouvons envisager décemment une réunion dans de telles



conditions, à plus forte raison nous ne pensons pas pouvoir réaliser le « projet-Sx » en compagnie des auteurs du texte « Le cri du papillon ». Evidemment ceci ne signifie en aucune façon que nous nous retirions du projet. Aussi comptons-nous réaliser le dépliant dans des délais assez brefs, non sans lui avoir porté quelques modifications.

La suite décidera des modalités de réalisation du projet...

Et nous plaçons les autres camarades devant cette décision... »

*(Extraits de « L'irrésistible antigel »,  
réponse au texte de la tendance activiste « Le cri du papillon » ;  
réponse principalement rédigée par Y. Delhoysie et C. Goldato fin avril 77)*

« ... Sans doute pour rendre à nouveau ses droits à la spécificité des Fossoyeurs faudra-t-il que ceux qui auront à accomplir cette noble tâche aillent jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au tréfond du désespoir (pas le désespoir d'un soir, le désespoir aigu, non : celui qui ronge, qui bouffe peu à peu, comme un acide, celui qui travaille doucement pour qu'on se rende compte un beau jour de l'étendue des dégâts). Si je m'en sors, je promets de très mauvais jours à la tranquillité avec laquelle certains semblent vouloir régler le problème.

Pour sortir de cet effondrement fangeux, il faudra une très violente secousse. Pour tous. Tant pis si cela nous blesse à mort, c'est un risque à prendre : on n'est pas là pour jouer à la marelle. On s'est vraiment trop ménagé les uns les autres : ne nous étonnons pas dès lors qu'en ces jours-ci la bêtise s'arroge tant de droits de fait. Ce n'est que la retombée de la bêtise dont nous avons été de gros producteurs durant plusieurs mois. Il reste, et c'est ce que je veux faire maintenant, à établir la responsabilité de tout un chacun et de tous collectivement dans l'industrialisation de la production de bêtise parmi nous ».

*(Y. Delhoysie à P. De Jonghes fin avril 77)*

« ... Toujours était refoulé dans le tiroir cité plus haut la question : mais pourquoi donc étions-nous ensemble ? Quelle pratique avions-nous de la critique de la vie quotidienne ? Comment assumions-nous dans notre « confort angoissé » l'existence quotidienne de notre propre situationnisme ?

Déjà lors des derniers jours dans l'Ouestern, y compris lors de l'élaboration de la cassette d'Alice et Paco, j'avais pressenti déjà confusément (et je n'étais pas le seul, Arthur aussi) que ce qui nous unissait tendait à se limiter à une simple pratique de la défensive, là se trouvant le dernier lieu concret de notre accord. Et comme il nous allait bien, comme un gant, et comme il nous servait bien ce contenu strictement défensif qui allait devenir notre cheval de bataille (il est significatif à ce sujet que la cassette d'Alice et Paco ne contient quasiment aucune donnée concernant les conditions matérielles immédiates de production de celle-ci).

Ce contenu limité en arrivant à Nice (...) nous avons voulu le dépasser dans la forme et les limites mêmes du manque qui avait jusque là caractérisé nos relations – ce regard négatif sur les conditions subjectives de production de notre négatif.

La panique qui accompagna les moments où il n'était plus possible de masquer plus longtemps le contenu réellement positivisé de nos relations (à ce moment furent abandonnées toutes les critiques que nous avons élaborées ensemble : critique l'idéologie du négatif, critique de la méconnaissance de la réalité de la prolétarianisation, etc.) se présente comme le pendant indiscutable du théoricisme, du stratégisme, dont il n'est pas difficile de décrypter les traces dans le texte fait avec Paco.

Le sens négatif que nous avons pu décrouvrir à nos dépens nous échappa pour l'essentiel toujours, ce n'est pas en affublant la réalité de notre misère de perspectives grosses d'abstractions que nous ferons un pas en avant dans la transformation négative concrète de tout ce que nous reproduisons des conditions dominantes. »

*(D. Ducasse lée 19-6-77 – extrait relatif à l'existence passée de la tendance activiste du printemps)*

« ... L'historicité d'un rapport amoureux ne s'estime pas au fait que ses partenaires fassent référence, les jours fastes, à l'histoire, à la théorie, à la Sociale, etc., pour rester muets les jours néfastes sur la substance, le particulier de leur misère. (...) L'historicité des rapports réside dans la manière dont ses partenaires se rapportent au manque général qu'il y subissent. Ce n'est pas en promulguant le dépassement de ces manques dans une sphère

intellectuelle séparée (au moins séparée des affects, comme l'a prouvé l'incroyable bloc entre toi et D. le fameux soir chez M., etc.) que l'on peut, sérieusement, prétendre à l'universalité. Ou alors, c'est une universalité pauvre et ce sont des relations particulières dominées par l'abstraction, privées d'autonomie de pensée pour chacun des partenaires (et ce manque absolu se compense en réalité *absolument*, c'est-à-dire *pauvrement*). Un gag sur le conseiller conjugal comme celui par lequel tu as éludé la chose dans « Dernier Enjeu » s'avère dès lors *immangeable*.

(...) Il faudrait peut-être reconsidérer la théorie elle-même, le silence relatif qu'elle a servi à entretenir bien souvent sur la misère de la sexualité de ceux qui la rédigeaient. Economie de la misère sexuelle d'un côté, économie du savoir abstrait de l'autre. Tron de nom ! il serait urgent de comprendre comment les plus gros efforts subversifs s'envasent sur des questions comme celle du rapport de la misère intellectuelle à la misère sexuelle et affective (et réciproquement, sûr !)

Dire ce que tu dis à la fin de ta lettre sur le couple est donc exact, mais insuffisant. L'énoncé y est immédiat, non dialectique. Si l'on ne dit pas par quelle contradiction immédiate du négatif en positif (donnant lieu aux structures de couple) se réalise une telle misère. Et aussi si l'on ne dépasse pas le point d'équilibre théorico-pratique où nous avons immuabilisé cette contradiction parmi nous (et donc, finalement, dans notre intelligence du monde extérieur : le manque d'idées dans le « projet-Sx » n'est pas fortuit !) Comment veux-tu que nous puissions parler aux autres prolétaires, c'est-à-dire les entretenir des raisons d'insatisfaction que nous avons en commun avec eux, si nous restons muets sur ce que nous vivons de cette contradiction si nous réduisons notre discours à la dénonciation de l'étant positif de l'aliénation (de la notion de « Critique du couple » qui ne veut rien dire, à l'anti-contestationnisme dans le « projet-Sx ») – il ne sert à rien de s'attaquer aux institutions si nous ne traduisons pas ce qui y produit le besoin de vivre autrement.

(...) Il va de soi que je ne demande pas de réponse instantanée à cela. Cependant, les faits dont j'ai parlé dans cette lettre pourraient définir, à long terme, une marge d'incompatibilité entre nous sur la suite de l'association. Mais cela dépend désormais des orientations et propositions qui viendront, dans les mois suivants, définir cette suite. Je lirai donc ton texte en ce sens. A suivre... »

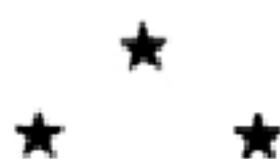
(Y. Delhoysie le 5-7-77 – adressé plus spécialement à P.L. Baranquilla)

« ... Si nous te retournons ce texte, ce n'est pas parce que nous le jugerions totalement inintéressant, mais qu'il nous semble urgent d'en finir avec la dictature du bout de vérité, avec ce savoir qui *postule* son utilité du simple fait qu'il émet une somme d'analyses sur la réalité.

Le premier progrès à accomplir dans la conscience et la pratique de l'époque est à effectuer dans le rapport de la théorie à la vie de tous les jours ; huit mois après le début de notre alliance, nous devons reconnaître que sur ce point nous avons failli à la tâche. Et par exemple, le voisinage complémentaire entre un langage empiriste *borné* et une théorie *globalement* générale, atteint avec la querelle Paco/Donatien (voir lettres) et le texte final de Paco, un seuil où le rapport des deux apparaît lumineusement. Les pires bassesses dans la vie immédiate et le rapport aux *autres* cohabitent avec les explications les plus vagues et les plus fuyantes sur cela : au point où elles deviennent carrément *mensongères*, comme dans l'Intro. du texte. C'est la colonisation par la théorie qui résulte de ce processus de camouflage de la vie réelle par le biais de quelques énoncés théoriques globaux sur cette vie-là et qui fondamentalement *n'en modifient rien*.

Si notre théorie mérite d'être ainsi nommée, c'est qu'elle base son entreprise sur sa capacité à envisager un autre rapport du vécu au savoir que celui qui s'institutionnalise dans ton texte (l'Intro. et la Conclusion nous ont suffi) c'est qu'elle doit viser bien autre chose que la *justification froide et défensive* des vieux rapports aliénés à la théorie... »

(Y. Delhoysie, A. Despoing et A. Doria le 9-7-77  
en retour à l'envoyeur du texte d'orientation de Baranquilla)





## LA VIOLENCE STUPIDE DE COMMANDO

Personne ne peut justifier, même en usant des interprétations les plus aberrantes, du rapport entre le mouvement politique et la guérilla de vendredi soir. Les cocktails molotov ont été remplacés par des « chandelles explosives ».

Rome 15 octobre : les deux manifestations de vendredi à Rome, la première des partis anti-fascistes, la seconde du mouvement étudiant, s'étaient développées sur un mode pacifique jusqu'à leur conclusion finale, et étaient déjà sur le point d'être publiées et retranscrites dans les journaux, lorsque tard dans la soirée, des groupes d'autonomes se sont répandus dans le centre de la ville. Nous avons déjà assisté à Rome et ailleurs à des actions de violence, à des épisodes de guérilla : mais ce qui s'est passé vendredi personne ne peut l'amender ou le justifier – ou alors dans une perspective aberrante – comme étant issu d'un mouvement politique.

Des jeunes gens masqués sont entrés dans le cinéma « Adriano », place Cavour et dans la confiserie « Blanche-Neige » devant le pont Vittorio, ils se sont emparés du contenu de la caisse de la journée ; puis ont détruit les vitrines du cinéma ; dans la confiserie ils menacèrent les clients de leurs armes. S'agit-il là d'une expropriation prolétarienne destinée à l'auto-financement ou simplement d'une des pires formes de rapines ? Les jeunes gens armés et masqués sont montés au second étage d'un immeuble de la place Nicosie et à l'aide d'engins explosifs ont détruit le siège de la « Démocratie chrétienne » romaine\*, puis, se déplaçant vers le quatrième étage d'un immeuble voisin ils endommagèrent la bibliothèque municipale.

Il est scandaleux que certains profitent d'une manifestation pour produire des rapines, des déprédations ; il est préoccupant que les immeubles soient envahis par des bandes de terroristes. Les seuls jets de bouteilles et de pierres contre les vitrines des magasins et les automobiles sont des faits qu'il n'est même plus la peine de relever (et oui, c'est là que nous en sommes) pas plus que la grille arrachée aux portes du tribunal administratif régional.

Où se trouve la critique des méthodes de « lutte » (nous mettons ce terme entre guillemets car il nous semble bien inadéquat pour caractériser de telles entreprises) après l'atroce mort de Roberto Crescenzo ? le Turinois brûlé vif dans l'incendie du bar de la rue Pô est considéré par trop de jeunes comme un « incident involontaire ». A Rome ce vendredi, combien de ce genre « d'incidents involontaires » auraient pu se produire ? Pour la première fois les artisanales bouteilles/cocktails molotov ont été remplacées par des bougies bleues – semblables à des gros cierges pascal, remplis de charges très explosives. Ces nouveaux engins, moins dangereux à manier et moins encombrant que les bouteilles d'essence ont un effet semblable à celui d'une petite bombe : pas simplement incendiaires, elles sont aussi capables de démolir, comme ce fut le cas pour le siège de la Démocratie chrétienne, les murs au travers d'un appartement et de déplacer les lourds éléments des vieux chauffages central.

Un cinéma et une confiserie (il n'y a pas à présent, comme cela avait été invoqué d'autres fois, l'alibi antifasciste) une bibliothèque (la violence abrutit au point de frapper même la culture contenue dans une modeste bibliothèque ambulante) ce ne sont pas là des objectifs politiques pas plus qu'ils n'ont une signification démonstrative – *Leurs auteurs sont des criminels.*

(...) La force de démocratie est dans sa capacité à absorber la contestation et à réagir contre l'intolérance par des moyens légaux. Les jeunes du Mouvement doivent d'abord apprendre à isoler les voleurs, les vandales et les voyous, tous ceux qui *criminalisent* la contestation ».

(*La Stampa*, édition du dimanche 16 octobre 1977)

\*Geste copié deux ans après par les staliniens Brigadiers Rouges.

Déjà en 69, des camarades avaient fait une réponse définitive et indiscutable à ces gémissements.

## CONTRE LE CAPITAL, LUTTE CRIMINELLE

Par leur révolte, les camarades que le Capital a une fois de plus foutu en taule ont montré le refus de l'abject système qui les contraint à la cellule.

L'idéologie de la peine, ou de l'expiation – i.e. celle de l'acceptation de la faute, se voit chaque jour repoussée par les mouvements de lutte qui revendiquent la liberté totale pour eux-mêmes et pour toute la société contre la servitude absolue, contre la survie aliénée.

La campagne organisée par « La Stampa » et les autres organismes d'information contre l'onde « criminelle » tend à armer un peu plus encore la répression contre l'intransigeance prolétarienne : le **CRIME GÉNÉRALISÉ**, expression consciente et radicale du refus de l'ordre constitué est présenté à l'opinion comme un épouvantail – même chose pour le mouvement de contestation dans son ensemble – dans le but d'obtenir l'aggravation des mesures répressives.

Les détenus en révolte ne prétendent à rien de moins qu'à l'abolition de la prison et exigent la liberté pour les actes qu'ils ont commis.

### ILS N'ONT COMMIS AUCUN DÉLIT

Le vol, le braquage, les déprédations, les pillages sont de bonnes choses en ce sens qu'elles constituent l'instrument que le prolétariat adopte pour exproprier les expropriateurs.

Ce n'est pas par hasard si la révolte éclate dans les prisons au moment où reprend la lutte contre le travail à la FIAT de Mirafiori, prison quotidienne de 60000 prolétaires ; les uns comme les autres refusent leur statut d'esclave imposé par le travail, la consommation forcenée, et la non-vie organisée comme seule et unique forme de survie.

**ÇA SUFFIT !** Nous autres prolétaires nous n'avons pas à rester inertes devant cet état de choses, nous devons réagir violemment, pillant et nous appropriant tout ce qui peut nous servir et aboutir à la négation de cet Etat. Détruisons tout concept de bien ou de mal, laissons à la bourgeoisie son puant moralisme : **DEVENONS TOUS CRIMINELS** ; il n'y a pas d'autres moyens pour se montrer vraiment solidaires des camarades emprisonnés ; et cela pas seulement en intensifiant notre activité anti-sociale, pas seulement en la répandant vers d'autres – il est absurde que les étudiants achètent des livres quand il est possible de les voler, que les masses payent des marchandises quand il est possible de piller les supermarchés – mais en la rendant réellement révolutionnaire et donc bien collective pour la destruction de tous ceux qui veulent nous foutre en taule, pour la fermeture des écoles, des familles, des usines, de tout autre système ou n'importe quelle autre putasserie.

Les détenus ne veulent pas autogérer leurs taules, comme les prolétaires ne veulent pas autogérer cette société de merde, mais la **DÉTRUIRE** : Tous, nous voulons vivre une liberté absolue que l'on ne peut seulement arracher que par une révolution violente et armée, par l'instauration des Conseils de prolétaires comme organe de décision de tous.

### ORGANIZZAZIONE CONSIGLIARE

*(tract diffusé à Turin au printemps 69.  
lors de la vague de révoltes générales dans les prisons italiennes)*



« (...) La situation ici à Bari est très intéressante ainsi que dans d'autres villes proches où eurent lieu aussi des affrontements, dont la presse, même locale, n'a jamais parlé. Tout cela était bien tentant (nous avons appelé tout cela : recomposition du prolétariat *social*). Les trois « Maisons de l'étudiant » tenues en pratique par des « étudiants » malgré la présence de la chefaillerie étudiante, étaient devenues centre de rencontres réelles qualitativement avancées pour la formation du prolétariat social? en d'autres termes et pour employer ceux de la police elle-même « une officine pour la Révolution ». Les premiers à se ranger contre ces initiatives, qui eurent lieu pour la première fois en septembre 76, furent les syndicats, le PCI et quelques groupuscules. Jusqu'à ce que dans la première semaine de mai, les syndicalistes tinrent les portes fermées, bloquant toutes les entrées. Alors plus de 15000 « étudiants » se retrouvèrent assis dehors, restèrent déjeuner, défoncèrent les garde-manger et s'appropriant tout ce qui se trouvait à l'intérieur, c'est-à-dire plusieurs quintaux de viande ! Le 30 mai, répression.

A 6 heures du matin, la police et les carabinieri encerclèrent les trois « Maisons de l'étudiant » et les perquisitionnèrent : 6 camarades furent inculpés et une soixantaine arrêtés (190 furent contrôlés puis remis en liberté) et déjà ont été lancés d'autres mandats d'arrêts. Vous trouverez un récit plus détaillé dans l'article de presse que nous vous envoyons.

Les affrontements les plus violents eurent surtout lieu dans « l'Athénée » tenue par les PCIs qui, voyant que la situation allait leur échapper en ce qui concerne la suite du mouvement, qui devenait de moins en moins le fait des étudiants seulement, n'hésitèrent pas à se servir d'indicateurs, avec les conséquences prévisibles.

La situation est encore très fluide et imprévisible. Les Autonomes sont beaucoup plus proches de nos positions que de celles de l'Autonomia Opéraia, aussi parce que nous n'avons pas une forme organisationnelle rigide comme celle des autres de la même « Autonomie », les tendances corporatistes et militaristes perdirent beaucoup de leur consistance. »

*(Des camarades de Bari – Italie du Sud – aux Fossoyeurs le 3-6-77)*

## DANS LA CITÉ DES ÉTUDIANTS : PROSTITUÉES ET CHÔMEURS

*Bari le 30* : Six arrestations et une pluie de contrôles d'identités : c'est le résultat de la perquisition surprise opérée à l'aube à Bari par les policiers et les carabinieri contre la maison de l'étudiant, la maison de la jeunesse...

Les personnes arrêtées sont des étudiants accusés d'actes de violence, de graves déprédations, occupations de locaux, vols de nourriture. (suivent les noms des arrêtés, âgés de 22 à 30 ans). Un septième mandat d'arrêt a été lancé en soirée.

La perquisition a apporté des éléments stupéfiants : parmi les occupants, environ 50 jeunes non étudiants et deux prostituées, qui régulièrement à la fin de leur travail réintégraient les bâtiments occupés. Autre surprise lors de la perquisition : une famille entière y était logée : le père, le fils, la mère. « Je suis chômeur » dit l'homme à la police, « ces braves jeunes ont été très hospitaliers, dès que je retrouve du travail je m'en vais »...

... Les logements et les restaurants étaient journellement fréquentés depuis longtemps par des jeunes réclamant sans cesse de la nourriture et de la boisson. En cas de refus de la part du personnel il est courant d'entendre proférer des menaces de mort et même de voir sortir des couteaux et des pistolets. Puis il y eut un pillage des réserves du restaurant ; le personnel se mit en grève à l'appel des syndicats.

La situation, bien que ce soit la version du Conseil de l'université est loin d'être retournée à la normale.

Le Recteur, qui lui fut forcé de s'en rendre compte, fit quelques menaces pour reprendre la situation en main, disant qu'il ne porterait plainte que contre X alors qu'il avait de nombreux noms sous la main. A cette occasion il fut recouvert de tout, d'eau minérale mélangée avec de la viande hachée, de poignées de couverts de table, et pour finir de « deux kilos de céleri rapé ».

Suite aux perquisitions le PCI condamne les actes de violence, accusant quelques groupuscules d'irresponsables ; il demande une rapide enquête pour trouver les vrais responsables du pillage, étrangers à la masse étudiante. »

(La Repubblica, édition du 31 mai 1977)

### De faux amis

La municipalité de Trente (Haut-Adige) en Italie, a armé sans le savoir des groupes de vandales. Plusieurs groupes de jeunes gens (une soixantaine au total) se sont présentés spontanément à la mairie pour proposer de déblayer gratuitement les soixante-dix centimètres de neige qui recouvraient les rues de la ville.

Ravi, le maire a aussitôt mis à la disposition de ces charmants jeunes gens des pelles et des pioches. Mais les volontaires se sont répandus dans la ville, cassant des vitrines, attaquant des automobilistes et brisant les vitres des bus... avec des outils fournis par la municipalité.

### Violences dans les usines Fiat

Trois-cents ouvriers de la société « Fiat » ont saccagé, vendredi matin, à l'occasion d'une grève de deux heures, une partie des établissements du secteur automobile de Mirafiori, et le mobilier qu'ils y trouvaient, a affirmé un communiqué publié à Turin par la direction de l'entreprise, qui a dénoncé « l'explosion de violence » à Mirafiori, ainsi qu'à Materferro, à Turin.

Nice-Matin, juin 1977

Presse-Océan, 14-2-78

« ... A bien des égards, le mouvement du printemps a été la plus violente critique de la politique en Europe occidentale depuis dix ans. Mais hormis des gestes prometteurs qui ne trompent pas, il l'a mené seulement en tant que *stade avancé de la décomposition* de la politique traditionnelle. En ce sens les Indiens ne sont pas à mépriser. Ils ont traîné la politique réformatrice dans la boue, *le plus immédiatement qu'on puisse le faire quand on n'a que le spontanéisme comme perspective*. Leur folklore aura été aussi éphémère que l'une des quelconques modes saisonnières de décomposition sociale (et comme toute mode, d'autant plus ingestible par le réformisme libéral qui travaille dans les universités).

Le prolétariat ne parvient pas à se ressaisir *d'emblée* sur le terrain total de sa suppression révolutionnaire. Il passe nécessairement par des stades où il décompose en pratique les formes spectaculaires à travers lesquelles il apparaît précédemment – et où il faut dissoudre la confusion régnant dans ces périodes intermédiaires. La racaille politique, de la DC au PCI sans omettre les gauchistes, assimile tout ce qui, du côté de la violence prolétarienne, saccage, brûle et pille ses locaux à une opposition à l'Etat homologuée par l'Etat\* à un activisme de petit format (...). L'expansion du terrorisme de petit calibre, qu'il soit issu du Comontismo, du gauchisme ou de l'Autonomie, traduit cette impuissance et son expression sans suites. Mais ce ne sont pas les armes qui sont déterminantes dans une guerre sociale : ce sont les idées décidant de leur emploi. Pour une autre part, cette assimilation vise à coaguler la tendance historiquement portée à nier l'Etat en une concentration théâtrale, éloignant les luttes là où elles ne pourront plus que renforcer la prestance étatique.

(...) L'Autonomie fait faire un rond de jambe à la conception réformatrice, classique, du prolétariat en étendant le contenu marxiste du concept de classe ouvrière à l'apparition d'une couche *déclassée et marginalisée*. En cela l'AutOp. est l'idéologue non de la recomposition organique du prolétariat social, mais de la décomposition du prolétariat traditionnel.



(...) A partir de là soit l'AutOp. implosera sous le poids de contenus les plus radicaux qui s'y sont exprimés et détruiront ses assises ultra-gauchistes, soit elle regroupera dans une forme diluée toutes les illusions extra-parlementaires et ouvriéristes. La coalition de ce qui pourrait être la version future en Italie de la « Nouvelle gauche » américaine, a réussi en toute passivité à Bologne l'un des plus laids fleurons du contestationnisme. »

(Y. Delhoysie et C. Goldato à des camarades de Turin, le 27-10-77)

\* La question de l'affrontement armé avec l'Etat s'est reposée en Europe pour la première fois dans notre époque en Italie au printemps 77 ; mais elle n'a évidemment pas pris le chemin d'une réponse rationnelle. L'émiettement des énergies dans une vague confuse d'attentats qui prolifèrent sans issue ne montre pas, comme l'observateur « Autonome » se l'imagine en France, l'existence d'un prolétariat en arme, mais bien plutôt le désarmement immédiat des prolétaires italiens devant les écrasantes alternatives qui se présentent à leur lutte – et qui, comme toujours, s'y présentent d'une manière *plutôt confuse*. Et nous ne parlons même pas des sinistres staliniens Brigadiers Rouges qui se révéraient « les chefs du prolétariat » comme ils l'affichent à qui veut l'entendre, c'est-à-dire à la presse bourgeoise et stalinienne. Chaque chose en son temps ! Nos méthodes sont à l'opposé de celles du terrorisme qui s'arroge une *visibilité forcée* du prolétariat. Enfin, pour démystifier définitivement ce sujet, disons que « Brigades Rouges et NAP ne sont presque pas intervenus dans le mouvement » (printemps 77) « contraints comme ils le sont d'échapper à la police ils pensent diriger la révolution avec communiqués et actions : ils se font photographier le poing fermé... » comme nous l'écrivaient des camarades turinois à l'époque.

*Note* (mai 79) : nous avons engagé nos premiers contacts suivis avec des camarades italiens vers la mi-76, sous l'impulsion notamment de Baranquilla. Au début 77, ces relations s'étendaient aux villes de Turin, Milan, Florence, Rome et Bari. Le mouvement du printemps 77 éclata au moment même où notre crise battait son plein ; et évidemment, l'histoire n'attend pas qu'on s'y soit apprêté. Si certains sentaient bien l'intérêt mondial de ce mouvement, d'autres, enfermés dans leurs préoccupations d'activistes éclairés jugèrent à propos de faire le bec fin (tel Baranquilla qui ne vit là qu'une simple crise de l'université italienne, suivant l'idéologie anti-contestationniste d'alors), suivant le réflexe du pro-situ qui trouve le mouvement réel toujours peu radical en regard de son point de vue omniscient : mais celui-ci s'écroulait peu de temps après. La « Commission aux Affaires italiennes », dont Baranquilla avait cessé d'assurer les fonctions en décembre 76, fut donc reprise par Delhoysie, Ducasse et Goldato.

Une analyse globale et détaillée du développement révolutionnaire en Italie depuis 69 apparaît pour l'heure compromise par la confusion qui a envahi beaucoup d'esprits dans le reflux momentané de 77 ; sinon par un désengagement contemplatif de certains Italiens. On se bornera ici, pour la gouverne élémentaire du lecteur, à l'évocation très schématique de quelques expressions organisées.

L'« Organisation Conseilliste » dont nous avons publié plus haut un tract était apparue en 69 à Turin, Gênes, Milan et Florence, dans la foulée du mouvement « rampant » ; elle publiait la revue « Acheronte ». L'OC fut l'un des premiers groupes à parler de « Conseils de prolétaires », par opposition aux « Conseil ouvriers » de jadis, suivant l'évidence que le prolétaire n'est plus, et de loin, identifiable à une figure particulière de la production industrielle : qu'il est aussi bien l'ouvrier que « l'emargineti ». Il existait aussi à la même époque à Gênes, une revue intitulée « Ludd-Conseil Prolétaire » qui se définissait plus ou moins comme « marxiste-libertaire », et qui n'a pas été sans influence par la suite des événements. L'« Organizzazione Consigliare » disparut en 71 (une quinzaine de ses membres devaient être, à la « faveur » d'activités ultérieures, condamnés en 75 à plusieurs années de prison pour leur action dans l'OC, sous le chef d'inculpation de « propagande subversive », « instigation à la délinquance » et « association criminelle »). La plupart de ses participants créèrent le mouvement « Comontismo » (du grec Comontos : Etre commun) où se retrouvèrent aussi des gens ayant frayed dans « Ludd-Conseil Prolétaire ». « Comontismo », présent dans les grandes villes du nord, se fit d'emblée remarquer par la violence appropriée de son style, en systématisant les attaques et pillages de commerces en plein jour, suivant le mot d'ordre « teppistizziamoci ! » (littéralement : « soyons voyous ! »). Pendant une manif anti-fasciste en avril 75, les Comontistes s'en allèrent incendier le siège du PSDI, ainsi que moult magasins et bars dans le centre de Milan. Leur arrestation donna lieu à une campagne de calomnie orchestrée par la presse et les partis de gauche (dont Lotta

Continua) à l'encontre de ces camarades ; selon la logique éprouvée d'après quoi le fait d'incendier les successeurs de Noske ne pourrait être que l'œuvre de « provocateurs fascistes »...

La période 74/75 marqua la radicalisation décisive du mouvement social en Italie, qui vit alors les pillages de supermarchés organisés par « l'Assemblée Générale de l'Alfa-Sud » à Florence et d'autres encore... Elle vit aussi l'apparition de plusieurs groupes radicaux çà et là : « Gatti Selvagi » (« Chats Sauvages », revue publiée par le « Collectif autonome du quartier Oggiaro » à Milan et proche de la revue « Puzz » – qui elle-même était une ancienne revue underground radicalisée par l'arrivée d'éléments venus de « Ludd-Conseil Prolétaire »), « Peter Pan » (avec la revue du même nom) groupe de Turin issu du « Collectif de Libération Totale » ; « Il Buco » (« Le Trou », également ex-revue underground) de Bari. Une coordination nationale de tous ces groupes, à l'initiative du Buco, donna le « Collectif informel Situation Créative » qui mena en 74-75 plusieurs interruptions violentes de concerts pop, et de matches de foot.

Les premiers « Collectifs autonomes » de quartiers et d'usine qui dépassèrent le cadre de la seule lutte d'entreprise sont apparus vers 71 ; s'y trouvaient présents des militants de « Potere Operaio » (sans parler parfois de raclures maoïstes venues racketter) qui prônaient alors le mot d'ordre « Salaire politique pour tous, travailleurs comme non travailleurs » et qui formèrent plus tard les groupes d'Autonomia Operaia. L'AutOp. a largement influencé ces collectifs, avec un bonheur qui se discute. La transformation du mot d'ordre de racket « Salaire politique » en revendication du « Salaire social » au cours des luttes menées depuis 71 dans les usines *et hors des usines* est à ce titre significative de l'évolution *obligée* des positions de P.O./AutOp. (tout comme le terme baroque de « métropolisation du capitalisme »). Toutefois l'ambiguïté entre le mouvement réel (décrit sommairement p. 41-42-43 de ce n° 2) qui a vu surgir la lutte hors de l'usine et s'effondrer le vestige de la classe ouvrière – à juste titre monopolisée par le PCI – et le sommet « théorique » et « stratégique » de l'AutOp. (composé pour l'un de profs, pour l'autre de militants) n'a pas été sans effets néfastes dans le mouvement de 77 : si l'on regarde le travail de racket effectué par les fantaisies idéologiques du « sommet » de l'« Autonomie » (les mao-dadaïstes d'A. Traverso - Radio Alice ou les marxistes-léninistes de Rosso – journal de l'AutOp. milanaise) et dont le résultat fut la pantalonnade de Bologne en octobre 77).

La suite du processus d'unification du prolétariat social, comme la réponse unique à apporter aux questions qu'il soulève (bond qualitatif contre l'Etat, généralisation de la reprise collective...) dépend désormais d'autres contrées...



## LETTRE AUX CITOYENS D'ANGERS

CITOYEN,

N'as-tu pas remarqué, voici quelques temps, des fresques à l'aérosol qui tranchèrent la grisaille d'un matin habituel ?

Nous avons essuyé, depuis, les remontrances de presse locale qui nous isolait dans l'indifférence privée des faits divers (mentionnant, le 31-12-77, les plaintes des particuliers à ce propos). A la suite de quoi, pour ne rater aucune occasion de se taire, le Conseil Municipal crut bon de nous rappeler son existence en améliorant son ordinaire d'un débat sur l'opportunité d'une plainte (Ouest-France et Courrier de l'Ouest du 5-1-78).

N'a-t-on pas vu les simulateurs officiels s'indigner sur l'aspect « dégradation de monuments publics » ? Et le Courrier de l'Ouest d'en rajouter en parlant de « saleté morale ». Voilà qui s'accorde bien avec le réformisme le plus en vogue qui consiste à ne voir jamais que la crotte qui fait déborder le pot de chambre, pour soustraire le contenu du dit pot à l'attention du public.

Alors que la vie tout entière est devenue une poubelle où tout geste atteint la qualité du déchet, il se trouve par exemple des cons écologiques pour assimiler la saleté à une



accumulation de papiers gras et de résidus radio-actifs. Il est normal que des gens, dépourvus de la moindre aptitude à se dégouter de la saleté de la vie qui nous est faite, s'indignent que nous en écrivions le sens sur des murs déjà assez souillés par le ruissellement de la misère salariale.

Ils auront beau ravalier leurs façades, ils ne nous feront pas ravalier notre insatisfaction : le travail de la Bourse ne cessera de suinter de tous les murs.

Que nous ayons « insulté les représentants des travailleurs », cela va de soi. Ces formules ne pouvaient manquer de dissiper toute équivoque : « Etranglez les flics staliniens », « Nous vous ferons avaler votre vaseline réformiste, crevures gestionnaires du manque ». Quant aux travailleurs, nous n'avons pas eu besoin d'en rajouter à l'injure permanente qui leur est faite sous la forme du travail lui-même. Cette insultante condition de travailleur flatté par la racaille politique, nous la vomissons pour toute la vie dont elle nous prive. C'est cela qui nous conduisit incidemment à bomber sur les murs de l'usine Praizelin (occupée pour la défense du « plein emploi ») et de l'usine d'ascenseurs Soretex : « Et si on supprimait l'argent ? », « Coupons les fils de l'ascenseur salarial », « Sectionnons le nerf des choses », « A bas la vie quotidienne ».

Citoyen, la pègre réformiste tente en sus de régler le sort de nos actes, y compris les plus pauvres comme le bombage, en les ramenant à des considérations politiques qui nous sont parfaitement étrangères.

En salariat comme en toute activité quotidienne, nous suggérons l'absentéisme absolu pratique minimale dans ce monde où la vie n'existe que comme absence. Brisant avec les revendications syndicales et gauchistes pour le « plein emploi », il est plaisant qu'une main (que nous ne connaissons pas) ait tracé peu de temps après, cette réjouissante proposition : « Du chômage pour tous », à laquelle nous avons répondu par mieux encore : « Du travail pour personne ».

Car, citoyen, nous crevons plus de l'argent qui est dans toutes les têtes que de celui qui n'est pas dans nos poches.

Nous ne monterons pas dans l'ascenseur pour l'échafaud syndical qui défend le plein emploi du temps pauvre. Si le réformisme de base secrète l'angoisse sur la perte du moyen de perdre son temps, nous trouvons, nous, à nous angoisser sur l'écoulement du temps qui nous est rendu étranger. C'est pourquoi nous ne connaissons jamais nos téisme les prémisses d'une reprise collective du temps, pour l'heure absorbé par la sangsue journalière.

Nous n'avons pas le temps.

Le bombage ? Au mieux, une trace laissée par le passage rapide de nos excitations dans une assez sale unité d'espace-temps perdu. Comme nous ne connaissons jamais nos interlocuteurs possibles, la désinvolture s'y associe avec le détachement : ce qui contraste avec la gravité que la balourdise bureaucratique a jugé bon d'y accorder. La saleté se révèle comme une qualité sociale, et la lessive comme une raison d'État.

Les journalistes parlent de ce qu'ils ne vivent pas, et les gens ne parlent pas de ce qu'ils vivent.

Quand l'envie nous prend de supprimer du travail, nous sommes les premiers de s'écraser; eux qui manquent absolument de la plus élémentaire expérience de la vie pour rendre compte du mépris éprouvé par le citoyen envers son sort de travailleur.

Qu'ils se risquent donc à émettre la moindre opinion sur nous, leur égrugeoir est rongé aux mites : nous le savons, ils veulent nous enfoncer dans la caboche que nous gagnerions à nous taire.

Nous sommes toujours accusés de ce que nous sommes qu'insuffisamment : nuisibles à la morale et diffamateurs publics.

**RIEN N'EST DÉGRADABLE DANS CE QUI EST ESSENTIELLEMENT  
DÉGRADANT !  
RIEN NE NOUS APPARTIENT DE CE QUI EST PUBLIC !**

*Des situationnistes (Les Fossoyeurs du Vieux Monde / Côte Ouest),  
le 14-1-78 à Angers*

Lettre diffusée à 20000 exemplaires, copie aux huiles locales et aux officines habituellement chargées d'informer (conseillers municipaux, journalistes, éducateurs, etc.), leur silence parlerait pour elles.



« ...Quant au contenu proprement dit de la « Lettre », il s'arrête un peu trop strictement à la sphère de l'aliénation salariale (plus radicalisée qu'A.O. pillant un supermarché et moins raffiné que Marx rédigeant « Travail salarié et capital »).

Bomber, même sur la Trésorerie Générale, « A bas l'argent » s'inscrit dans la négation abstraite de l'argent, qui ne parvient pas à l'essence de ce qui s'y perd, et donc de ce qui s'y gagne, la nécessité de l'argent étant la vérité de cette perte. Certes l'argent est une chose contradictoire en soi, mais uniquement par ce qu'il réfléchit d'un besoin. Par exemple, l'entendement vulgaire et simpliste dit du prolétariat qu'il définit ceux qui ont tout perdu. Comme la réalité nous l'enseigne constamment, le prolétariat est plutôt l'être universel de ceux qui ont quelque chose à gagner. Et l'aliénation est identiquement aliénation de cette chose, de son besoin médiatisé par sa réflexion, et de la suppression de ce besoin. L'excellente formule « Nous crevons plus de l'argent qui est dans toutes les têtes que de celui qui n'est pas dans nos poches » l'approche, mais maintient une ambiguïté suivant laquelle l'apparition de sa nécessité dans la pensée se distinguerait de la manifestation de son existence dans le porte-monnaie (comme si le manque immédiat qui est cette manifestation, n'en procédait pas. Et le mien étant total à cet instant, je sais de quoi je parle).

Tout tourne autour de ce quelque chose que les gens ont à gagner. Là gît le mystère sur la substance duquel nous avons quelques éclaircissements à fournir si nous voulons comprendre et maîtriser notre intervention qui en est issue et qui y retourne à chaque fois; et mettre à jour les moyens d'une ruine méthodique du réformisme. Ce dernier s'appuie d'ailleurs, et à juste titre, sur des formules telles que « Consommez plus vous vivrez moins » pour développer sa pratique. Elles renvoient implicitement à celles-ci : consommez moins vous vivrez plus, mot d'ordre des écologistes à la Sicco Mansholt voulant empêcher les prolétaires de réaliser la marchandise (i.e. de l'épuiser). Il est regrettable que de telles phrases soient apparues sur les murs d'Angers, aux côtés de formules bien plus subversives qui s'en sont vues dépareillées. De plus, elles donnent à croire que nous serions dans une société de consommation abondante, ce que le système de la marchandise, régi par la pensée économique, et supposant une société de sous-consommation, dément complètement.

Ne plaisantons pas avec la misère. Il n'est pas fortuit que les discussions de fond se soient arrêtées précisément à l'instant où certains d'entre nous commençaient à ne plus éprouver le besoin de boire, ce qui donne la mesure de l'importance. En effet, après que nous ayons discuté avec ardeur de l'aliénation salariale et des nouvelles formes de sa critique, nous commençons à aborder les processus de suppression spectaculaire du manque et la possibilité, pour l'insatisfaction y émergeant, de ressaisir d'un coup l'essence universelle de la marchandise comme fondement de son existence à supprimer (l'existence de l'insatisfaction i.e.).

Le refus de payer commence avec le bon usage du choix. Celui-ci suppose l'indifférence aux contenus particuliers des marchandises. Nous savons par expérience que dans tout ce qui se vend, il n'y a rien à choisir. C'est parce que nous n'avons pas le choix que nous identifions la suppression du désir à celle de marchandises particulières. Force fait loi. Ce qui peut se qualifier de situationniste dans notre reprise collective des marchandises s'estime à la dissolution des termes dans lesquels les gens se rapportent, et entre eux, aux objets du fétichisme. Si nous sommes d'accord pour dire que c'est le rapport aux marchandises qui contient la misère du fétichisme, et non les marchandises prises en elles-mêmes, nous avons à en bavarder un peu plus précisément telle qu'elle est contenue dans les situations collectives. Si nous voulons outrepasser la pénurie relative des marchandises (qui les définit en général) à laquelle se résigne la mentalité ordinaire – et le besoin aliéné contient le négatif pour autant qu'il franchit ces limites que le réformisme tient pour sacrées – c'est en découvrant son identité avec la pénurie absolue des rapports entre nous. Ce qui peut scandaliser la pensée économique limitant la suppression du besoin, c'est la profanation de ces limites en vue de supprimer la pénurie absolue (profanation seule susceptible de rendre cet absolu visible). Nos situations n'ont d'intérêt que par l'émergence d'une même idée sur l'insatisfaction dans nos têtes, idée qui dépend de sa réalisation par l'échange. Le principal but dans lequel se résoud une situation, c'est de nous situer. Tout ce qui s'est passé durant notre réunion se tient effectivement dans ce qui s'est dit.

(...) Le réformisme consiste à parler du manque sans s'élever au concept universel et absolu de ce qui manque. La pensée des gens sur leur insatisfaction reste en ce sens déterminée par le fétichisme qui va jusqu'à dénoncer le fétichisme des marchandises sans dire pourquoi nous avons tant de cœur au ventre pour en rechercher. L'absence est toujours absence de quelque chose. Non absence tout court. Elle est ce qui se réfléchit, c'est-à-dire qui n'a d'existence que médiatisée. Elle n'a aucune possibilité d'exister en soi. L'absence n'a



d'existence que par sa conscience, car elle est, avant, pendant, et après, apparition. Elle n'émerge que par une longue et douloureuse expérience où le sujet (le prolétariat) épuise la misère du fétichisme. Elle est le concept absolu et universel du manque. Elle n'est que pour nous, pas pour l'ennemi qui lui ne produit que du manque, que de l'immédiat. Si nous ignorons ce qu'est la publicité, nous ignorons ce qu'est l'absence, car celle-ci en est le phénomène. J'ai bien dit : phénomène. C'est-à-dire ce qui se conçoit. Non ce qui ne se comprend pas et qui existerait pourtant, comme les léninistes voudraient le faire avaler en nouménalisant la réalité, en faisant de la vérité du manque une chose-en-soi. L'absence est notre vérité, la vérité que nous arrachons par notre lutte pour écraser les charençons réformistes. L'absence est ce que crée l'esprit du monde qui comprend sa souffrance. Elle n'appartient qu'à nous. La publicité n'appartient qu'à nous. Pas aux marchandises.

Certes, nous recherchons dans les marchandises de la publicité. Mais une publicité aveugle, sans pensée, sans échange, sans paroles, sans individualité, sans genre, sans style, sans rien. La publicité qui ne se conçoit pas, ce qui est le comble ! Or, on ne peut énoncer du spectacle qu'il est le spectacle de la publicité que si notre manque parvient à connaître son universalité, qui inclue le concept de la publicité. La publicité est d'abord ce qui s'abstrait, ensuite ce qui se gagne, et enfin ce qui s'est perdu absolument (...). Supprimer l'absence, c'est lui faire contracter une unité avec son contraire, avec la présence abstraite de la publicité. C'est la stricte définition de la réalisation de la marchandise. Car pour la pensée aliénée, il n'y a pas d'abstraction : il y a seulement Pepsi-Cola, Bonux, une nouvelle race de magasins, un agréable petit moment, etc. C'est seulement quand est réalisée la perte de la publicité qu'on peut parler d'absence avec efficacité, et non dans le vague pour désigner vite et de loin une cause de tout ce qui ne se passe pas.

(...) La difficulté éprouvée à de multiples reprises, de situer publiquement le sens de notre expérience, est liée à l'insuffisant développement de nos idées sur l'insatisfaction et la réalisation de la marchandise. Sans plus. Ceci dit, en recherchant un mode d'expression plus publicitaire, comme dans la « Lettre » nous favorisons un tel développement. C'est le projet d'une style expérimental dont la construction marquera la rupture totale d'avec le réformisme, qu'il faut affirmer et affermir. Bien sûr, nous ne pouvons pas rendre publics tous les aspects de notre rapport négatif à la marchandise ; et d'ailleurs, ce qui importe n'est pas tant la forme particulière de tel ou tel aspect, mais leur articulation dans une forme générale d'activité jusqu'ici inconnue ou à l'état de germination. Nous le ferons dans une forme elle-même appropriée et ne s'en distinguant généralement pas. Tous nos actes ne

## La répression ne suffit pas à endiguer la violence dans les stades britanniques

Certes, l'Angleterre n'est pas le seul pays où le fanatisme sportif conduit au vandalisme, à la violence et parfois même, comme en Amérique latine, au meurtre. Néanmoins, l'agressivité hebdomadaire des jeunes supporters, toujours prêts à la bagarre, se livrant à des actes de vandalisme insensés, est un phénomène spécifiquement britannique, déterminé largement par les conditions économiques et sociales. Le football, sport populaire, s'est développé ici dans un climat social du dix-neuvième siècle...

Cependant, les hooligans (voyous) du football représentent une minorité. La fameuse « armée rouge » de Manchester United est évaluée à un maximum de trois mille jeunes (sur plusieurs dizaines de milliers de supporters inscrits), fanatiques du football,

mais surtout en état de rébellion permanent contre la hiérarchie de la société. La plupart sont sans qualification professionnelle ou en chômage. « *We hate human* » (« nous haïssons les humains »), clament les tribus de Stretford.

### Un effort de prévention

Faut-il s'étonner si, à Cardiff, les dirigeants ont suggéré de faire passer les supporters de l'équipe visiteuse directement à leurs emplacements, par une sorte de couloir grillagé analogue à ceux qu'empruntent les fauves de la ménagerie des cirques ? En règle générale, on les isole, on les parque, on les encadre de policiers accompagnés de leurs chiens. Certains se demandent cependant si, à force de les traiter en animaux, on ne déterminera pas justement chez eux des réactions de bêtes traquées. La controverse

est ouverte.

Mais les autorités se préoccupent davantage de prévenir que de réprimer. Certes la recrudescence des violences a provoqué des appels au renforcement des peines judiciaires, et même à l'application de châtiments corporels. Pour le moment, on s'est contenté d'augmenter les amendes (une initiative inopérante dans la mesure où la somme à payer dépasse de très loin les ressources des jeunes ou de leur famille) et de créer des centres spéciaux où les jeunes de quatorze à dix-sept ans, pris sur le fait, sont pratiquement consignés le samedi après-midi. Bref, ils sont privés de match pour une ou plusieurs semaines... La punition doit être efficace puisque les autorités envisagent de créer d'autres centres pour les jeunes de dix-sept à vingt et un ans.

Le Monde 1-1-77



trouvent leur sens qu'à la lumière d'un projet supérieur. Ce qui nous distingue de la pratique vulgaire dont la politique (pro-situ ou « autonome ») organise dès aujourd'hui la gestion, c'est que elle tient pour finalité ce qui, pour nous, n'est qu'un commencement, ou expérimentation en passant d'un moment de la misère à l'autre. En conséquence nous ne visons pas à généraliser les gestes de refus mais à les ressaisir dans « la conscience qu'une forme supérieure de ces jeux sporadiques existe » (FVM n° 1). Nous avons à y reconnaître la limite de l'insatisfaction à l'œuvre, et par son côté négatif. L'insatisfaction prolétarienne est absolue, non immédiatement partant mais par son devenir dans le temps où elle saisit son objet. Nous apprécions ou non chaque geste sous l'optique de ce devenir. La misère de la publicité seule fonde le besoin de publicité à raffiner l'expression de son insatisfaction. Sinon, nous pourrions fort bien actuellement et en régressant à un éloge plus facile de notre refus, par le moyen d'une propagande adéquate, constituer la direction théorique et pratique, même informelle, de toutes les actions prolétariennes immédiates; par exemple en émettant un programme de regroupement sur cette même base d'action, simplement étendue et organisée. La force que détient à présent l'organisation Fossoyeurs nous le permettrait. Voilà ce dont nous ne voulons pas. Voilà ce qu'une U.O. améliorée pourrait maintenant réussir. Voilà ce que tentent déjà les bureaucraties libertoïdes par les « autonomes ». A nous d'agir pour qu'indirectement ça leur brûle les doigts.

Pour revenir un peu à la réunion, l'usage à tendance dogmatique de certaines conceptions théoriques a manifestement relevé du même processus que le mode de rapport statique au groupe. J'avais parlé d'une tendance à la végétation semi-active. Un symptôme significatif en était la lourdeur des débuts de réunions, où tous s'aggloméraient la pupille anxieuse et le verbe paralysé. Une ambiance d'attente magique (la même qui a dû présider aux semaines précédant la réunion) dégageait ainsi son poids d'inertie, appelant son corollaire dans des remises en questions fantaisistes ou dans cette rancœur aigrie qui ne propose toutefois jamais rien (parce qu'elle ne veut rien d'autre qu'éliminer les papiers gras encombrant sa tranquillité). Il incombait aux mêmes personnes de secouer le tout et d'animer les débats. Et sitôt qu'un point théorique nodal se voyait à peu près circonscrit, l'ensemble s'en éloignait dans un tumulte confus de questions secondaires.

(...) La fuite latente à tout effort organisationnel (je comprends là l'organisation des situations collectives) définit le respect non-critique, ou parfois contestationniste, des processus de séparation à l'œuvre entre nous, et qui se retrouvent dans notre intervention élargie sur le monde. J'ai parlé, en fin de mon séjour dans l'Ouest, de la réalisation de la publicité comme sujet abstrait, dans la forme de nos relations et de leur intelligence. (Abstraire signifie, à l'origine : séparer de, extraire de).

(...) Pour autant que la conscience de l'affirmatif fasse défaut, on en reste à un regard végétatif, souffrant et angoissé certes, sur le manque (et a fortiori sur l'entreprise de sa publicité). L'individu se ramène par là à une existence purement morbide. Ce qui se voit au niveau d'une association purement immédiate des individus, à un mode d'approche interrogatif et globalisant de la réalité. Et il y a partant de là, toujours quelques bonnes raisons pour ne rien faire; ou pour faire n'importe quoi. Au premier rang desquelles, l'excuse de l'angoisse. C'est pourquoi les gens doivent produire des motifs. Car il est difficile de savoir ce que l'on veut; Reich nous a montré pourquoi et surtout comment. Il faut donc simuler; et un motif finit inmanquablement par secréter des revendications séparées au sein de l'association; et, au moins, des critiques séparées.

(...) L'insatisfaction ne tire pas sa vérité d'elle-même, mais de la manière de se faire reconnaître pour d'autres. Nous voyons depuis trop longtemps ce monde se perpétuer sur l'existence séparée de l'insatisfaction; et elle se déploie avec l'auto-fétichisme de l'individu. Je parlais plus haut de narcissisme : c'est l'insatisfaction de l'individu séparée de celle des autres, le manque de chacun vécu par opposition à celui de tous. L'angoisse seule ne peut s'élever à la connaissance de l'aliénation générique (a fortiori à sa publicité!). Voilà pourquoi l'individu réagit à la pauvreté des échanges en se digérant lui-même face à tous les autres. Si tous désirent la même chose, celle-ci s'est séparée de son élément. Il ne sert à rien d'excuser l'impuissance commune sous le prétexte que tous ont des désirs communs : la misère n'est pas la propriété de l'objet des désirs, mais la qualification essentielle du rapport à cet objet. »

*(Y. Delhoysie le 14-2-78 « À ceux qui s'y sentiront associés »)*



## SOYONS CRUELS!!

*Nantes* : début janvier. Aux Dervallières, les associations de quartier lancent un S.O.S. aux pouvoirs publics : « Fournissez-nous des animateurs avant qu'il ne soit trop tard ! » « Nous craignons qu'il ne se passe quelque chose de très grave, ce sont les 13-16 ans qui sont touchés alors que dans le passé, il s'agissait des 16-20 ans » (Presse Océan).

*Cæn* : au même moment. Quatre mineurs dévastent les locaux de la MJC; 50 000 F de dégâts. « La bibliothèque est saccagée, le bureau de la directrice est pillé, la salle des archives, la salle de boxe, la régie, l'auditorium, la ludothèque; divers outils ainsi que trois carabines et un pistolet à air comprimé sont empruntés au stand de tir ». Les responsables font une enquête, quatre mineurs âgés de 14-15-16-17 ans sont écroués.

*Saint-Nazaire* : avril 1977. Grâce à l'un d'eux, gardien de nuit, neuf jeunes pénètrent dans le supermarché l'Océan, dérobent divers objets dont des armes. « Leur casse s'apparente à un grand défilé » (Le Matin de Paris).

Le jeu entamé dans le supermarché, les pousse à vouloir en parler en public.

*Marseille* : décembre 1977. « Des bandes faisaient la loi, le couteau à la main dans un supermarché qui ferme pour cause de fauche » (France-Soir).

Divers faits de ce genre se développent partout ailleurs.

« Nous sentons que cela repart. Il ne s'agit plus de folklore. Ce n'est plus de la rigolade. » un éducateur (Presse-Océan)

A l'époque où, les crevures éducatrices et autres chiures parentales se livrent à une concurrence angoissée avec les juke-box et les flippers pour sauvegarder leur profession de flics, il est amusant que des jeunes prolétaires viennent les rassurer dans leur fonction pour les terroriser plus encore.

Tous, parents, éducateurs, profs, vieillards, handicapés, commerçants, chient dans leur froc aux Dervallières comme ailleurs; ils crèvent de peur, de peur d'apparaître comme ce qu'ils sont; de peur de dévoiler pourquoi ils sont contraints d'être des flics : ils n'ont réellement à défendre que leur attachement servile à la misère de ce monde.

**SI TU FRAPPES UN ÉDUCATEUR SUR LA JOUE GAUCHE, IL EST TELLEMENT CONQU'IL TE TENDRA L'AUTRE PROFIL : TU VERRAS CELUI DU FLIC.**

Tous ces crapauds vivent dans la trouille, celle d'être oubliés. Mais ils se trouvent dans ce torturant dilemme qu'au moment où les « éduqués » vont se souvenir d'eux, ce sera pour leur vomir sur la gueule, pour saccager leurs terriers.

Il convient bien à la raclure réformiste de larmoyer sur le fait que « cette attitude de violence est une attitude suicidaire sociale ». Ils se savent visés, ils en tremblent :

**SI BIEN, QU'ILS TRAVAILLENT TOUS LES JOURS A AMELIORER LES RAISONS QUI POUSSENT CHACUN DE NOUS AU SUICIDE.**

Ils n'ont qu'un mot d'ordre : trompez-vous d'ennemi!

**PARLEZ-MOI DE VOTRE HUMANITÉ ET JE VOUS CRACHE A LA GUEULE !**

Le viol, le suicide, la drogue, le vol que les pouvoirs publics dénoncent comme une « atteinte à la vie », ne sont que les réponses misérables à ce qui nous en prive tous les jours.\*

Ce sont les mêmes pouffiasses du M.L.F. qui s'acharnent à emprisonner un violeur (Le Mans, janvier 1978), qui envoient en rééducation les filles de 13 ans pour avoir voulu goûter à quelques plaisirs amoureux. Ce que ces connes leur reprochent, c'est de porter atteinte ouvertement à l'ordre familial, c'est de faire éclater en plein jour la misère de l'amour.

Mais comment ces pouffiasses pourraient-elles connaître toute l'horreur qu'il y a à dépendre de la privation, elles dont les prétentions à la richesse ne dépassent pas celles

d'une bique. Là où il y a manque d'amour d'humanité, tous ceux et celles qui ont fini par se passer de la réalité de la misère n'y voient qu'un manque à baiser.

Nos actes deviennent publics. Les flics de toute engeance sont payés pour les étouffer dans le ghetto des faits divers, dans l'anéantissement de la taule ou du salariat.

**RESPONSABLES, ANGOISSEZ-VOUS !** Ce ne sont plus des motifs qui peuvent combler notre insatisfaction.

Les jeunes prolétaires chôment leur famille, pratiquent l'absentéisme au C.E.S., désertent les MJC, refusent le salariat. Les motifs de les y retenir vous filent chaque jour entre les doigts.

**BIENTÔT DANS TOUS CES LIEUX, IL NE RESTERA PLUS QUE VOUS !**

D'une MJC saccagée à un C.E.S. incendié, à un supermarché détourné, les prolétaires créent leur propre terrain de dérive.

Réformistes de tout poil, vous pensez que tous les actes de violence, de détournement qui animent les ruelles sordides de vos cités ne sont qu'une fin : l'aboutissement désolé d'une gestion insuffisante de la misère, de notre misère.

Nous affirmons, au contraire, que dans ces actes qui figent chaque jour un peu plus vos faciès angoissés, qui vous conduisent tout droit à l'infarctus, se trouvent contenu tout ce qui vous anéantira, vous et votre monde.

Nous affirmons de même que la pauvreté de ces actes réside essentiellement dans leur caractère encore privé. Une fois livrée au public (et le public c'est d'abord tous ceux qui s'y reconnaissent), elle révèle la misère effroyable de nos moyens par rapport à la grandeur du but : la suppression radicale du Monde existant et de tout ce qui œuvre à son maintien ou à son ravalement.

Réformistes, éducateurs, vieillards, parents, commerçants, notre soif d'humanité, de richesse ne connaît pas de bornes !

Un conseil : avant d'en savoir plus, suicidez-vous !

*Des situationnistes (Les Fossoyeurs du Vieux Monde/Côte Ouest)  
Nantes, le 5 février 1978*

\* Cette dernière phrase prête à confusion par son énoncé limitatif (« ne sont que... ») qui semble en exclure tout devenir autre. Elle raccourcit le fait que l'idée de la suppression de la misère ne peut apparaître à moins que cette misère ait atteint un développement qualitatif suffisant; que ce qui est vu comme « le plus misérable » par l'entendement réformiste est en réalité ce qui est proche de l'effondrement de toute croyance naïve à la satisfaction. On peut dire du réformisme qu'il organise le sous-développement délibéré de la misère : l'exemple le plus répugnant se voyant, à l'époque de ce tract, dans la charogne féministe qui venait de faire une brillante prestation judiciaire au procès d'un violeur – lourdement condamné grâce à ces Maries-salopes – au Mans; mais aussi bien dans les multiples archaïsmes marginaux-écologistes (de toutes manières, quelqu'un qui n'est pas porté à la boisson n'est pas honnêtement insatisfait). C'est en allant vers les richesses qu'on rencontre toutes les misères. Tant pis pour les esprits timorés. Nous développerons toute l'humanité de la misère.

« ... Que ce soit l'échangisme : la réclamation d'autant plus abstraite et bornée d'un échange que ses conditions n'existent pas et que ces conditions ne sont pas produites par celui-la même qui en quémade les fruits!

– ce, avec son corollaire : la revendication d'une individualité qui existerait elle aussi! toujours prête à reprendre ses billes ou à vendre son bout de gras quand la collectivité l'insatisfait et d'autant plus que la séparation d'avec les autres est plus cruellement vécue (Sandra...).

– le repli narcissique dès que le sens d'une activité s'est perdu et ne cherche pas à se comprendre autrement que comme limite due aux faits de simples individus, dont on se dégage à ce moment-là.

Le point de vue de l'individu, que je ne revendiquais pas mais pratiquais jusqu'au mois dernier en toute tranquillité, m'est apparu dérisoire quand il s'est agi d'écrire ensemble la « Lettre à Angers » :



L'abstraction des individualités, l'abstraction du lien entre elles, l'abstraction du public auquel elles s'adressent, tout ceci étant identiquement l'abstraction de la publicité!

Que l'individu n'existait pas sans son rapport au genre, qu'il se produit *en même temps* que se produit le genre, par la publicité; que le point de vue de la publicité, ce n'est pas vouloir à tout prix exprimer dans l'époque notre existence à « un public » en s'efforçant de trouver l'identité qui lie les deux. Que le public même est ce que nous avons à produire! Voilà qui est nouveau pour moi. Que le quotidien est la production de *l'absence de public*. (...) »

(A Doria à Y. Delhoysie le 12-2-78)

« ... On ne peut seulement dire que la pauvreté de ces actes réside dans leur caractère « encore » privé, même si cela résume leur limite; ni dire ensuite « une fois livrée au public elle révèle la misère effroyable de nos moyens par rapport à la grandeur du but : la suppression radicale du monde... ». Primo, « une fois livrée au public », elle subit de ce fait une notable transformation qualitative; secundo, vous supposez un grand but à de petits moyens, de sorte que les prolétaires seraient guidés par une téléologie semi-consciente que trahirait la misère des moyens; mais de quels moyens parlez-vous? Les actes de vol et de vandalisme se définissent par leur immédiateté. On ne saurait là parler de moyens, de médiations mises en jeu pour parvenir à un but qui n'existe encore que par sa proximité immédiate (...). C'est aussi le premier moment où la contradiction de cette soif se manifeste

### Sept jeunes gens écroués pour avoir attaqué une voiture de police

SEPT ADOLESCENTS qui avaient attaqué un fourgon de police dans la nuit de vendredi à samedi dans une résidence de La Rochelle (Charente Maritime) ont été placés sous mandat de dépôt.

Les policiers avaient été appelés dans le courant de la nuit pour un tapage dans une résidence mais à leur arrivée ils ne trouvèrent rien d'anormal. Après avoir effectué une tournée en ville, ils revinrent sur les lieux et furent à ce moment attaqués par des jeunes gens, âgés de 17 à 21 ans, qui lancèrent divers projectiles (bouteilles, caill-

oux) sur leur véhicule. Lors de cet incident un des gardiens de la paix a été légèrement blessé.

● *Heurts avec la police dans une cité d'H.L.M. du Val-de-Marne.* — Trois policiers ont été malmenés, lundi 7 novembre dans la soirée, par une quarantaine de jeunes gens d'une cité H.L.M. de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), alors qu'ils procédaient à une vérification d'identité de deux adolescents circulant sur un cyclomoteur. Accourus à la rescousse, des camarades des deux adolescents s'en prenaient aux policiers, blessant légèrement l'un d'eux d'un coup de couteau. Les policiers accourus en renfort ont procédé à sept interpellations.

*Ouest-France 7/11/77*

*Le Monde 9-11-77*

sans équivoque. D'abord par la limitation essentielle des objets particuliers qu'elle convoite. Ensuite, par leur suppression elle-même limitée, car le rapport au but est lui-même ce but. Ce qui nous attire vers une marchandise n'est pas la chose finie même, mais l'excitation dont elle se fait entourer; et ce qui la rend désirable, ce serait plutôt la vue de la mèche allumée que du baril de poudre lui-même (aussi les publicitaires subtils s'entendent-ils à faire convoiter la consommation plus qu'à justifier la chose particulière). Or on sait bien que le contenu qu'ils s'emploient à attiser est non-fini, sans limites, ce qui détermine une opposition immédiate entre le but donné (vendu) et le rapport au but, sa suppression effective. (à des titres complémentaires, le viol et le suicide sont des phénomènes de cette contradiction vécue entre les individus. Le viol est le désir supprimé au sens Dachau, le suicide est le non-désir réalisé au même sens).

(...) Les actes qui s'en prennent, ça et là, aux conditions immédiates ont bien une fin en eux-mêmes. Leur transformation ne peut provenir que de « ce qui commence une fois le contenu fini », de la nécessité objective d'accéder à une forme supérieure de ces jeux

sporadiques : car leur immédiateté (qui n'est qu'un simple moment de la réflexion historico-sociale du manque) est médiatisée avec un tout de rapports et de nécessités (c'est bien connu, combien de jeunes voyous s'assagissent dès qu'ils doivent assumer ces deux aspects de la pseudo-suppression civilisée : le salariat et le couple). Mis en rapport à un processus (médiatisé) qui l'a fait surgir, le refus doit alors « s'organiser pour ne plus jamais travailler », comme on disait autrefois, ou périr. Voilà aussi ce qu'il faut mettre sous le nez de nos interlocuteurs.

Quand je disais que nous ne reconnaissons pas de finalité qui puisse s'achever dans l'action immédiate du manque (vandalisme, inscriptions insultantes, poubelles renversées and so on...), c'était historiquement : pour autant que la pensée, quand les faits la réclament, pénètre le secret des médiations, et conçoit la signification révolutionnaire de l'insatisfaction et conséquemment pense un peu aux moyens d'en supprimer le fondement. Il faut avant tout éviter de fixer le but absolu comme une extraction de ce que les prolétaires veulent immédiatement. Seul le point de vue supérieur qui est actuellement vécu par nous, qui est celui nous spécifiant, dissout l'opposition entre le but historique et l'immédiat qu'il transcenderait (et, remarque en passant, ce n'est pas fortuit si cette contradiction, alors non-résolue, a marqué la naissance du réformisme et l'écrasement du mouvement révolutionnaire au début du siècle : il suffit à des faits aussi divergents que les débats internes de la social-démocratie (allemande), les préoccupations du syndicalisme-révolutionnaire français, les orientations de la gauche allemande – et sans parler des bolchéviks ! Pour voir à la racine la même opposition entre « les préoccupations quotidiennes » et « le but final »).

Oui, le quotidien est la production de l'absence de public. Cela se sent au moins dans l'isolement et l'indifférence où glissent les moindres gestes de « mauvaise humeur » à l'égard de la vie quotidienne. Les réformistes en sont pour l'instant à seulement redouter la propagation de tels actes : la plupart sont encore fort loin de se douter de ce que nous leur préparons à ce sujet. Notre projet est clair : nous allons mettre en mouvement une force de reconnaissance qui va se charger elle-même de créer ce qui, actuellement, l'exclut par le simple fait de manquer. »

*(Y. Delhoyse à A. Despoing, A. Doria, D. Ducasse et C. Goldato, le 27-2-78)*

## Mise à sac. du centre social de Kerlédé



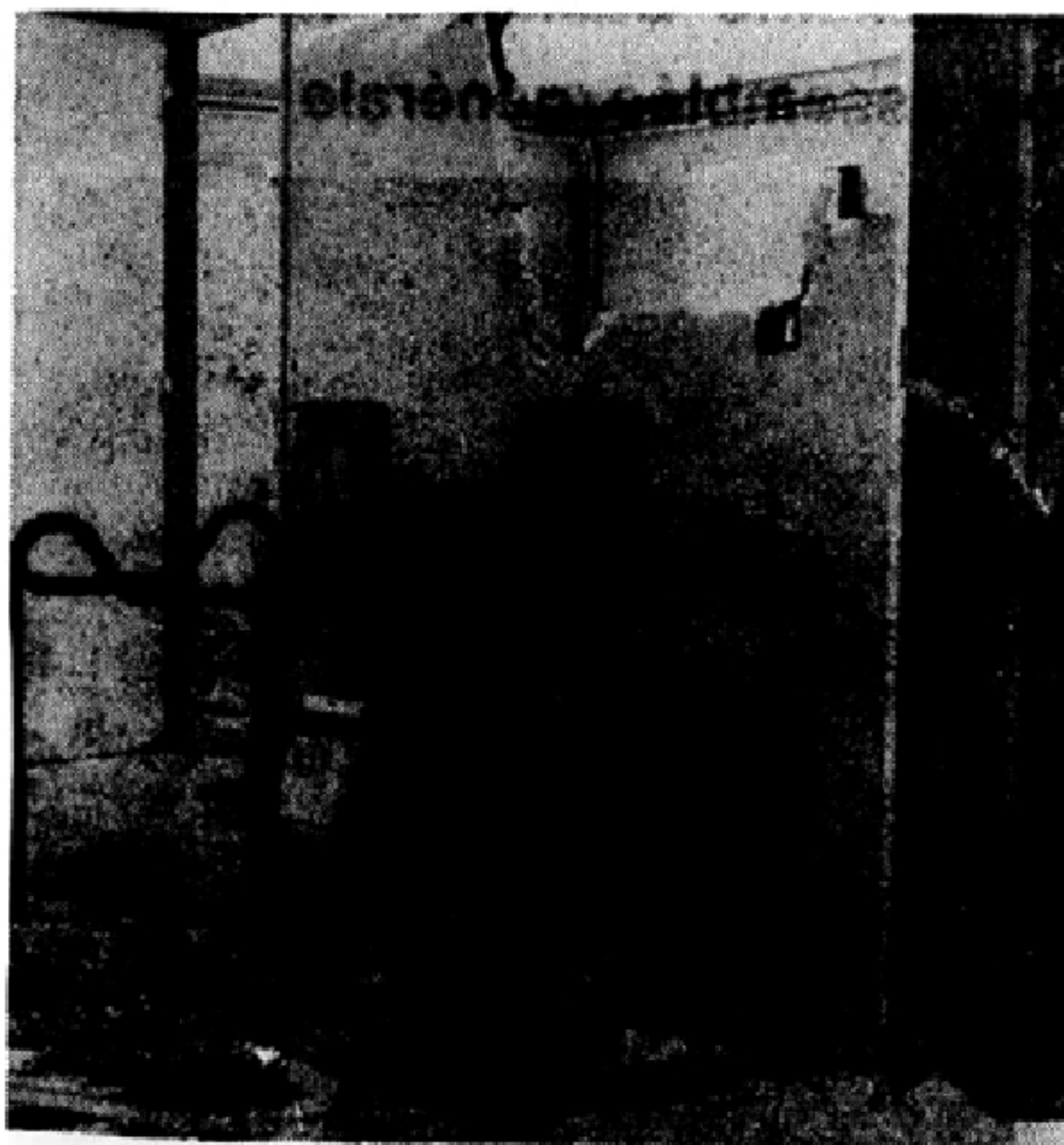
Au centre social de Kerlédé, tout semblait rentré dans l'ordre – si l'on peut s'exprimer ainsi – un animateur nommé en octobre avait semble-t-il repris des contacts avec les jeunes. Alors pourquoi aujourd'hui cette fureur destructrice ? Peut-être parce que cet

animateur lassé ou désabusé avait donné sa démission il y a à peine un mois, peut-être aussi que consciemment ou inconsciemment ce centre social focalise tous les ressentiments d'une petite fraction de jeunes qui ne peuvent que s'exprimer qu'à travers la vio-

lence : la plus bête, celle qui est gratuite.

En effet, des jeunes se sont introduits après avoir brisé les vitres dans le centre social de Kerlédé et avec une hargne incroyable s'en sont pris aux locaux, détériorant le mobilier et cassant les cloisons, arrachant les revêtements des plafonds, jetant des pots de peinture sur les murs. C'est ce spectacle de désolation que des témoins devaient découvrir au lendemain du long week-end de la Pentecôte. Il est à noter que le centre médico-social et la halte-garderie qui sont contigus n'ont pas été visités par les vandales, par contre le coin bibliothèque des anciens a été lui aussi saccagé. On se souvient que ce centre avait été remis en état à la suite des déprédations commises par un groupe de délinquants en mars de l'année dernière. Cette fois-ci, après un tel saccage qui va se chiffrer par une facture conséquente, l'office de gestion des centres sociaux et la municipalité reconsidéreront-elles leur politique d'animation dans ce quartier ?





... On entend dire : « C'est un repaire de voyous. Ils couchent tous ensemble. Ils boivent. Ils se droguent. Ils sont la véritable source de la délinquance dans ce quartier et ailleurs. ». En effet, tous les inculpés de cet après-midi viennent du Centre social...

(Le Nouvel Obs. août 77)

« Quant à la coupure, assez évidente même vue d'ici, entre les producteurs du tract (que je tiens, bien sûr, pour l'Ouest les seuls initiateurs de la récente progression qualitative) et les autres intéressés, j'y vois une stigmatisation, et de taille, de la pratique complaisante, anti-organisationnelle et immédiate, appliquée aux rencontres et aux relations qui s'en suivent. Ce n'est pas sur le phénomène précis du tract, mais carrément sur tout un mode de fréquentation qu'il faut apprécier et ruiner ce rapport plus ou moins contemplatif et en tous cas ennuyeux à notre association. Nous refusons aussi bien les disciples et suiveurs que les moyens d'action saisissables par extension numérique d'une base d'exécutants, fond indispensable d'une bureaucratie interne et de son intervention hiérarchique et directive vers le monde. Nous soutenons l'exigence de développer une part de création personnelle comme quasiment préalable de toute entreprise organisée. Nous définissons donc notre association comme propriété réellement commune des gens qui s'y trouvent à agir; et que nous jugeons, en ce qui concerne leur présence parmi nous, en vigueur de l'appropriation effective de tous les aspects de notre spécificité, tant dans ses développements théoriques que dans ses implications pratiques. Nous refusons en outre comme critère d'alliance les appropriations partielles de cette activité, où l'individu maîtrise un aspect mais reste démuné sur tout le reste, laissant le soin à d'autres de labourer les terrains en friche de sa propre vie. Voici les quelques règles à suivre pour tous: en considérant, à chaque fois, qu'il nous faut violenter les gens pour créer la base et le style pratique nécessaires à leur application (...) »

(Y. Delhoysie le 2-3-78 aux destinataires de la précédente  
c'est-à-dire aux auteurs du tract « Soyons cruels ».)

« ... La dérive ne commence réellement que là où quelque chose se brise d'un rapport privé. C'est là sa condition et son importance stratégique.

La misère des faits divers est celle de la singularité des individus. Le fait divers est le spectacle de la misère du fétichisme. C'est la forme privée que prend la collectivité. Ce rapport quotidien aux faits divers n'est pas attaqué tant que n'est pas attaquée la singularité de l'individu. On n'a pas vu que la dérive commençait là aussi (...). Les querelles particulières, l'insatisfaction quotidienniste furent la rançon de cette impasse.

Le rapport immédiat entre individus singuliers n'est pas l'échange! Car c'est cette singularité des individus qui s'échange; c'est la singularité de leur rapport au manque qui leur fait croire qu'ils ont des idées sur *l'absence d'idée* et bien entendu sur l'idée qu'ils se font de la richesse, de *leur* richesse. Cette singularité s'affiche bruyamment quand elle prétend à sa reconnaissance telle quelle. Rien de plus que le langage affecté que le réformisme assène dans celui des marchandises : « Je suis lessive, Produit Libre, consommez-moi! » Celui ou celle qui prétend que sa misère se différencie de celle de son genre, ne prétend à rien d'autre qu'à se faire accepter comme marchandise particulière, avec l'espoir qu'il puisse exister la possibilité de se réaliser « humainement » dans le monde, tel qu'il est. En fait ces gens-là haïssent autant ce monde qu'eux-mêmes : bien peu.

C'est avec la même légèreté que l'individu singulier va *réclamer* la suppression de ce qu'il pense manquer à une activité publique, ce qui conviendrait pour l'améliorer et qui, à la première difficulté ou manifestation d'impuissance abandonnera tout effort qui puisse tendre vers cette suppression souhaitée. L'impuissance n'est pas avancée sur le tapis de sa suppression. Elle n'est qu'un sale petit moment à passer, ailleurs.

Le même individu travaillera à réaliser l'échange sans supprimer le travail qui le domine et qui l'amène à en produire davantage – par exemple à dissoudre l'angoisse sans réaliser son objet en le supprimant. L'angoisse est la misère du fétichisme vécu narcissiquement et les gens se plaignent de leur état en recherchant laborieusement, au sein de leur rapport particulier au manque, le remède à cet état...

De même combien de fois s'élève abstraitement la récrimination d'un échange possible fondé sur la seule bonne volonté des individus (« pourquoi tu veux pas échanger avec moi? »). Le fameux « désir d'échange » qui serait ou ne serait pas, comme la détermination centrale des rapports est d'autant plus abstrait que sa recherche est posée dans un immédiat sans devenir, ou plutôt que cet immédiat contiendrait entièrement le devenir. C'est la même insouciance qui fait que l'on entend trop souvent poser le devenir de l'activité d'abord en fonction des individus (« tu veux plus me voir? ») avant de chercher à se déterminer dans le sens de ce qui nous manque. (les propos entre guillemets et parenthèses ne sont pas imaginaires : ils ont été tenus par les végétatifs à l'issue des divergences liées à l'intervention de février 78).

La critique quotidienniste se rapporte immédiatement au manque, en dénie les moments essentiels : l'argent, le salariat, la famille... la télévision... etc., reprend chaque fragment et y applique un moyen de secours pour les éviter : l'illégalité, la « communauté »... les radios-libres... A chaque insatisfaction son plâtre, à chaque manque d'idée sa combine. Jamais elle ne comprend l'essentiel de ces moments : l'apparition aliénée de son insatisfaction. Elle est cette critique qui bricole la misère avec les moyens qui existent, ce qui lui fait apprécier l'aménagement techniciste d'une activité pour laquelle la misère du but lui échappera toujours. (...)

Une des erreurs reproduites dans la conception empirique de la rencontre consiste à postuler que nous aurions immédiatement tout à faire avec quiconque exprime un soupçon de révolte qui semble aller dans le sens de ce que nous disons depuis plusieurs années.. Est-ce poser les relations hors des termes d'un devenir que d'exiger au moins qu'elles soient contraintes de se définir plus médiatement? Tout le monde a à gagner à la rupture du quotidien... Nous sommes toujours en rupture avec notre mode de vie, avec notre rapport privé à la misère, au fétichisme. Nous sommes donc tout autant en rupture avec des individus qu'avec le rapport inconséquent que ceux-ci ont avec une activité qui veut rompre avec l'habitude des concepts, avec la soumission aux limites de leur usage (c'est-à-dire à leur vulgarisation, leur abstraction individualiste). Ceci tout autant entre associés que vis-à-vis de n'importe quels prolétaires qui exigent une offensive à partir de leur misère particulière.

(...) C'est de ne pas avoir considéré la misère du besoin qui nous a fait nous identifier au violeur, c'est la manifestation *immédiate* du manque que nous n'avons alors fait que restituer comme absence d'humanité. (...) La publicité ne consiste pas à saisir la misère du besoin chez le violeur comme forme immédiate du manque, la publicité réside dans ce que le scandale de ce spectacle (absence d'humanité) recouvre toutes les prétentions humaines contenues dans les rapports amoureux (le fétichisme)...



Ce que le violeur ne respecte pas, c'est l'idée que l'individu abstrait a de son humanité – ni de la sienne... Il prend... Si nous avons dit que le viol n'existait pas plus que les rapports inter-personnels, c'est que ce qui est revendiqué dans les seconds comme ce qui fait s'émouvoir les pouffasses féministes dans le premier, c'est qu'elles y voient une négation scandaleuse de l'humanité dont l'individu est censé être porteur.

Dans les rapports amoureux « normaux », c'est bien aussi la revendication de cette prétendue richesse de l'individu réalisant son humanité dans l'échange qui fait que n'est pas saisie alors la misère du manque : la privation absolue d'humanité dans l'échange absolument privé... Cette conception d'une misère plus riche dans le couple est à sabrer dès maintenant (« elle constitue manifestement le postulat de toutes les théories naïvement évolutionnistes... »). Voilà comment se diversifie notre rapport à la misère du besoin (...).

(A. Despoing, A. Doria et C. Goldato février-mars 78  
« Notes à la suite d'une intervention »)

## L'ÉPINGLE STÉRILISÉE

### PARLEZ-MOI DE VOTRE AUTONOMIE ET JE VOUS CRACHE A LA GUEULE

L'usage récent du terme « autonome », par lui-même délibérément vague, trahit ses employeurs pour qui l'époque d'un refus se ramène à une débile limitation spontanéiste, elle-même dernier mot de l'idéologie révolutionnaire décomposée. Celle-ci n'est pas fermement constituée, de nos jours, mais se détecte à l'emprise des vieilles formes d'activité sur les gestes immédiats de l'insatisfaction. Par exemple, le militantisme gauchiste et la mentalité quotidienniste dérangés s'associent sur un même plan pratique pour neutraliser les effets de la reprise révolutionnaire. Après que le gauchisme se soit vu oublié comme il méritait de l'être, nous le voyons s'offrir une ultime *communauté thérapeutique* : L'Autonomie (...).

En France, les flicaillons séniles de l'OCL et de Front Libertaire, après avoir défendu durant dix ans les vitrines contre nos attaques, essaient de se mettre au goût du jour dans une cascade de couacs les uns plus malheureux que les autres. Extérieurs au terrain où se joue le refus immédiat, ils en reproduisent chroniquement les gestes, vidés de leur dimension vivante. Les Autonomes, dans leur caquetage sensationnel, n'auront jamais pu faire à Strasbourg ce que les jeunes du cru y réussirent tranquillement et sans tintamarre politique, voici 2 semaines, lors du « Carnaval sauvage » où ils réalisèrent pratiquement l'absence de la fête (30 vitrines démolies, des magasins pillés, etc.). Ce qui interdit aux Autonomes d'accéder au rôle, qui les tente fort, de diriger politiquement l'énergie des refus immédiats, c'est que ceux-ci contiennent des besoins passablement autres que ceux dont l'idéologie autonome fait état. (...)

Tout ceci définit les raisons et le style de notre passage dans la ville de Toulouse ce week-end. Ayant l'avantage de ne pas connaître cette cité, aucun aspect familier ne pourra y obscurcir la réflexion de la pourriture environnante (à l'instant où les charençons réformistes se vautrent dans la farine électorale). Nous éviterons autant que possible de sacrifier aux escarmouches éculées perdues d'avance, pour essayer de s'amuser là où l'ennemi ne nous attend pas. Par ailleurs, nous n'escomptons aucun résultat de ce qui se produira dans cette ville, considérant qu'il ne suffit pas de parachuter une invitation à la dérive abstraite de toute détermination singulière. Ce sera aussi, nous le souhaitons vivement, le lieu de tirer les choses au clair sur ce que n'est pas, dix ans après 68, le mouvement révolutionnaire. Les situations que nous voulons susciter de par le monde n'ont d'intérêt que par l'émergence d'une même idée sur ce qui nous manque et sur la réalisation in festum de cette idée. Dans tout ça, les Autonomes ne sont vraiment qu'un épiphénomène de l'impuissance chronique qui étreint la quasi-totalité de ces gens qu'il est, parfois, convenu d'appeler des « révolutionnaires »...

Nous ne refermerons pas le couvercle sur notre vie d'ordure.

*Les Fossoyeurs du Vieux Monde/Côte Sud  
Le 17 mars 1978 en vue de l'Absence*

## NOUS PARLONS DE LA RICHESSE QUI NOUS MANQUE !

Dans la nuit de samedi à dimanche, le 2 juillet, un fait que la pègre journalistique ne pouvait relever répondait à l'invitation de quelques jeunes prolétaires qui avaient su se servir eux-mêmes auparavant : LE PILLAGE DE L'« ÉPARGNE » DE BAGATELLE !

La marchandise parle !

Elle nous dit : vous me désirez ! prenez la réalité pour vos désirs ; la réalité c'est moi, prenez-moi !... ou encore : venez à moi et vous serez riches ; riches de votre besoin comblé. Consommez vos besoins en bonne compagnie !...

NOTRE BESOIN DE MARCHANDISES EST INFINI !

Nos pensées vont vers elle, nos pensées sont les siennes ; nous ne disons rien par nous-mêmes car elle nous prive de toute pensée.

La marchandise ment ! Notre silence est la réalité de son mensonge ! Ce silence est notre résignation : il ne s'agit plus de discuter le prix du beurre !

Partout où les marchandises parlent de notre bonheur nous n'avons qu'à jouir d'elles en nous invitant nous-mêmes aux préparatifs des festins qu'elles nous promettent !

– Le pillage ou le vol ne sont encore \* que de simples moyens de consommation immédiate – Quand nous nous servons directement en nourriture, en alcool, en objets de toutes sortes, et même en fric, le plaisir pris à savourer les marchandises convoitées se finit avec elles et l'arrière-goût est aigre ; l'air de fête s'évapore vite quand il faut retourner au labeur et à l'ennui.

La pratique du vol reste une réponse impuissante au monde de la privation ; l'abondance luxueuse de marchandises n'est que le versant doré d'une vie qui nous échappe. Nous apprenons en *nous servant* nous-mêmes que les marchandises ignorent le temps de nos désirs au-delà de la circulation du fric ! Le sens de notre désir de vivre est une idée de plus en plus précise – L'ARGENT DEVRA S'OUBLIER !

NOUS AVONS BESOIN D'ARGENT MAIS CE DONT ON MANQUE N'EST PAS D'ARGENT !

Dans la vie quotidienne, les gestes de refus apparaissent comme des faits divers sans rapport entre eux. Une mauvaise intégration aux « progrès de la police » sont les seuls motifs qu'on pourrait leur reconnaître. Leur véritable signification n'est pas en eux-mêmes mais dans la vie quotidienne dont ils sont le scandale permanent (...).

BAVARDER DE CE QUI NOUS MANQUE C'EST DÉJÀ DÉFINIR CE QUE NOUS SOMMES !

Nous affirmons que le refus du travail, la désertion de la famille, les excès occasionnés par la fadeur des loisirs permis sont les prémisses d'une richesse que les animateurs de l'ordre existant, flics sociaux en tout genre, aux si larges explications, ne sauraient seulement entrevoir.

Dès que nous montrons le sens de nos actes, ils essayent de cacher encore un peu qu'ils n'ont jamais servi à rien, qu'à replâtrer la misère de ce monde.

RIEN NE SERA ÉPARGNÉ DE CE QUI EST ESSENTIELLEMENT DÉGRADANT !

NOTRE SOIF D'HUMANITÉ NE CONNAÎT PAS DE BORNES !

TOULOUSE, le 18 juillet 1978.  
Diffusé au Mirail, à Bagatelle, à ~~E~~campalq et dans le centre de Toulouse

\* On peut refaire sur ces lignes la même remarque que celle faite à propos du tract des Dervallières : elles témoignent d'un insuffisant développement stratégique et social du mouvement d'insatisfaction. Ce sera notre œuvre pour les prochaines années. Les « Épargnes » sont une chaîne de moyennes surfaces du Sud-Ouest.



## Au Mirail

# Le poste de police mis à sac Vandalisme ou vol de dossiers ?

Nous avons mentionné, à plusieurs reprises, dans nos éditions, la véritable escalade de la violence dans notre ville, particulièrement la nuit. Les agressions, ne se comptent plus ; pour voler, souvent ; mais de plus en plus c'est la violence gratuite. Pour « le plaisir ». On peut se demander jusqu'à quelles extrémités les choses iraient dans ce domaine.

Il semble qu'un paroxysme ait été atteint, pendant la nuit de dimanche à lundi, au Mirail. Le poste de police de ce quartier, place Tel-Aviv, a été littéralement saccagé par des inconnus, qui ont pu pénétrer à l'intérieur en « forçant » une fenêtre du premier étage.

Hier matin, à 8 heures, le chef de poste, l'inspecteur principal Pomada, a découvert un véritable champ de bataille. Tous les dossiers, les machines étaient éparpillés sur le sol et les inconnus avaient même réussi à ouvrir, probablement avec un pied de biche, l'armoire forte contenant les documents les plus importants.

Les enquêteurs seraient tentés de croire, dans l'immédiat, qu'il s'agit de l'œuvre de vandales ; mais il semble tout de même que plusieurs dossiers relativement importants aient disparu. Alors ? Que cherchaient les « casseurs » ? Nous ne tarderons certainement pas à le savoir.



L'inspecteur principal POMADA constate les dégâts dans l'un des bureaux du poste de police.

Mais, une fois de plus, c'est le public qui fera les frais de cette affaire. Il a été impossible, hier, de recevoir une seule plainte au poste de Mirail, et les personnes convoquées n'ont pu être reçues ; il en sera de même aujourd'hui. Pour déposer une plainte, les riverains devront s'adresser au commissariat des allées Charles-de-Fitte.

Le personnel du poste, déjà en effectif réduit pendant les vacances, aura fort à faire pour

mettre de l'ordre dans tous ces papiers dispersés à travers les pièces.

Les voyous n'ont donc plus peur de rien. Pistent-ils agir en toute impunité ? Il faut dire aussi que depuis le début du mois d'août, sur la place Tel-Aviv, à quelques dizaines de mètres du poste de police, un magasin de sport, un pressing, une pharmacie, un volailler, etc. ont été cambriolés !...

« La Dépêche du Midi » - mi-août 78. Les auteurs de cette opération devaient être arrêtés deux semaines après : il s'agissait de deux mineurs âgés respectivement de 13 et 12 ans...

« En 1970 des jeunes garçons et des fillettes de moins de quinze ans ont pillé neuf cent vingt-deux magasins. (D'après les informations et les comptes-rendus présentés par le ministre du M.V.D d'Azerbaïdjan à la section des organes administratifs...).

Le vendredi 26 mai, le journal fit passer une petite information annonçant que les employés du grand magasin Printemps-Nation s'étaient mis en grève, sortant massivement sur le trottoir en laissant les clients à l'intérieur. La situation me sembla une bonne aubaine pour aller mettre le souk dans la foire aux marchandises.

Le samedi (nous) arrivâmes devant le magasin. Les crevures syndiquées en gardaient les portes, tout en travaillant sous le soleil torride à faire la grève. Nous voilà fort déçus et fort alléchés par la situation : avec l'envie de faire d'une pierre deux coups : faire leur sort aux réformistes, entrer en force dans le magasin. Malheureusement devant les policiers et les syndicats nous ne faisons pas le poids, la rage nous tenait.

Nous commençons à avoir plusieurs idées : détruire les banderolles - faire des bombages incitant au pillage - rencontrer quelques loubards qui partageraient notre goût de la destruction. Puis dans l'excitation du moment nous réfléchissons pour nous organiser un peu mieux et décidons de lancer une invitation pour le lundi suivant. 2 heures plus tard le texte était ronéoté.



Nous décidons de le distribuer dans les endroits où les loubards se réunissent ; pensant que leur exacerbation viscérale serait séduite par notre projet. Les bavardages furent passionnants. Le texte ayant l'avantage d'être court, il fut lu et commenté illico. Quelques résistances contre la théorie furent désamorcées après que nous ayons montré patte blanche : ni étudiantes, ni politiciennes. Une véritable et riche curiosité s'installa de part et d'autre, ainsi que critiques et désaccords. Il est à noter d'ailleurs que ces personnes en général s'intéressèrent beaucoup plus aux idées contenues dans le papillon qu'à l'invitation elle-même.

Nous revînmes fort tard dans la nuit.

Le lundi 29 mai nous nous retrouvâmes à une dizaine environ. Nous nous réunîmes dans un café. Devant la grosseur du magasin, le manque de matériel, nous décidons de piller un magasin plus petit.

Chose dite, chose faite, un supermarché fut délesté de plusieurs sacs de marchandises. Les camarades nous invitèrent à festoyer chez eux. Il se révéla que parmi ceux-ci il y avait quelques autonomes qui avaient eu connaissance de notre papillon par relation. C'était le moment pour nous de savoir ce qu'ils avaient dans les tripes et dans la tête. Une pluie de bavardages se leva sur leur squatt. Leur résistance à la théorie était manifeste mais nous avions nombre de question à poser. Ils étaient séduits par notre projet et voulaient le reporter au mercredi. Les discussions devinrent houleuses sur le rapport à la marchandise, l'activisme spectaculaire qu'ils manifestaient sur Paris et qui nous semblait coupé de la critique de la vie quotidienne (vu leur style de vie). Le bavardage poussé avec 3 ou 4 qui semblaient fort intéressés par nos idées nous poussa à accepter le rendez-vous du mercredi devant Beaubourg.

Le lendemain (nous) décidâmes – pensant que l'échange n'avait pas été assez poussé, que les déterminations de chacun n'avaient pas été clairement dévoilées – de retourner au squatt. Nous les retrouvâmes à jouer au tarot ou caresser leur gratte. N'ayant aucun goût pour les soirées familiales, nous étions biens lancées pour la cruauté : le ton fut agressif. Nous étions les emmerdeuses de service venant briser le ron-ron de leur satisfaction par quelques allusions explicites sur la privation, le manque de tout, la misère. Nous commençons à comprendre que ce n'est pas sur un projet ponctuel que l'on peut s'associer mais sur la réflexion de ce qui manque dans un moment particulier se rapportant au manque générique. Les divergences apparues entre nous et les autonomes étaient énormes, il n'était plus question pour nous de mener une offensive avec eux.

Les tensions qui apparurent entre nous après cette situation éclairèrent en négatif toutes les faiblesses de notre projet. Nous nous sentions flouées puisqu'ils avaient repris notre invitation à leur compte en A.G. La contradiction dans le fait que nous nous étions démarqués d'eux dans le papillon et dans les bavardages créait une brèche dans le rapport abstrait à l'activité. Nous nous étions retrouvées implicitement sur un besoin d'activité, d'extériorisation de notre insatisfaction sans préciser la nature même de cette insatisfaction à l'intérieur de l'association momentanée (...).

(...) A partir de là, nous commençâmes à entrevoir que l'invitation comportait une bonne part d'idéologie de la reconnaissance sur une plateforme évidente. Là où nous éprouvions la nécessité de rendre public le fondement de nos gestes, les autonomes valorisaient le geste lui-même comme suffisant en soi dans un rapport politique et économique au monde, que nous ne pouvions tolérer. Là où nous parlions de notre soif de richesse, ils nous opposaient le libre choix d'une vie parallèle sordide dont les conditions de pauvreté, de privation suffisaient aux prolétaires du siècle dernier pour prendre les armes. Là où nous voulions une rupture du quotidien par un bavardage critique, ils se confortaient dans leur soirée familiale à jouer aux cartes. Nous connaissions la bêtise des autonomes par leurs interventions spectaculaires opiniâtrément inféodées aux manifestations politiques, nous vérifiâmes l'étroitesse de leur insatisfaction même. Nous fûmes cruelles. Mais là n'est pas l'essentiel encore.

L'objectif que nous nous étions proposé n'était pas un pillage misérable en soi, mais à partir de ce moment, la possibilité d'une rencontre qui nous amènerait à la nécessité d'une stratégie commune contre nos vies, contre ce monde. Le troisième moment a constitué dans l'échec de l'association entre les prolétaires qui avaient lancé l'invitation.

Il faut en trouver la raison dans le manque de pensée sur l'insatisfaction qui nous avait réunies. Du moins les raisons particulières qui nous avaient poussées à vivre ce moment n'on pas trouvé un dépassement général dans la prise en charge critique de tous les aspects de notre vie. La stratégie à mener contre ceux-ci prit vite la forme de la démerde individuelle tandis que l'angoisse qui en découlait ne voyait sa résolution magique que dans



d'autres coups de main.

Immédiatement le refus vécu collectivement dans un moment ponctuel ne brise l'isolement qu'en surface, l'exacerbation du manque trop souvent ne trouve sa solution que dans des manifestations spectaculaires qui seraient censées résoudre les contradictions vécues dans la vie quotidienne. En fait l'opposition vie quotidienne/intervention publique n'existe que lorsque le rapport au monde est seulement conçu dans l'immédiat, là où la haine produite par l'une va chercher sa suppression immédiate dans l'autre.

Dans ce genre d'intervention les gens se rencontrent de par leur insatisfaction particulière qui collectivement se fixe sur ce moment et ne rend plus aucunement publique l'historicité de ce refus. Le malaise reste circonscrit de manière privée dans l'individu là où il a échoué à situer ce moment dans le mouvement social, à dynamiser son activité. Et ce parce qu'il n'a pas su rencontrer autrui sur ce qui lui a manqué à ce moment-là. L'intérêt du pillage que nous avons voulu mener à Paris résidait dans le fait qu'il voulait maîtriser aussi bien sa nécessité (par l'invitation) que la rencontre (en le distribuant dans des lieux bien précis) que ses conséquences (en vue de bavardages, association, etc.).

Nous n'avons pas su dériver. La stratégie consiste au moins à savoir tirer parti des occasions que l'histoire place sur notre route... On s'aperçoit là qu'elle nous unissait abstraitement (l'activité entamée), l'impossibilité collective à définir un devenir : une critique de ce moment et un lien effectif à ce que nous vivions quotidiennement (ex : le manque d'argent et l'incapacité à le prendre en charge collectivement commença à nous séparer tandis que nous rêvassions à d'autres interventions) acheva l'éclatement entre nous trois.

(...) Le devenir des *catégories sociales séparées* ne peut être qu'une fausse problématique pour sociologues inquiets. L'insatisfaction est partout, le rapport négatif au monde commence à apparaître n'importe où dans tous les gestes d'insatisfactions au sein même de la vie quotidienne, et leur limite est dans le fait qu'ils ne se reconnaissent pas encore dans le mouvement historique qui les lie. (...)

(...) Rares sont les prolétaires qui se rencontrent pour offenser ce monde, que l'on comprenne bien donc qu'une intervention ne se résoud ni dans un moment ponctuel, ni dans le vase clos d'une association abstraite où les prolétaires reproduisent indéfiniment leur insatisfaction par le truchement de quelques gestes de refus. Il n'est pas plus question de faire l'apologie du pillage que de démasquer l'intérêt d'une pratique de plus en plus courante en tant qu'elle apparaît dans l'histoire dans les moments de plus grandes privations. »...

*De Paris, une camarade. « Ivana ». Notes sur la suite imprévue d'une grève des employés du Printemps-Nation. Juillet-août 1978)*

# AUX CASSEURS DE CAEN ET D'AILLEURS

(relatif aux événements des 15 et 17 novembre 1978)

Nous avons laissé pousser nos ongles depuis un mois. L'instant est venu de les planter dans le visage de l'ennemi.

Les motifs qui animaient, le 15 comme le 17, les défilés syndicaux ont donné dans la pleine mesure de leurs moyens celle du faux sérieux qui les implique. Défense de l'emploi le 15, défense de l'Etat le 17. Nous crachons également sur les deux. Mais le 17, le motif initial du 15 était déjà moisi : les gens étaient venus là **excités par une occasion** de se trouver en commun, l'idée de casser le décor ayant déjà mûri dans beaucoup de têtes. Les rackets politiques et syndicaux, pas plus que les CRS, ne maîtrisaient l'aubaine qui était venue sans eux et contre eux. Ils avaient tout fait pour effacer le rapport entre la violence étatique et l'obligation salariale, tirant leur subsistance des deux à la fois (vous savez bien, les CRS aussi sont des travailleurs, et même syndiqués ! mais parfois un peu nerveux).

Le 15 novembre 78, des gens avaient reconnu toute leur humiliation quotidienne concentrée dans le groin des CRS. La protestation syndicale du 17, uniquement portée sur l'**incident** souhaitait par là même sauvegarder la **vérité essentielle** de l'Etat. Mais le 17, beaucoup s'étaient déplacés qui n'étaient pas là deux jours avant. La perspective de la cogne avec les flics suscitait cette ardeur remarquable qu'une manif syndicale ne peut imaginer. Seul un animal inférieur au CRS, c'est-à-dire un militant, peut vouloir calmer une telle ardeur. Heureusement, le 17, les prolétaires s'étaient équipés avec sérieux. Par exemple, il faut ici féliciter l'intelligente initiative consistant à bomber sur les murs les formules résumant l'attaque, dont le principe absolument premier « A bas le travail ». Nous savons que malgré tous les silences et toutes les censures publiques, ces formules font clandestinement le tour du monde.



On connaît la suite : 60 vitrines éventrées, outre les destructions et les débuts de pillage çà et là... Une fois passé ce fait de guerre, toutes les badernes politiques et syndicales ont déployé l'arrogance qu'elles se permettent en temps de paix. Le fiel de leurs calomnies contraste foutrement bien avec la splendeur de l'attaque, menée avec tant de brio et de délicatesse jusque dans le choix des objectifs à casser (petits commerçants, parcmètres, syndicat d'initiative, banques...). Médusé, l'ennemi en invoque à l'opinion publique, cette créature du silence, pour lui poser cette question déplacée : qui ? Mais qui sont les casseurs ? Pour nous qui nous y sommes reconnus, l'unique question est : qui sont nos ennemis (et entre autres, comment se fait-il que les flics-syndicalistes ne se soient pas fait casser la gueule ?).

\* \*  
\*

Nous allons donc examiner quelques idées pour parvenir à de meilleurs résultats.

Pour l'heure, le vandalisme et le pillage restent de ces rares formes de dépenses qui contiennent un peu de richesse. Ce sont des réponses limitées, mais leur raison elle, ne l'est pas. D'où la terreur panique de l'ennemi, qui déplore l'irruption subite d'une richesse dont il croyait avoir inhibé jusqu'à l'idée. Par delà les nuances qu'ils ont eu chacun pour condamner les splendides excès du 17, tous les rackets politiques, du PR à l'extrême-gauche, se recourent enfin ouvertement sur le principal : la défense et l'apologie du travail salarié. Et cette sorte de député du PS, Mexandeau, qui avait honte d'annoncer publiquement que dans l'affaire, le local de son parti fût saccagé ! Et ce maire de Caen qui vitupère l'existence de bandes armées ! Il ne parlait pourtant pas des CRS, ni des SO, ni des commerçants qui proposaient de s'organiser en milices ? Et les meilleurs, pour ces travaux de délation, sont encore les patriotes staliniens du PCF. Quant aux troupiers de la LCR et de l'OCT, tellement occupés à éplucher leurs patates léninistes, n'ont vu là dedans qu'une confirmation de la « nécessité de lutter pour la défense de l'emploi ». Tous pouvaient bien tremper leur croupion politique dans la sauce syndicale, et improviser deux jours après l'émeute une réunion sur « le problème de l'emploi » : ils n'intéressaient plus. La vie réelle a laissé ces gens-là désespérément puceaux.

Leur explication a le bénéfice de la clarté, chose rare chez les meneurs de foule : ces émeutiers ne pourraient être que des éléments extérieurs, à la ville de Caen comme à la classe ouvrière. A ceci près : ce n'est pas une extériorité géographique, mais une divergence d'intérêts sociaux et historiques qui donne aux casseurs une allure d'étrangers. Les staliniens du PCF ne s'y sont pas trompés. Nous non plus. Nous leur laissons leur classe ouvrière. Elle leur appartient réellement, aujourd'hui que les ouvriers ne veulent plus être ouvriers. Nous les laissons astiquer leur titre de propriété. Nous les laissons calculer les coûts de production et autres indices en bonne compagnie, avec le CNPF.

Prenons au moins le temps de montrer ce qu'on veut, si on peut pas faire ce qu'on veut. Tout l'appareil de l'information et de la communication étant aux mains de l'ennemi, la clandestinité de nos raisons s'évalue **proportionnellement** aux tonnes d'explications qui s'identifient au maintien de l'État. Il suffit de lire les inepties colportées par la presse nationale sur la signification de l'émeute du 17, qui naturellement leur échappe comme le reste. « Le Monde » y consacre, voici deux semaines, une demie page pour constater, navré, qu'il n'y comprend rien : « Le Monde » est un journal, objectif au sens de Polaroid : il photographie la vie

privée des Etats, la suite dépassant sa maigre compétence. Quand à « Libération », le journal qui pend au cul des réformistes comme la morve au bout du nez, il réussit cette crapulerie de ramener le contenu d'une si belle situation à ce qu'en interprète un délégué CFDT ! (entre crevures auto-gestionnaires, on s'entend, s'pas ?). Mais on retiendra. Il faudra à l'avenir réserver quelques boulons aux journalistes.

Nous visons à renverser le rapport des forces existant dans les entreprises, les bistrots et les supermarchés. Les temps changent. Ce n'est pas à partir de l'entreprise, mais dans la vie extra-salariale que les gens rencontrent une commune excitation chaque fois insatisfaite ; et qu'ils peuvent parfois se rencontrer, c'est-à-dire se communiquer leur insatisfaction. Sans chercher très loin, on se souvient de cette nuit d'août 74 à Rouen : lors d'un bal populaire gratuit, l'intervention des flics sur un incident fortuit déclencha l'émeute qui saccagea le centre de la ville. Quand, après, les jeunes prolétaires, en proie à une insatisfaction illimitée, sont confrontés à la nécessité de l'argent, ils retournent dans les lieux de salariat en les vomissant. Les syndicats savent leur impuissance à contrôler ce mouvement. Ils peuvent toujours tenter de traiter, quartier par quartier, les refus sociaux comme la délinquance : ils peuvent réclamer plus d'éducateurs, d'animateurs socio-cul. et de MJC. On sait quelle splendide réponse leur ont fait quatre jeunes qui, en janvier 78, saccageaient entièrement une MJC de Cæn.

Les gestes collectifs de destruction systématique **sans raison particulière** préfigurent l'avènement d'une idée supérieure de la richesse. Le vandale pillard, c'est le pauvre qui commence à se ressentir pauvre. A n'offrir que le pur spectacle d'elle-même, la masse des richesses destinées aux pauvres fait sentir toute la rigueur de ses limites. Les pauvres absolus (les salariés), voulant réaliser cette richesse inaccessible doivent en repousser la limite de son côté quantitatif (lutte pour gagner du temps et de l'argent d'une manière illimitée, qui était jadis le privilège du capital). Mais ce faisant, c'est à la limite qualitative qu'on se heurte, dans la dépense du temps et de l'argent gagnés.

Toutes les questions qu'agitent les gestionnaires & réformistes ont pour base et pour le résultat le silence du public au sujet de la richesse : mais là où l'insatisfaction déborde, il n'est plus question de négocier à 3 % par an un taux de privation absolu, **mais d'excéder toutes les limites existantes**. Il s'agit pour nous de briser toute restriction économique. La seule crainte des dirigeants, c'est que les prolétaires franchissent les bornes imposées à leur satisfaction, et **donc principalement à leur insatisfaction**. La soif de la richesse attise enfin des besoins illimités qui, en s'exprimant **par leur insatisfaction** déséquilibrent l'ordre public.

Le moment où tout travail particulier est éprouvé comme la plus inhumaine des obligations par des masses implique aussi une toute autre réponse à la nécessité de l'argent. En identifiant le salarié à son travail, les syndicats évitent que soit ouvertement connue la réalité universelle du manque d'argent. « Tout travail mérite salaire » : « les plaisanteries les plus courtes sont aussi les moins longues ». Mais nous n'avons pas le cœur à plaisanter quand il s'agit d'une vie absolument limitée par le manque fondamental d'argent. La pratique syndicale de la négociation n'a jamais fait que repousser cette limite (le salaire) d'une manière limitée et raisonnable qui jamais ne l'excède. Le réformisme, c'est l'oubli chronique de la vérité générale du manque, qui s'obtient en traitant **par son côté contingent** l'existence de chaque travailleur particulier. Les charognes modernistes (Nouvel Observateur, Libération, CFDT...) sont pires qui veulent **en plus** faire oublier l'existence de l'Etat par l'autogestion, et celle de l'argent par la promotion d'un travail indépendant de cette implacable nécessité.

L'utopie du spectacle serait d'abolir le travail sans s'attaquer au salariat et par suite en conservant l'Etat à côté. Nous, nous ne voulons rien gérer, à pied ou en auto... La lutte anti-économique profanant la limite salariale exige la rencontre



avec l'Etat, garant des régulations économiques. Lorsque le mouvement réel en vient là, ce n'est plus le gouvernement des affaires courantes, mais la nécessité sociale de l'Etat qui est attaquée. Ce mouvement n'arrive à se connaître que suivant son degré d'émancipation par rapport aux motifs politiques. Dans les luttes contre les licenciements on trouve aussi le refus du travailleur de dépendre des accidents de parcours du capital, l'indignation d'être l'accessoire qui **pressent** la condition essentielle d'un simple capital variable. Mais les syndicats, en tant que gérants du capital variable, défendent seulement **la possibilité d'employer l'accessoire**. Au demeurant, la lutte contre les licenciements, si elle occasionne ce ressenti ne peut lui donner d'autre suite que la revendication de rester travailleur (les syndicats la ramènent d'ailleurs à la notion bourgeoise d'une dignité du travailleur qui dissimule l'indignité absolue d'être travailleur).

Une tendance générale dans les luttes salariales de ces dernières années consiste à exiger des hausses de salaire démesurées, notamment en Italie. Même dans ce cas de luttes qui admettent la négociation, est comprise d'une manière plus générale à la faveur de telles revendications, **la limitation essentielle du salaire**. Et sa nécessité se trouve prise en porte-à-faux entre une tendance anti-économique à la dépense, et les modalités de la circulation marchande. On sait comment, au moins au Portugal, en Italie et aux U.S.A., les syndicats ont réprimé des mouvements massifs aux revendications démesurées. En France ils réussissent encore à imposer les restrictions économiques. Si bien qu'on peut reconnaître à coup sûr comme révolutionnaire tout geste qui désorganise ces restrictions sans lesquelles rien de ce qui existe ne pourrait continuer.

Aussi longtemps que la signification clandestine de tels gestes s'étouffe sous l'épaisseur des motifs, la régulation économique les contient. Il suffit de voir comment au printemps 78 la grève sauvage et initialement anti syndicale des OS de Renault a déperî dans l'isolement des revendications catégorielles dans lesquelles les autres salariés ne pouvaient reconnaître l'unique point commun : les 17% d'absents sans motifs chez Renault et ailleurs constituent la base la plus radicalement indifférente au travail tout court, qu'il soit d'OS ou de cadre. Les syndicalistes évitent d'y faire allusion, tout ce qui pousse un peu trop loin excédant largement la capacité de penser pour laquelle on les a fabriqués. Plus crapuleusement, à l'heure où par exemple sur une ville comme St Nazaire les syndicats gesticulent beaucoup contre l'éventuelle fermeture des Chantiers navals et pour la sauvegarde de l'emploi, une vingtaine de travailleurs des Chantiers ont été licenciés pour absentéisme à l'automne 78 ; et les officines de la police syndicale ont eu le bon aloi de passer l'affaire sous silence. Jusqu'au chef du CNPF, Ceyrac qui avoue dernièrement à quel point l'absentéisme entraîne d'énormes pertes en coûts de production. Et son collègue italien de FIAT, Agnelli clame d'emblée que la tâche primordiale du patronat et des syndicats dans les prochaines années sera de réduire le nombre des absents. Plus grave, le ministère du travail envisage de renforcer le contrôle médical de ces congés-maladies qui sont une excellente manière regagner **un peu** de temps sur le salaire.

Après l'émeute du 17, les paillassons syndicalistes avouent craindre une situation à l'italienne et on les comprend car dans de telles situations, la leur est assurément désagréable. On n'a pas oublié comment Lama, le Séguy italien, s'est fait maltraiter le 27 février 77 par les jeunes prolétaires romains à qui il venait prêcher la modération. La même charogne au début de 78 a donné le ton sur la vérité du réformisme : « Ce n'est pas à l'économie de servir les ouvriers, mais aux ouvriers de servir l'économie ». Faute avouée ne sera pas à moitié pardonnée. Et une autre : un attardé mental, puisqu'il est responsable CFDT de Cæn, confiant voici deux semaines à son homologue de « Libération » sa crainte que ne s'installe

d'un côté une « marginalisation » accrue (intérimaires/chômeurs non qualifiés) et de l'autre une couche de « travailleurs à statut » nantis de qualifications leur assurant un emploi stable ; une telle coupure, précise-t-il, permettant au capital de réduire ses frais en ayant sous la main une masse d'occasionnels doublant les « statutaires ». Le bon sens de ce personnage n'a rien de bon et n'a aucun sens. Il **pré-suppose** à dessein que ses fameux « travailleurs à statut » n'en aient pas assez de leur statut de travailleurs. Les syndicalistes ignorent à ce point ce qu'implique l'indifférence et le dégoût au travail, que là où ils veulent avoir l'air objectif, c'est l'air de rien.

Par delà ses divers accidents de parcours, la logique du capital est infinie, absolue. Et en poursuivant son mouvement d'indépendance illimitée et multinationale dans la société du spectacle, elle encourage des tendances qu'elle n'arrive pas toujours à dominer. Par delà tout mode d'existence particulier, des masses recèlent une possibilité dangereuse pour le développement futur de la société du salariat qui découvre qu'elle a elle-même armé une force dont elle redoute les excès éventuels. L'enjeu de l'ennemi est de contrôler cette **armée de réserve de l'insatisfaction**. Le nôtre est de la faire sortir de sa réserve.

\*  
\*   \*

Le sens de nos actes échappe aux gestionnaires parce que'il a la **démessure du négatif**. Mais encore faut-il se reconnaître sur ça ! Depuis 68, l'ennemi a relativement réussi à contenir nos sursauts aussi longtemps que l'insatisfaction reste vécue **en privé**, nourrissant ainsi des motifs économiques. Aujourd'hui, la communauté de l'insatisfaction est contrainte de démolir l'idée qu'elle s'est faite d'elle même à partir de son isolement forcé et de son impuissance à laquelle elle s'est trop longtemps identifiée. Pour l'ennemi, les idées les plus économiques sont celles qui permettent de faire l'économie d'une idée, et celle-ci est **l'idée de l'insatisfaction**. Et on ne peut véritablement connaître ce qui nous manque qu'en passant outre aux idées économiques ; et on ne peut le faire que si l'on se construit une force publique. La vie quotidienne montre seulement le côté **accidentel** des intérêts privés, sur quoi s'établit le réformisme (ce qu'on nomme opinion publique est la voix du réformisme). Le prolétariat là où il se manifeste montre la tendance à unifier les intérêts individuels par delà toute contingence particulière, **dans une forme commune** de l'insatisfaction.

L'heure est proche de définir les échéances qui vont précipiter le dépassement des restrictions économiques. La guerre qui s'ouvre s'annonce comme un combat d'usure entre les exigences limitatives de la marchandise et notre soif de richesse absolue. La prémisse majeure de l'offensive, c'est **d'excéder la mesure** de la richesse spectaculaire, l'argent sous la forme salaire et prix. La prémisse mineure, c'est qu'on ne peut s'attaquer à la nécessité de l'argent qu'à partir d'une communauté du manque. Mais le mode d'existence de la richesse spectaculaire, c'est la quête solitaire de l'argent et des satisfactions limitées qu'il autorise. Néanmoins toute relation commune à cette limite et qui l'excède (ne serait-ce que l'instant d'une émeute) fait de la pauvreté non plus quelque chose de limité mais d'absolu. Au delà de toute mesure se découvre la réalité de la richesse existante : L'absence de la communauté humaine. En dépassant toute restriction économique, il en résulte **une communauté des pauvres** qui se savent totalement en manque. C'est la clandestinité de cette communauté qu'il faut rendre publique. Une forme de vie nouvelle existe en négatif dans les entrailles de l'ancienne, et elle lui fait mal au ventre. Ce qui flanque la diarrhée à l'ennemi, c'est l'éventualité que les pauvres pourraient exprimer leur insatisfaction d'une manière absolue qui crache à la gueule du monde l'absence totale d'humanité. Plus aucune limite n'arrêterait



la nécessité d'en supprimer la cause, car la cause réside justement dans les limites du monde, en tous lieux où le racket politique ne nous attend pas — à fortiori, surtout pas là où il canalise notre insatisfaction dans des raisons limitées.

Après le 17, les responsables se sont demandés : « est-ce que désormais une manif pourra avoir lieu sans incidents ? » A coup sûr, car chaque attaque implique d'améliorer les suivantes et de se créer encore plus notre propre terrain, ailleurs. Quoique d'une façon sporadique, on a un exemple initial dans la pratique de ces bandes de jeunes qui ont contraint un supermarché, à Marseille, à fermer ses portes en décembre 77 à cause des pillages collectifs qu'ils y organisaient. La marchandise pourra-t-elle nous supporter longtemps ? Pourrons-nous supporter longtemps la marchandise ? L'heure approche où toutes les revendications pour le plein emploi ou le plein d'autre chose s'effriteront devant une seule revendication générale. Cette société est une poubelle, inutile de la remplir. Il faut la vider.

A BAS LE CALVADOS !

A BAS LA FRANCE !

A BAS LE MONDE !

Le 17 décembre 78,  
diffusé à Caen et ailleurs.  
(diffusé à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 79)

### *Les Fossoyeurs du Vieux Monde*

« Qu'en est-il exactement de ce qu'il se passe à Nantes ? N'est-ce, comme la presse veut bien le dire, qu'une rage déconcentrée de « travailleurs qui veulent rester au pays » comme à Longwy, ou y a-t-il autre chose cachée derrière ?

J'étais à la Porte de la Chapelle hier, et c'est vrai qu'ils n'y sont pas allés de main morte. Nombre des ouvriers avaient des sacs entiers de boulons tout chauds.

J'ai parlé avec deux ou trois de ces individus dans un café pendant deux heures. Ils n'étaient pas venus revendiquer du travail, mais dérégionaliser leur mouvement !!! Lorsqu'un syndicaliste connu d'eux s'est approché de la table, ils se sont levés et l'ont sommé de se tirer. Selon leur dire, 50% des gens présents s'étaient opposés à la participation de ceux-ci dans la marche pour Paris.

Ça reste encore à prouver (...)

*(Une camarade de Paris aux Fossoyeurs. Début février 1979)*

« On n'a jamais vu un défoulement pareil regroupant autant de connerie et autant d'intelligence à la fois.

Les faits malheureusement pour ma paresse ne parlent pas assez clairement pour transcrire bien le processus de l'insatisfaction là-bas dévoilé.

Si les « vieux » n'y furent pas les plus timides, les « jeunes », eux, n'y furent pas les moins inventifs. C'était l'organisation de l'offensive qui marquait le pas au contenu de celle-ci. Aucune phase ne fut laissée au hasard du moment, même les temps morts. Et je me ferais un devoir de vous conter quelques anecdotes.

Excusez tout d'abord la confusion sur les jours et les heures, car pendant trois, quatre jours, il n'eut pas plus de jours que de nuits qui comptât vraiment ; mais plutôt une tension sans cesse alimentée par de nouveaux attrait.

J'arrivais dans la nuit, sûre d'y trouver un pauvre hameau vide et silencieux. Ce fut le cas jusqu'à la porte de sortie de la gare, lieu totalement déserté, pour trouver mieux, bien mieux... dans la rue.

Une dizaine de jeunes, tous lycéens, parlaient fort devant une vitrine de droguiste. Je m'approchais bien sûr, pour m'enquérir d'un hôtel. Je sus vite de quoi il retournait. Il fallait des produits bien connus à la confection des coks et ces messieurs s'engueulaient sur

l'opportunité d'emprunter ce qu'il fallait à ce bon commerçant. Je les mis d'accord assez vite en forçant la porte selon la bonne vieille technique toulousaine. Je ne les quittais plus de la nuit. Nombre de petites informations me furent alors communiquées avec juste assez d'enthousiasme mêlé de rancœur pour me plonger dans le bain.

A peine le jour s'était-il levé que nous étions fin prêts pour la journée, moi ne leur demandant que ce que la pauvreté de la nouveauté supposait, eux, cassant peu à peu leur méfiance. Premier rendez-vous avec les « vieux » à 8 h. du matin alors que l'usine devait être occupée, il ne restait bien sûr que ses défenseurs — injuriés par moi, les autres, les connaissant, n'osaient pas.

Et ce fut là le moment de la formation des groupes. Comme à Caen « les incontrôlés » n'étaient pas venus de l'extérieur mais naissaient à l'intérieur de la révolte.

Lors des combats (surtout le jour de la sortie des lycéens en plein milieu des festivités) la distribution des rôles se faisait spontanément.

Les plus acharnés mais aussi les plus sûrs d'intelligence furent ces jeunes du béton qui menèrent leur stratégie de guerre digne d'un général. Se séparant pour attaquer, se regroupant pour la défense, sans cesse en mouvement, ivres de cris et de haine ; ainsi je les vis, ainsi je m'y joignis.

Vous décrire ce qui se passait entre ces gens à jamais réunis (même si ce fut pour trois jours, la notion du temps n'ayant plus rien à voir avec le quotidien) serait décrire le moment où le passif rencontre, heurte l'humanité. Toute action était empreinte d'une volonté farouche d'aller au-delà de ses propres limites. C'étaient des crises de nerfs qui se construisaient sur l'absence totale de motifs et d'excuses.

Les bagnoles brûlaient, les gens exultaient. La distribution des produits des petits pillages se faisait couramment...

La part des syndicalistes là-dedans ? Il n'y a qu'à retenir évidemment leur peur effarouchée et leur retrait piteux dès lors que tout se casse. Il n'y a pas un seul étranger (géographiquement) à Longwy ni à Denain ; si ce n'est des étrangers comme moi, qui serait venu voir si les journaux disaient la stricte vérité.

Mais le plus intéressant se passe bien sûr parmi la jeune génération. Dans les bahuts, chaque jour une affiche murale nouvelle. Une d'entre elles : « Appel à la grève générale » !! une autre : c'est de l'argent qu'on crève » (...).

Julie

(La même camarade après l'émeute de Denain en mars 1979)

## Roumanie

### LES AUTORITÉS PARTENT EN GUERRE CONTRE LE « PARASITISME » DES JEUNES

(De notre correspondant  
en Europe centrale.)

Vienne. — Les autorités roumaines ont décidé de relancer la guerre contre le « parasitisme ». Aux termes d'une loi votée récemment par la Grande Assemblée nationale de Bucarest, toutes les personnes aptes au travail, âgées de plus de seize ans et qui ne suivent pas des études, sont tenues de s'inscrire auprès des agences du travail et des affaires sociales. Un projet publié cet été excluait de cette obligation les artisans, les membres de professions libérales et les femmes au foyer. Le texte de loi définitif a ajouté à cette liste les agriculteurs privés, fâcheusement oubliés dans la première mouture.

L'attitude des personnes qui mènent une vie de « parasite » sera discutée par des assemblées de citoyens dans les villages, communes ou quartiers. Si, en dépit de toute l'« aide » qui leur aura été apportée, les « parasites » en question refusent de s'intégrer au monde du travail, ils y seront contraints par une décision de justice. Les tribunaux enverront les récalcitrants passer un an sur des chantiers de construction, dans des unités agricoles ou forestières ou dans toute autre entreprise économique. Cette décision sera sans appel.

La loi accorde une attention particulière aux jeunes entre seize et dix-huit ans. Il est ainsi prévu que l'entretien par les parents ou toute autre personne n'est pas une raison suffisante pour se soustraire au « devoir d'honneur » de fournir un « travail utile » à la société. Les jeunes, s'ils refusent un emploi, seront dirigés sur des « centres de travail et de rééducation » dépendant du ministère du travail mais dont l'activité est également suivie par le ministère de la Justice. La loi devrait aussi faciliter leur envoi sur de grands chantiers, tel celui destiné à ouvrir un canal entre le Danube et la mer Noire. L'Union de la jeunesse communiste vient de prendre l'« engagement solennel » de construire un tronçon de 10 kilomètres de cet ouvrage. — M. L.

Le Monde 12-11-76

« (...) Tu nous demandes ce qu'il en est exactement de ce qui s'est passé à Nantes dernièrement...

Non, il n'y a aucune profondeur cachée derrière les manifs de la métallurgie nantaise. Le prolétariat réside seulement dans sa visibilité. Quand les ouvriers manifestent en cortège syndical, qu'ils se ressaisissent dans les revendications



économiques de leur branche, c'est qu'ils se conservent pour l'essentiel : dans le rapport économique au manque d'argent. Cela signifie qu'avec l'idée aliénée qu'ils se font obligatoirement de la privation, ils ne peuvent avoir que des mouvements d'humeur passagers qui la débordent un peu, à la faveur d'un accident.

Les manifs de février ont donc connu les deux traditions de tout cortège d'ouvriers à Nantes : bris de parcmètres (avec, contrairement à Caen, l'heureuse initiative d'en prendre l'argent) et esquisse d'attaque contre une préfecture désormais habituée à ça. Nous sommes allés en badauds, « au cas où », et nous y avons vu quelques gens à l'air batailleur mais isolés, dans la masse manifestante, entre eux. Et, à vrai dire, rien n'aurait pu justifier mieux.

Un bombage solitaire fait par des inconnus : « Le travail ennuie et tue » sur le parcours de la promenade. Quelques échauffourées fort légères en fin, mais nous n'y étions pas, n'ayant perçu aucun intérêt à rendre visite encore une fois à la Préfecture...

Voici quelques années nous avons dit ce que nous pensions des interventions à la fin des manifs (cf. Les Torpilles Folles et suites). Aujourd'hui, le meilleur réflexe des prolétaires envers la pratique syndicale et politique reste l'indifférence. C'est peu. Mais sachant qu'elle accompagne l'indifférence plus générale à tout travail particulier, tu peux aisément déduire notre position relativement aux actuels affrontements en Lorraine, dans le Nord et en L.A.

Il serait bien sûr stupide de déplorer l'émergence de tels mouvements de défense du travail particulier ; ce sont des colères accidentelles liées au sort malheureux d'une industrie défaillante çà et là. C'est pourquoi elles doivent inévitablement dépérir dans leur localité. Et ce n'est pas le mot d'ordre à connotation légèrement touristique de « dérégionalisation ».

(...) Les syndicats ne sont ni une objectivation infidèle des revendications des travailleurs, ni des représentants autonomisés, encore moins ont-ils trahi quoi que ce soit contrairement à ce qu'un bombage récemment relevé à Nantes disait : « Brissonneau en lutte. Syndicats trahison. A bas les manifs traîne-savates ».

Une grève pour 5% n'est jamais l'expression d'autre chose que d'une revendication de 5%. Rien de plus stupide que de vouloir comme les activistes de tous bords (trotskystes, conseillistes et pro-situs) y trouver autre chose, de vouloir transformer la grève salariale en grève insurrectionnelle. Rien n'est plus vulgaire que de faire le bec fin devant ces luttes (attitude qui est en fait le *pendant* de la première) au nom de « la totalité ».

On ne peut regretter non plus la dépendance des « irréductibles » aux manifs, un des rares terrains d'unification ponctuelle : elle est consécutive à l'absence de public, cette écrasante réalité de tout prolétaire. Cette absence sera supprimée, ou non, sur son terrain de production, c'est-à-dire *hors* des cortèges syndicaux. Mais surtout pas par un raccourci fantaisiste qui aboutit gare St-Lazare.

(...) Les pauvres cassent sans motifs.

Quand ça leur arrive, les pauvres luttent pour repousser absolument les barrières du prix, pas pour l'aménager – et *c'est pourquoi on les voit si peu* – leur insatisfaction est *publiquement interdite de séjour*.

On se reconnaît avec les mecs de Denain sur l'indifférence à tout travail particulier ; mais cette indifférence reste encore indifférente à elle-même, méconnue pour ce qu'elle est essentiellement. Elle se fait connaître pour autrui sous une forme qui ne s'est pas ouvertement – c'est-à-dire publiquement – émancipée de la production de motifs économiques.

Le prolétariat est historiquement absent de tout motif où il n'est rien (ce qu'il *est* d'ailleurs, mais qui n'existe pas encore comme tel). *Mais, la production et l'épuisement des motifs est le mouvement réel du prolétariat.* Le prolétariat n'existe pas *en-dehors* des limites que lui impose la nécessité de la pseudo-suppression du manque ; c'est à elles qu'il a directement affaire.

(...) Voilà près de deux ans, alors que nous croisions une tablée de pro-situs du Nord, un fossoyeur fit du tabac en affirmant à une assemblée offusquée que nous n'étions pas *contre* la marchandise. Le plus balourd alla même jusqu'à poser la question (à laquelle il ne croyait pas lui-même) : « Mais alors, vous êtes *pour* ? » Une fois campée sa subjectivité face à la marchandise, et qu'il en est resté là, rien n'a vraiment été fait, sinon de vaines gesticulations\*.

Ce qui est important pour nous, c'est de se mesurer négativement à ses limites, limites qui apparaissent d'abord sous la forme économique. (Les 5%)

Dans ce que tu exposes au sujet « de la réalisation de la marchandise » nous retrouvons partiellement ce que nous y mettons nous-mêmes. *A ceci près* : tu reconnaîtras que le sujet vivant qui reste à la racine de tout cela est dans ta lettre décrit d'une manière plutôt



désincarnée (tu parles des gens !). Le sujet tel que tu le présentes semble évoluer *exclusivement* de la nécessité de la pseudo-suppression du manque, comme s'il pouvait tirer d'ailleurs les raisons de s'insatisfaire et les idées qu'il s'en fait. Ce qui t'amène à porter une appréciation hâtive en même temps sur l'état actuel des forces en présence.

(...) Si l'idée de la privation est toujours la cause initiale de notre insatisfaction, c'est en tant qu'idée abstraite et seulement ainsi. C'est de toute manière une idée qui ne s'avoue pas. Ceci expliquant que la privation n'est saisie que par des « ennuis contingents ». On peut ensuite parler d'une idée vraie de la privation, ou de la privation devenue vraie (c.a.d. connue) seulement comme le résultat d'un mouvement. Au départ de ce mouvement, c'est-à-dire actuellement, on ne peut être mus que par des idées abstraites qu'on épuisera. Si on demande aux causes d'avoir des effets, le premier est une seule suite de mouvements d'humeur qui se ressemblent tous. Même l'émeute de Denain n'est que cela. On ne peut le reprocher en particulier aux Toulousains (...) ni à qui que ce soit...

Une situation on la construit avec ça – ou rien.

C'est d'ailleurs pour cette même raison qu'il s'en construit si peu. »

*Les Fossoyeurs en réponse aux précédentes. Le 22 mars 1979)*

\* Précisons que les Fossoyeurs du Vieux Monde ne sont pas les auteurs d'une affiche intitulée « Gagner sa vie ou la perdre » (Automne 78) et qui est néanmoins signée de leur nom. *Commenter*, plus de six mois après et à 6000 kilomètres de distance, la grève des mineurs américains par des généralités euphoriques dans lesquelles n'apparaît jamais ce qui, dans la pratique de ceux qui écrivent, les fonderait à s'y reconnaître, n'est pas dans notre manière. Le lecteur avisé constatera qu'il ne suffit pas d'avoir la signature pour avoir le style. Cette reconnaissance *seulement positive* de la grève des mineurs aux USA n'approfondit aucun moment de la contradiction agissante dans cette lutte et d'autres analogues ; dans un tel tecté, elle se présente comme résolue par les auteurs, avant même que d'être par eux posée. L'opposition maintenue entre une « fausse richesse » et une autre qui elle serait « vraie » (opposition sur laquelle est bâtie l'affiche) est purement *dénonciatrice* ; elle ne permet pas d'activer dialectiquement les luttes naissantes çà et là. (La « fausse richesse » doit sans doute répondre à des « faux besoins »... ? ...et l'on en revient aux « bons » et aux « mauvais ouvriers »). Une autre affiche intitulée « A vos pièces... feu ! » présente les mêmes défauts.

« Bien pénible, en vérité, d'être tempérant et sobre, quand on est à chaque heure entouré des mets les plus succulents. »

SADE. « Justine »

C'est dans la plus stricte pauvreté, dans le plus grand dénuement que naît l'arme la plus tranchante du mouvement révolutionnaire, qui bien qu'encore trop peu présent dans ces instants tels que le jour du 23 mars, voit ses forces s'aggrandir avant même que d'exister comme une force qui se connaît.

Pour ne pas nous attarder trop dans ce récit et parce qu'il y a plus intéressant à dire, nous dirons donc ce qui est strictement nécessaire quant à l'infame mensonge et trahison de ces « brigades autonomes combattantes pour l'autonomie populaire » et de tous ceux qui s'y rallient.

Sans doute pour donner tout son sens au mot « populaire », ces professionnels de la casse s'étaient donnés rendez-vous Porte de Pantin, là où la CGT devait retrouver ses rejetons...

... Ceux-ci d'ailleurs doivent encore se frotter douloureusement les côtes tandis que je me frotte les mains de satisfaction. A n'en pas douter la CGT, et pour la seconde fois en un peu plus d'un mois, a vu ses partisans se faire massacrer par quelque bonne centaine de rageurs, et ce qui est infiniment plus subtil, se faire dépouiller alors qu'ils gisaient à terre. Si le syndicalisme s'est bien incrusté dans des régions telles que la Lorraine ou l'Alsace, il va devoir résoudre cette contradiction plus flagrante encore qu'au mois de janvier, lors de la

## A la S.E.O.

### Petits débrayages... pour petits problèmes !

Le chef du personnel de la Société Electronique de l'Ouest, (S.E.O.), située sur la route de Bouchemaine, a confirmé les deux mises à pied de deux jours, sanctions infligées à deux ouvrières soupçonnées d'avoir réitéré trop souvent de longues stations... aux toilettes, ce qui, en termes administratifs, se dit « absence abusive du poste de travail ».

Pour protester contre ces sanctions, une trentaine de personnes ont suivi le mot d'ordre de six débrayages d'un quart d'heure chacun, hier... Mais il semble que ce soit un mauvais terrain de revendication.

*Le Courrier de l'Ouest mars 79*



1<sup>ère</sup> marche sur Paris, qui est que, ceux-là même qu'elle défend, les refusaient dans leurs cars et camions. Je n'irai pas jusqu'à dire que le retournement des travailleurs contre leurs syndicats est systématique, mais il y a des exemples qui ne s'oublient pas... Et ce 23, il y en eut. Il y eut des cégétistes qui, croyant avoir trouvé refuge dans un self des grands boulevards, se sont fait violemment bousculer par quelques-uns qui avaient justement eu l'idée de délester la boutique de quelques rafraîchissements...

... Suivi le boulevard Montmartre et son saccage, nous laisserons aux médias le soin de conter ce qui, en tant que fait séparé de l'ensemble du moment, ne mérite pas plus que ce qui a déjà été dit. Cet épisode ne fut que le résultat évident d'une tension nerveuse alimentée pour la plus grande partie par le sentiment d'impuissance à créer en dehors des limites que la présente manifestation nécessitait (s'attaquer directement aux visages communs et représentatifs du travail), le lien subjectif et foncièrement essentiel qui unissait toutes les insatisfactions particulières. La guérilla sauvage qui s'instaura au retour de l'Opéra et jusqu'à la gare de l'Est, eut cette intuition quoiqu'encore timide pour ce qu'il en suivit par la suite. Nous eûmes la chance d'avoir à nos pieds quelques têtes de CRS malheureux, victimes de nos démangeaisons haineuses, et ce qui n'est pas rien, d'avoir le temps de signoler notre travail. Quelle satisfaction, quelle vengeance, enfin, que de tenir pour quelques instants à notre volonté tout entière un des sujets de notre haine. Le déchaînement hors des limites que le caractère quotidien nous impose chaque jour, eut cette qualité presque inconnue d'être commun, allant jusqu'à nous frotter, nous caresser et crier comme des gens affamés et insatiables. Oui ! C'est bien cela, le besoin et l'envie de tout ce qui, au moment où nous touchons une infime partie de la reconnaissance entre pauvres, se mesure intuitivement dans toute sa grandeur.

Ceux qui auparavant s'étaient infiltrés dans le cordon du SO cégétiste arborant un insigne ramassé à même le sol, furent les mêmes qui mirent le feu aux journaux, banderoles, tracts et badges, bombant sur les murs blancs d'un quelconque monument (aux alentours des grands boulevards), « Crevez cégétistes, on est là » ou « A bas les volontaires du travail ». A deux pas d'un bombage au stylo « Abréger la vie d'un syndicaliste, c'est allonger la vie d'un siècle ».

Plus il y a de sang qui coule, plus on en redemande, morbleu ! Il fallut ce déploiement massif de forces de l'ordre face à la gare de l'Est pour arrêter les troupes. Un semblant de réunion se fit alors où l'on éclusa dans la plus grande joie notre maigre butin, mais hélas ! trois fois hélas, tous se disant sans se l'avouer qu'il restait tout à faire, puisque nous étions là réunis, plus frustrés encore qu'à l'arrivée, n'ayant d'autre emprise sur elle que de la supprimer à coups d'alcool et de rock. Quelques discussions émergèrent sur la nécessité de parler de tout ceci, sûrs que les autonomes n'hésiteraient pas, eux, à le faire.

Mais, fatigués, chacun rumina sa journée et ses pensées.

Faut-il croire, comme j'ai pu le faire à ce moment, qu'une stratégie est possible, quant à la création d'une association ponctuelle nécessitante d'assumer sa fonction d'assemblée ?

Qu'arriva-t-il à Denain, lorsqu'accoquinés aux « loulous », nous eûmes enfin admis après l'épisode du café, que nous n'avions rien de commun que ce qui nous manquait : l'argent, le besoin de baiser, celui de boire et qu'à chacun de ces besoins, nous avions tous, tant que nous en étions, donné des solutions immédiates à ces manques-là, que seules les limites du temps et le moment avaient su assouvir. Mais, que là, réunis grâce à quelques assauts où nous nous étions prouvés mutuellement notre démesure, plus un seul remède ne résistait à notre feu. Comme le 23 mars, nous étions si « allumés », notre besoin était si grand qu'il se passait des moments où à force de tout vouloir, on oubliait presque la raison de notre présence à cet endroit. Presque déshabillée dans la rue, je ne savais plus où donner de la tête, voyeuse de ces hommes qui s'attouchaient, actrice dans ce jeu de gestes, les mêmes sans doute qu'aller casser ou piller.

Les quelques échauffourées incontrôlées eurent pour effet de créer dans la rue, l'illusion sur la maîtrise de celle-ci : « Nous avons vaincu la CGT, nous avons vaincu les flics, la rue est à nous ». De minables barricades à l'âcre relent soixantehuitard, surenchérent cette fausse compréhension du moment. Et de l'échec relatif de ce qui suivit la fin du « combat », il n'y faut retenir que la déception (pauvre sentiment de l'impuissance) quant à un réel mouvement révolutionnaire. Sûr qu'à la prochaine manif, il ne s'y trouvera plus que les travailleurs et quelques autonomes...

*Julie*

*(Adressée aux Fossoyeurs Début avril 1979 Une camarade de Paris)*

